



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

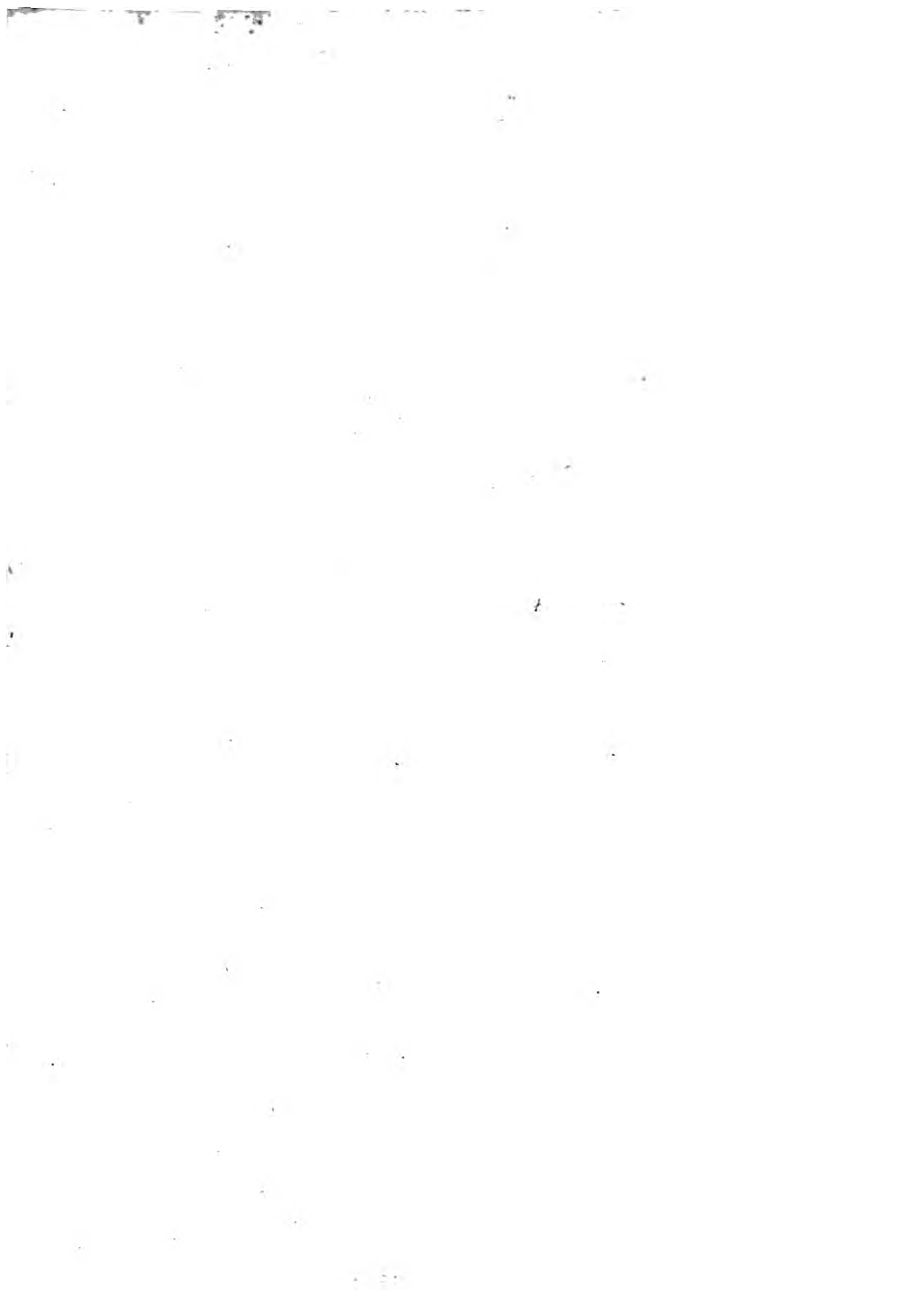


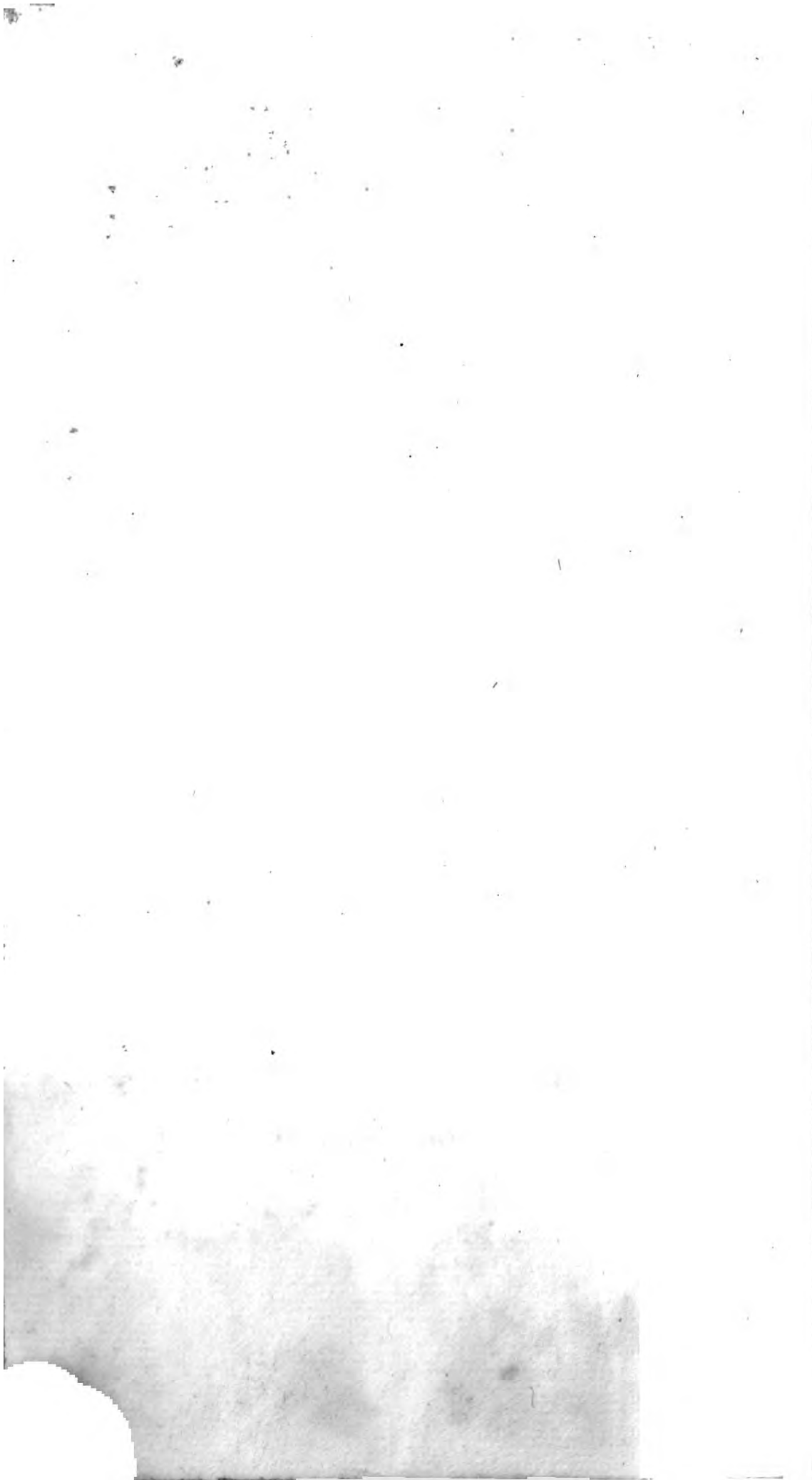


Zah. III B. 16









MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE DE M*.**
AVANT SA RETRAITE.

Servant de réponse aux MEMOIRES DE M. LE
COMTE DE *** *rédigés par Monsieur*
DE SAINT-EVREMOND.

NOUVELLE EDITION.



M. DCC. XL.

E. H. A. C. A. M. R. E.



AVERTISSEMENT.

MALGRE' tous les bruits qui ont été répandus contre ma conduite, j'avois pris le parti de ne rien écrire pour me justifier ; mais certains Mémoires qui paroissent depuis peu de temps, m'ont déterminée à faire l'Histoire de ma Vie. Quoique tout le monde soit persuadé que ces Mémoires ne sont qu'un Recueil d'Avantures tirées de plusieurs Romans, & que ce n'est que pour leur donner du crédit qu'on leur a prêté le nom de Saint-Evremond, ils peuvent insinuer une opinion très-désavantageuse des Femmes. Cependant, je fai par ma propre expérience, que l'imprudence & le hazard ont souvent plus de part à leurs fautes, que le défaut de vertu. Les Mémoires de ma Vie feront connoître

AVERTISSEMENT.

tre qu'il n'est pas toujours sûr de
juger sur les apparences ; & qu'un
peu de beauté, beaucoup de jeu-
nesse, & le manque de jugement,
font quelquefois plus de tort à leur
réputation que le crime même.



SOMMAIRES

SOMMAIRES
DES MEMOIRES
DE MADAME
L A
COMTESSE DE ***;
AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER.

Motifs qui engagent la Comtesse de*** à écrire les Mémoires de sa Vie , 3 & suiv. Sa naissance , 5. Elle est élevée chez sa grand - mere , qui a pour elle un amour aveugle , & qui lui inspire beaucoup de vanité , ibid. & suiv. La Comtesse avoit déjà onze ans , lorsque sa mere accoucha d'un garçon , qui lui enleva , dès sa naissance , non - seulement l'amour de sa grand - mere , mais aussi tous les grands établissemens qu'on lui avoit fait espérer , 6. On lui

ij S O M M A I R E S

inspire le goût du Couvent, & on lui fait sentir que c'est le parti qu'on lui destine, ibid. Lorsqu'on veut la faire entrer dans le Couvent, elle a recours à son pere, pour lui marquer sa répugnance & son désespoir, ibid, & suiv. Son pere la prie de s'y laisser conduire, & lui promet de la marier si-tôt qu'elle sera en âge, 7. On la met dans une Abbaye dont l'Abbesse est sa parente, & en qui elle retrouve tout l'amour que sa grand-mere lui avoit retiré, ibid. Les louanges continuelles que les Religieuses lui donnent, lui font reprendre sa vanité, ibid. Réflexions sur la manière dont on élève les jeunes gens dans les Couvens, 8. & suiv. Elle s'applique à lire des Romans, & cette lecture lui apprend qu'il y a une passion qui donne aux femmes un empire absolu sur les hommes, 9. Elle se souvient d'un homme de qualité (nommé Blossac) qui lui avoit marqué de l'attachement lorsqu'elle étoit chez sa grand-mere, & elle résout d'en faire son Amant, ibid & suiv. Elle lui écrit une Lettre qu'elle copie dans des Romans, pour lui faire sentir l'extrême envie qu'elle avoit de le voir, 10. Elle se fert aussi de la manière mystérieuse des Romans pour lui faire rendre sa Lettre, 11. Blossac l'ayant reçu, la montre à ses parens, pour leur faire voir combien

D U L I V R E I. iij

elle avoit d'esprit , ibid. Il commence à l'aimer sérieusement , & lui fait réponse qu'il ira la voir le lendemain , ibid. & suiv. Les termes de belle enfant , & de jolie enfant , employés dans sa Lettre l'offensent , n'ayant point lû dans les Romans , que les Héros traitassent ainsi leurs Héroïnes , 12. Blossac la vient voir , & se servant des mêmes termes , elle lui parle comme Astrée fait à Celadon pour le bannir de sa présence ; ibid. Blossac rit de sa colère , & lui dit qu'il mourra si elle ne lui assure que son cœur est à lui , ibid. & suiv. Ces paroles lui font oublier la fierté des Héroïnes de Romans , elle lui demande pardon & l'assure qu'elle lui donne son cœur , 13. Réflexions sur la vanité chimérique que les Romans inspirent , 14.

*La Comtesse de *** ne s'étudie plus qu'à plaire à Blossac , & à chercher les moyens de le voir souvent , ibid. Elle employe tout son temps à composer des Lettres pour lui , & malgré les précautions qu'elle prend pour se cacher , on en trouve quelques-unes que l'on donne à l'Abbesse , 15. L'Abbesse en colère lui fait une sévère réprimande , ibid. Cette réprimande la touche , & elle se résout à ne plus voir Blossac , 16. L'Abbesse , pour marquer sa régularité , infome les pa-*

iv S O M M A I R E S

rens de la Comtesse de ce qui lui étoit arrivé, & envoie ses Lettres à sa mere, qui la charge de la disposer à se faire Religieuse, 17. L'Abbesse remontre à la Comtesse que la galanterie qu'elle a eue avec Blossac a fait tant de tort à sa réputation, qu'elle ne peut plus la marier, & qu'elle n'a plus d'autre parti à prendre que celui de se faire Religieuse, 18. Ce discours pique la Comtesse, & elle cherche toutes sortes de moyens pour se rembarquer avec Blossac, espérant qu'il voudroit bien l'épouser, 19. Elle lui fait dire de se déguiser & de venir la voir au Parloir, 20. Blossac méprise ce message, & lui fait dire, qu'il la verra quand elle sera devenue plus raisonnable, *ibid.* Piquée de ce refus, elle tombe dans une langueur, qui surprend les Religieuses, & elle feint d'avoir du goût pour prendre le Voile, 21. Sa famille en étant instruite, la presse de prendre l'habit, 22. Se voyant pressée, & voulant gagner du temps, elle dit à ses parens qu'elle veut choisir un Couvent plus austere, *ibid.* Elle n'est pas plutôt sortie, que les Religieuses apprennent à tous ceux qui l'ignoroient sa galanterie avec Blossac, 23. Elle entre dans le Couvent qu'elle avoit choisi, & on lui donne l'habit & la qualité de Postulante, *ibid.* Le jour destiné, à sa prise

D U L I V R E I. ♡

L'habit approchant , son-pere la vient voir pour savoir sa résolution, 24. & suiv. Voyant qu'elle ne lui répond que par ses larmes , il lui apprend qu'il a résolu de la marier avec un homme qu'il lui a choisi , & qui a du bien & de la naissance ; qu'il faut cacher ce mariage à sa mere , & qu'il a dessein de la faire enlever , 25. Elle consent au dessein de son pere , s'imaginant que le mari qu'il lui promettoit de lui faire épouser pourroit bien être Blossac , 26.

Pendant que la mere de la Comtesse dispose toutes choses pour lui faire prendre le voile , son pere se prépare à la faire enlever, ibid. Le jour de cette cérémonie étant venu, le pere & la mere vont au Couvent ; & le pere fait sortir sa fille, sous prétexte de l'embrasser pour la dernière fois , ibid. Pendant que la mere est au Parloir avec les Religieuses , il conduit sa fille à la porte & la met dans un carosse entre les mains d'une Dame & de trois hommes qui l'attendoient , 27. Il rentre dans le Parloir , apprend à sa femme ce qui venoit d'arriver à leur fille , & lui dit qu'il va courir après ses ravisseurs , ibid. La mere qui ne soupçonne point son mari de cet enlèvement , en accuse Blossac , ibid. Le pere va rejoindre sa fille à l'endroit qu'il avoit marqué , & lui

vj S O M M A I R E S

dit qu'il ne l'abandonnera pas qu'il ne l'ait mise entre les mains de son mari , 28. La fille voyant que ce n'est point Blossac qu'on lui donne pour époux , tombe dans de grandes inquiétudes , ibid. & suiv. Un des trois hommes qui étoient dans le carosse avec elle en étant descendu , son pere lui apprend que c'est celui-là qu'elle doit épouser , 29. Raisons qui obligent son pere à la sacrifier à ce Gentilhomme , 30. & suiv. La fille combat les raisons de son pere , & lui dit que s'il faisoit la proposition à Blossac de l'épouser aux mêmes conditions , elle ne doutoit point qu'il ne l'acceptât , 31. & suiv. Pendant cette conversation , le prétendu mari revient avec un cortège magnifique , & la fille l'ayant considéré avec attention , elle ne se sent plus de répugnance à lui donner la main , 32. Ils arrivent dans une Ville proche de la Terre de son époux prétendu , on y fait les préparatifs de la nôce , & ils sont mariés , 33. Etant mariés ils vont à leur Terre , d'où le pere écrit à sa femme qu'il a trouvé le ravisseur de sa fille , & qu'il la lui a fait épouser , ibid. Cette Lettre donne une seconde atteinte à la réputation de la Comtesse , & son enlèvement est longtemps le sujet des conversations de Paris , 34. Le mariage de la Comtesse étant venu

DU LIVRE I. VI

aux oreilles de Blossac , son amour pour elle se réveille , & il la va voir dans sa Province , 35. & suiv.

LIVRE SECOND.

Pendant que Blossac songe à revenir à la Comtesse , elle ne s'occupe qu'à plaire à son mari , 37. Son caractère , *ibid.* Elle fait connoissance d'un homme du voisinage , qui avoit de l'esprit (*M. Balzac*) & qui la met dans le goût de la lecture & de l'étude , 38. Etant devenue dans sa Province , l'arbitre des Ouvrages d'esprit , elle recevoit tous les jours des Vers que l'on soumettoit à sa critique , parmi lesquels il y en avoit de composés à sa louange , qu'elle montrait à son mari , *ibid.* Quelqu'un lui ayant appris la galanterie qu'elle avoit eu avec Blossac , il se met dans l'esprit qu'elle a conservé quelque attachement pour lui , 39. Un voyage que fait Blossac & quelques-uns de ses amis dans cette Province , le confirme dans ses soupçons , 40. & suiv. Si-tôt qu'ils sont partis , son mari lui reproche ce qu'elle avoit fait autrefois pour Blossac , & ce qu'elle venoit de faire pour le Marquis

viii S O M M A I R E S

de Sauvebeuf , un de ceux qui étoient venus avec lui , 41. Tristes réflexions que fait la Comtesse sur sa destinée , 42. & suiv. Les mauvais traitemens de son mari l'obligent à se sauver de chez lui , accompagnée d'une de ses filles , & déguisées sous des habits de Paysannes , 43. Elle arrive dans une Abbaye , dont l'Abbesse lui avoit promis un asyle , 44. Elle écrit à son mari , & se plaint de ce qu'il l'a obligée de prendre la fuite , & à son pere pour l'informer des raisons qu'elle avoit eûe de quitter son mari , ibid. Son pere lui envoie une Lettre que son mari lui avoit écrite , & l'engage de retourner avec lui , 45. & suiv. Elle s'obstine à ne vouloir point retourner avec son mari , & prend la résolution de se faire séparer , 47. & suiv.

La Comtesse prend le parti d'écrire à Blossac , & lui demande ses conseils & son secours , 48. Blossac jaloux des honnêtetés qu'elle avoit faite à Sauvebeuf dans leur voyage , lui fait une réponse sèche , & lui reproche sa mauvaise conduite & le panchant qu'elle a pour la galanterie , 49. Elle est piquée de cette réponse , & cesse , dès ce moment , d'avoir la moindre estime pour lui , 50. & suiv. Détachée de Blossac , elle se blâme elle-même d'avoir quitté son mari , &

DU LIVRE II. ix

souhaite avec ardeur l'arrivée de son père, qui venoit pour la forcer de rentrer avec son mari, 52. Son père étant arrivé, la trouve soumise à ses volontés, & a une conversation avec elle au sujet de son mari, à la fin de laquelle elle lui marque l'extrême envie qu'elle a de le revoir, 53. Son père le va chercher & lui amène, *ibid.* Leur entrevue se passe en caresses & en larmes, 54. Elle sort de l'Abbaye ce jour-là, & deux jours après ils prennent le chemin de leur Château, *ibid.*

Le père de la Comtesse les accompagne, dans le dessein de passer quelque temps avec eux, & de les réconcilier parfaitement ensemble, 55. Ils sont attaqués en chemin par plusieurs Cavaliers, qui forcent celui qui conduisoit le brancard dans lequel étoit la Comtesse à rebrousser chemin, *ibid.* Etant revenue de sa frayeur, elle reconnoît Sauvebeuf, qui lui dit qu'il s'estimoit heureux d'être venu assez tôt pour la sauver de la violence de son mari, *ibid.* Dans le temps qu'elle détrompe Sauvebeuf, son père approche du brancard, & la menace de lui donner la mort, ce qui détermine Sauvebeuf à l'enlever, malgré tout ce qu'elle pouvoit lui dire, *ibid.* & suiv. Ce qui avoit déterminé Sauvebeuf à cette entreprise, 56. Elle

■ S O M M A I R E S

sonjurer Sauvebeuf de la conduire chez son mari, ou dans l'Abbaye dont elle étoit sortie, ce qu'il fait, 57. Elle le conjure encore d'aller trouver son mari & son pere, & de les assurer que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, elle étoit prête à retourner avec lui, *ibid.* Sauvebeuf les suit jusqu'à Bordeaux, où ils alloient dans le dessein de porter leur plainte au Parlement, 58. Il s'acquitte de la commission que la Comtesse lui avoit donnée, & les assure qu'il l'a conduite dans l'Abbaye d'où elle étoit sortie, ce qui les apaise, 59. & suiv. Ils retournent la reprendre à l'Abbaye, & se remettent en chemin pour aller à leur Terre, 60. La Comtesse s'étant apperçue quelque temps après qu'elle étoit grosse, & l'ayant dit à son mari, il l'attribue à Sauvebeuf, & dit hautement que ce n'est point de lui, 61. Son pere meurt dans ce temps-là, & il ne lui reste de recours que sa mere qui la haïssoit, qui étoit la premiere à confirmer les soupçons de son mari, & à lui inspirer le dessein de la faire enfermer, *ibid.* & suiv. Les mauvais traitemens qu'elle reçoit dans la maison de son mari, lui font encore prendre la résolution de le quitter, 62. Elle communique son dessein à Balzac, qui lui conseille de se plaindre au Parlement de Bor

DU LIVRE I I. xj

deaux, *ibid.* Au lieu de le suivre, elle se retire chez la Marquise de R***. *Maîtresse de Sauvebeuf*, 63. La jalousie de la Marquise la contraint de quitter sa maison, *ibid.* & *suiv.* Elle feint d'avoir reçu des Lettres de sa mere, qui lui mandoit d'aller faire ses couches à Paris, 64. La Comtesse part accompagnée d'une femme de chambre dans un carosse public, *ibid.* N'étant point connue dans cette voiture, elle entend conter ses aventures de différentes façons, & surtout sa seconde fuite de la maison de son mari, *ibid.* & *suiv.* Comme elle prenoit le parti des Dames contre les personnes qui parloient d'elle, elle s'attira l'amitié d'une jeune femme qui étoit avec son mari dans la même voiture, & qui se nommoient Monsieur & Mademoiselle Laval, 66. La Comtesse s'étant trompée, & le temps de ses couches étant arrivé, elle est obligée de rester dans une petite Ville à une journée de Paris, accompagnée de Mademoiselle Laval, qui obtient de son mari la permission de demeurer avec elle, *ibid.* & *suiv.* Elle accouche d'un garçon, & fait présent d'un diamant à Mademoiselle Laval, en reconnaissance de ses soins, 67. Ce que Monsieur Laval ayant vu, il lui offre sa maison à Paris, qu'elle accepte, *ibid.*

xij S O M M A I R E S

*La Comtesse étant arrivée à Paris , en-
voye une Lettre à sa mere pour lui faire
part de son accouchement , ibid. Sa mere
s'emporte contre elle , & lui fait dire qu'elle
recevra seulement son enfant , ibid. Elle
lui envoie son fils avec une seconde Lettre
qui n'a pas plus d'effet que la premiere ,
68. Ayant découvert à Monsieur & à Ma-
demoiselle Laval qui elle est , Monsieur
Laval qui étoit jaloux s'indispose contre elle ,
& donne ordre à sa femme de l'obliger à
chercher une autre maison , ibid. Elle est
contrainte de loger dans un Hôtel garni ,
d'où elle écrit de temps en temps à sa mere ,
& dont elle ne reçoit point de réponse , 69.
Elle apprend que son mari est à Paris ,
qu'il loge chez sa mere , & qu'ils sollicitent
un ordre du Roi pour la faire enfermer , ibid.
Craignant qu'ils n'en vinssent à bout , elle
sort de son Hôtel , & va loger dans un au-
tre , ne le faisant savoir qu'à Mademoi-
selle Laval , 70. Mademoiselle Laval voyant
la Comtesse dans la nécessité , lui apporte qua-
rante pistoles , qu'elle la prie d'accepter , 71.
Blossac ayant su par la femme de chambre
de la Comtesse, où elle demouroit , vient la
voir , & lui offre une bourse , ibid. & suiv.
Elle refuse de le reconnoître , & le maltraite
devant Mademoiselle Laval , 72. Le Duc
de*

DU LIVRE III. xiiij

Candale ayant appris la nécessité où étoit la Comtesse , lui envoie deux cens pistoles , & la fait prier de recevoir sa visite , dans laquelle il affecte de ne lui parler que de la passion qu'il a pour elle , 73. & suiv. Elle lui répond de manière à lui ôter toute espérance , & le conjure de ne la plus voir , 74.

LIVRE TROISIEME.

LE Duc de Candale ayant parlé au Comte de B*** du désintéressement de la Comtesse ; il se propose de lier une intrigue avec elle , mais il en est la dupe , & il est raillé par le Duc , 75. & suiv. La nécessité de la Comtesse devient tous les jours plus pressante ; & sa mere , malgré la sollicitation de tous ses parens , lui refuse tout secours , 77. Madame la Duchesse de Chatillon lui offre sa table & sa maison , qu'elle accepte , 78. Moyen dont la Duchesse se sert pour lui faire faire des présens par l'Abbé Fouquet , qui étoit de ses amis , ibid. Ce commerce ayant donné occasion à des bruits injurieux contre la Duchesse de Chatillon , elle est obligée de renvoyer la Comtesse qui entre dans un Couvent , 79. L'Abbé Fouquet lui offre,

xiv S O M M A I R E S

de la part de la Duchesse , une maison toute meublée , sous prétexte d'agir avec plus de liberté à ses affaires , que dans un Couvent , ibid. & suiv. La Comtesse l'accepte & y vient demeurer , 80. Mademoiselle Laval l'avertit que cette maison appartient à l'Abbé Fouquet , & que la Duchesse de Chatillon n'a aucune part à cette libéralité , 81. La Comtesse , fort surprise , va chez Madame de Chatillon , qui l'accable de reproches , ibid. & suiv. Elle retourne au Couvent dont elle étoit sortie quelques jours auparavant , & on refuse de l'y recevoir , 82. Mademoiselle Laval la conduit chez une de ses amies , ibid. Madame de Chatillon croyant la Comtesse en galanterie avec l'Abbé Fouquet , & ne voulant point entendre sa justification , il est obligé de lui avouer son artifice , ibid. Cette affaire ayant fait beaucoup de bruit , le mari & la mere de la Comtesse obtiennent un ordre pour la faire enfermer , ce qui l'oblige de se cacher , 85. Madame de Chatillon convaincue de son innocence , lui rend sa protection , & la recommande à un Magistrat qui lui fait obtenir une Provision de mil écus , ibid. & suiv. Ce Magistrat loge la Comtesse chez une de ses parentes , & devient amoureux d'elle , 86. Son fils , nommé Saint Albe , Officier , qui voyoit

la Comtesse chez sa parente , devient le rival de son pere , 87. Le Magistrat voyant que la Comtesse ne peut se passer de lui pour ses affaires , la presse si vivement de répondre à son amour , qu'elle est obligée de le prier de les abandonner , & de ne la plus voir , 88. & suiv.

Le Marquis de Saint Albe qui étoit aimé d'une Demoiselle suivante de sa mere , attire à la Comtesse une nouvelle affaire , 89. Cette fille suppose des Lettres de la Comtesse & de Saint Albe , & les montre à son pere , 90. Le Magistrat ayant fait enfermer son fils , va voir la Comtesse , & l'accable d'injures , 91. La Demoiselle , touchée du malheur de son Amant , vient avouer sa faute à la Comtesse , qui la retient , & envoie chercher le Magistrat , 92. Il ne veut écouter ni l'une ni l'autre , & menace la Comtesse d'informer son mari du dérèglement de sa conduite , *ibid.* & suiv. La Comtesse va rendre compte à Madame de Chatillon de tout ce qui s'est passé entre elle & le Magistrat , & elle les raccommode ensemble , à condition qu'il ne lui parlera plus de sa passion , 93. Saint Albe écrit à la Comtesse pour la prier d'obtenir sa liberté , *ibid.* La Comtesse ayant envoyé cette Lettre à la mere de Saint-Albe , elle la montre à son mari , qui re

xvi] S O M M A I R E S

prend ses premières fureurs, & jure de la perdre si elle ne satisfait sa passion, 94. Moyen dont elle se sert pour se défaire du Magistrat, *ibid.* & *suiv.* La Comtesse ayant encore fait un détail sincère à Madame de Chatillon de ce qui étoit arrivé, elle la fait sortir de chez la parente du Magistrat, & se brouille avec lui, 97.

Saint Albe ayant trouvé moyen de sortir de sa prison, se déguise en fille, & va demeurer dans la maison où demouroit la Comtesse, *ibid.* & *suiv.* Plaisante aventure qui arrive au Magistrat dans cette maison, par l'entremise de la femme de chambre de la Comtesse, dans laquelle il reconnoît son fils déguisé, 100. & *suiv.* On conseille au Magistrat de ne point faire éclater cette affaire; Il se contente de haïr la Comtesse, & de faire renfermer son fils plus étroitement, 105.

Autre aventure dans laquelle l'honneur & la réputation de la Comtesse sont attaqués, arrivée encore par l'entremise de la même femme de chambre, quoiqu'elle ne fût plus avec elle, 106. & *suiv.* Cette fille ayant été arrêtée, & prête à subir la punition de son crime, la Comtesse obtient sa liberté, 113.

Le mari de la Comtesse lui fait proposer

DU LIVRE III. xvij

un accommodement par un Gentilhomme nommé Montalzac & un fameux Directeur, qui, loin de l'avancer le reculent, 114. Montalzac devient amoureux d'elle dès la seconde visite qu'il lui fait, ibid. Le Directeur se sert de termes si désobligeans pour la ramener, qu'elle est obligée de le renvoyer avec fierté, 115. La Comtesse se résout d'employer tout le crédit de ses amis pour se faire séparer d'avec son mari, 117.

Saint Albe a encore recours à la Comtesse pour obtenir sa liberté, 118. La Comtesse en parle à la Duchesse de Chatillon, qui le fait sortir par le moyen de M. le Prince, & qui lui fait donner un emploi dans les Troupes, plus considérable que celui qu'il avoit, 119. Saint Albe, pour marquer sa reconnaissance à la Comtesse, la fait prier de recevoir une de ses visites, ce qu'elle refuse absolument, 121. Madame de Chatillon va à une de ses Terres, & emmène la Comtesse avec elle, 121. & suiv.

LIVRE QUATRIÈME,

Pendant que la Duchesse de Chatillon & la Comtesse sont à Marlou, elles reçoivent plusieurs visites de Mylord Digby, qui avoit une maison dans le voisinage, 123. L'Abbé Fouquet qui étoit aussi à Marlou, veut tenter une seconde fois de déclarer son amour à la Comtesse, qui le rebute, 124. L'Abbé piqué de ce refus, lui témoigne sa surprise, & lui reproche qu'elle est en commerce avec un domestique de Mylord Digby, ibid. La Comtesse ne sachant ce que l'Abbé lui veut dire, s'en plaint à Madame de Chatillon, qui lui dit que Saint Albe servoit le Mylord, en qualité de Valet, & que c'étoit elle qui l'avoit fait déguiser, 125. La Comtesse se justifie & la prie de le renvoyer, 126. Madame de Chatillon fait venir Saint Albe, lui représente le tort qu'il fait à la réputation de la Comtesse, & lui procure l'occasion de la voir, ibid. Dans cette conversation la Comtesse lui conseille d'étouffer une passion qui ne convenoit ni à lui, ni à elle; de ne s'attacher qu'à son emploi, & le renvoie, ibid. L'Abbé Fouquet qui croyoit que Saint Albe étoit aimé de la Comtesse, le

DU LIVRE IV: xix

ramène à Marlou, sous prétexte qu'il avoit une affaire qui l'obligeoit à se cacher, 127. Elle le rebute en présence de l'Abbé, & lui ordonne de se retirer, 128. Saint Albe lui dit dans un entretien particulier ce qu'on disoit à Paris de la Duchesse de Chatillon & de l'Abbé Fouquet, *ibid.* La Comtesse ayant rendu compte de cet entretien à la Duchesse, ils retournent à Paris le lendemain, *ibid.* & suiv. Elle se sépare de Madame de Chatillon, & va demeurer à l'Hôtel d'Entraques, 129.

Mademoiselle Laval presse la Comtesse d'écouter les propositions de son mari, & elle envoie chercher Montalzac, qui lui dit que le voyage de Marlou l'a fort éloigné d'un accommodement, *ibid.* & suiv. Ensuite il l'assure que si elle veut flater son amour de quelque espérance; il fera prendre d'autres sentimens à son mari, 130. La Comtesse lui laissant voir qu'elle n'est pas insensible à sa passion; il lui demande en grace de ne plus voir Saint Albe, *ibid.* Dans le temps qu'elle l'assure qu'elle ne le voit plus, il entre dans sa chambre; elle lui parle avec emportement, & lui donne ordre de sortir sur le champ, 131. Dès qu'il est sorti, Montalzac raille la Comtesse sur sa sincérité, & s'en va, *ibid.* Saint

XX SOMMAIRES

Albe qui attendoit Montalzac , lui fait mettre l'épée à la main , & le tue après avoir été blessé , 132. La Comtesse entendant du bruit , ouvre ses fenêtres , & voyant Saint Albe plein de sang , le fait entrer dans l'Hôtel d'Entragues , & le fait transporter ensuite dans une maison voisine , 133. Elle court aussi-tôt chez Madame de Châtillon pour l'informer de cette affaire , & y trouvant l'Abbé Fouquet , il lui promet de l'accommoder , ibid. Il tient sa parole , & par son crédit il obtient des Lettres de grace , & Saint Albe fut en liberté de paroître , ibid.

Le pere de Saint Albe étant mort , il offre à la Comtesse de lui faire une donation de son bien , parce que sa famille le vouloit marier à un parti avantageux , 137. La Comtesse lui remontre combien cette donation commettrait sa réputation , & se résout non-seulement à le refuser , mais encore à l'obliger à se marier , 138. & suiv. Il tente d'autres moyens pour s'en dispenser , & voyant que sa famille se déchaîne contre la Comtesse , il promet d'épouser la personne qu'on lui propose , 141. Saint Albe , après cette soumission aux ordres de la Comtesse , la va voir , & elle lui prescrit la manière dont il faut qu'il en use avec sa femme ,

DU LIVRE IV. xxj

ibid. & suiv. *La mere de Saint Albe vient voir la Comtesse, & la prie d'être toujours dans les intérêts de son fils, 143. Saint Albe se marie quelques jours après, & la Comtesse entre en société avec sa femme & sa mere, ibid. Cette société ne dure guère, & la femme de Saint Albe entrant en jalousie contre la Comtesse, veut exiger de lui qu'il ne la voye plus, 144. La Comtesse s'en étant apperçûe se retire, & se résout de ne plus retourner chez lui, ibid. Il revient voir la Comtesse pour l'engager à renouer cette société; & voyant qu'elle le refuse, il la menace de faire éclater son aversion pour sa femme, ce qu'il fait, 145. & suiv. Dès que la Comtesse est instruite qu'il en agit mal avec sa femme, elle cherche avec Mademoiselle Laval un moyen pour le faire rentrer dans son devoir, 147. Elle feint d'avoir une galanterie avec un Gentilhomme nommé Savigny, parent de la Duchesse de Chatillon, ibid. Mademoiselle Laval qui étoit dans la confiance, lui porte plusieurs Lettres, que la Comtesse avoit écrites à Savigny, & qui ne firent aucune impression sur son esprit, 148. Mademoiselle Laval voyant qu'il refuse d'ajouter foi à ces Lettres & à cette galanterie, lui avoue que la Comtesse s'étoit servie de ce moyen pour lui faire*

xxij S O M M A I R E S

comprendre le chagrin que lui donnoit la conduite qu'il tenoit avec sa femme, 149. Saint Albe charge Mademoiselle Laval d'une Lettre pour la Comtesse, dans laquelle il lui promet de faire ce qu'elle lui ordonne, & lui demande pour récompense de lui faire savoir de ses nouvelles, ibid. & suiv. Saint Albe étant obligé d'aller à l'armée, il met une somme considérable entre les mains de celui qui avoit soin de payer la Provision de la Comtesse, 154. L'absence de Saint Albe mettant sa femme en liberté d'exercer sa haine pour la Comtesse, elle suppose des Lettres dans lesquelles elle dit des choses horribles de Mademoiselle Laval & d'elle, 155. Ayant mis ces Lettres entre les mains du Directeur qu'elle avoit maltraité, il les fait voir à Monsieur Laval, & à la mere & au mari de la Comtesse, ibid. Non content de cela, il trouve moyen de faire informer la Reine de leur mauvaise conduite ibid. & suiv.

LIVRE CINQUIÈME.

M Adame de Chatillon avertit la Comtesse qu'on sollicite un ordre de la Reine pour la faire enfermer avec Mademoi-

felle Laval, 157. Elle les justifie toutes deux auprès de la Reine, & leur conseille de se rendre dans une Communauté, ce qu'elles font, 158. La Comtesse ne songe plus qu'à faire finir son Procès, & dans le temps qu'elle en sollicite le jugement, la mort de son mari le termine sur le champ, 159. Sa mere en lui apprenant sa mort, lui conseille d'aller en Province pour mettre ordre aux biens dont son fils étoit héritier, 160. Dans le même temps son frere meurt, & la laisse héritiere d'un grand bien, *ibid.*

Le changement de fortune de la Comtesse lui fait songer à reconnoître les obligations qu'elle avoit à ses amis, 161. Elle prête une somme considérable à Monsieur Laval, pour acheter une Charge chez le Roi, & il meurt peu de temps après, *ibid.* Elle fait rendre exactement à Saint Albe ce qu'elle croit lui devoir, & lui offre à son tour ce qui est à elle, 163. On lui offre des partis considérables qu'elle refuse, 164. Ses richesses lui attirent la bienveillance de tous ceux qui auparavant étoient contre elle, *ibid.* Elle est obligée de faire un voyage, & en passant par Lyon, elle visite le Duc de Candale, qu'elle apprend être à l'extrémité, 165. Conversation qu'elle a avec lui, *ibid.* & suiv. La Comtesse rencontre en Provin-

xxiv S O M M A I R E S

de une Dame que ses malheurs avoient rendue illustre , & qui lui conte son histoire ; 167. & suiv.

L I V R E S I X I E M E .

LA Comtesse après avoir fini ses affaires revient à Paris , & est visitée par le Baron de Sarcelles , qui lui propose de la réconcilier avec Madame de Saint Albe ; 202. Elle accepte la proposition , & Sarcelles conduit Madame de Saint Albe chez la Comtesse , 203. Saint Albe qui étoit en campagne , revient à Paris , & ne va pas voir la Comtesse , ce qui lui donne de l'inquiétude , 204. La Comtesse va chez lui , & il la reçoit froidement , *ibid.* La Comtesse ne voulant pas s'expliquer avec lui devant sa femme , & Saint Albe la conduisant à son carrosse , il lui reproche d'avoir accordé à Sarcelles ce qu'elle lui avoit si souvent refusé , 205. La Comtesse lui fait promettre de venir le lendemain pour s'expliquer avec elle sur ce sujet , *ibid.* Saint Albe la va voir & lui apprend que sa femme est en intrigue avec Sarcelles , & qu'elle est accusée de leur ménager des tête à tête , 206. La Com,

DU LIVRE VI. XXV

tesse se justifie devant Saint Albe, & lui déclare pour la première fois les sentimens qu'elle a pour lui, 207. & suiv. Saint Albe transporté de joye, fait sentir à la Comtesse le motif qui avoit engagé sa femme & Sarcelles à l'attirer chez lui, & elle se résout à ne les plus voir, 208. & suiv. Dans ce temps, Madame de Saint Albe meurt sans enfans, & sa mort entraîne la ruine de son mari, 210. La Comtesse qui n'avoit pas prévu cette mort, avoit reçu les propositions de Madame de Chatillon, qui vouloit la marier avec le Duc de... qui avoit une fille qu'il consentoit qui épousât son fils, 211. Ce double mariage ne la flatte point, & voyant Saint Albe veuf, elle se résout à l'épouser, 212. Saint Albe ayant entendu parler de ce mariage, & ne croyant pas que la Comtesse le préféreroit au Duc, se retire dans une de ses Terres, *ibid.* & suiv. Ayant dessein de servir en Hollande, il vend sa Terre, & avant de partir il écrit à la Comtesse qui ne savoit ce qu'il étoit devenu, 213. La Comtesse fait courir après lui, & l'engage à revenir à Paris, ce qu'il fait, 215.

LIVRE SEPTIÈME.

L A Comtesse pressée par Madame de Chatillon de finir son mariage avec le Duc de. . . . lui déclare qu'elle ne veut pas se marier, & la prie de faire en sorte que le mariage de son fils avec la fille de ce Duc se puisse terminer, 216. Madame de Chatillon sentant bien qu'elle ne refusoit le Duc que pour épouser Saint Albe, lui remontre les inconvéniens de ce mariage, 217. La Comtesse lui en fait un portrait, qui lui plaît, & qui lui fait changer de sentiment, *ibid.* Madame de Chatillon apprenant le dessein de la Comtesse, elle lui dit de lui envoyer Saint Albe pour le sonder, & pouvoir le connoître à fond, 218. La Comtesse l'ayant trouvé chez elle, & lui ayant déguisé son dessein, elle l'engage d'aller chez Madame de Chatillon, ce qu'il fait le lendemain, 219 & suiv. Madame de Chatillon & Saint Albe ont une longue conversation, à la fin de laquelle elle lui déclare que la Comtesse est résolue de l'épouser, 220. & suiv. Pour l'en assurer, elle envoie chercher la Comtesse, qui le lui confirme, & ils

D U L I V R E V I I . x x v .

prennent les mesures nécessaires pour rompre avec le Duc de 226. & suiv. La Comtesse , ayant rompu avec lui , elle lui fait proposer le mariage de son fils avec sa fille , ce qu'il refuse , 229. Elle fait revenir Saint Albo à Paris , & l'épouse secrètement , 230. & suiv. Ce mariage étant découvert , la Comtesse est blâmée & abandonnée de toutes les femmes , excepté de Madame de Chatillon , 231. & suiv.

La Comtesse marie ensuite Mademoiselle Laval au Comte de son parent , 234. Peu de temps après la mere de la Comtesse meurt , & la deshérite aussi - bien que son fils , 238. La Comtesse ayant marié son fils avantageusement , vit tranquillement avec son mari les trois premières années de leur mariage , 240. Cette félicité est troublée par un Gentilhomme , voisin de la Terre où elle se retiroit pendant que son mari étoit à l'armée , ibid. Ce Gentilhomme , nommé le Comte de Velley , ayant fait connoissance avec eux , leur demande un appartement dans leur maison de Paris , qui leur est octroyé par la Comtesse , ibid. Velley ne croyant pas la Comtesse ennemie de la galanterie , se met en tête de lui plaire , 241. Elle ne s'offense point des commencemens de son amour , mais voyant qu'il la poursuit vivement , elle le

xxviii S O M M A I R E S

rebute , *ibid.* *Saint Albe* étant revenu de l'armée , ils viennent demeurer à Paris ; *Velley* retire sa fille qui étoit dans un Couvent , & la présente à la Comtesse , 242. Au bout d'un mois , *Saint Albe* croyant sa femme en galanterie avec *Velley* , tombe dans un secret chagrin , 243. La Comtesse de son côté , s' imagine que le chagrin de son mari vient de ce qu'il aime la fille de *Velley* , & entre en jalousie , 244. *Velley* contrefait l'écriture de *Saint Albe* , écrit deux Lettres , & les porte à la Comtesse , comme étant de son mari , & pour sa fille , 245. La lecture de ces Lettres fait entrer la Comtesse en fureur contre son mari , 246. & suiv.

LIVRE HUITIÈME,

V *Elley* s'efforce de consoler la Comtesse , il lui déclare encore une fois ses sentimens , & mène sa fille à l'Abbaye *Saint Antoine* , 248. & suiv. La Comtesse persuadée que son mari aime *Mademoiselle Velley* , tombe malade , & refuse de l'écouter & de le voir , 249. & suiv. *Saint Albe* , piqué de ce refus , & croyant que sa
femme

DU LIVRE VIII. xxix

femme aime Velley, part, sans rien dire, pour la campagne, & laisse une Lettre pour lui rendre, 250. & suiv. La Comtesse commençant à se douter d'où venoit l'indifférence de son mari, congédie Velley de chez elle, 252. Elle fait voir ces Lettres à la Comtesse de..... qui n'y comprenant rien, lui dit qu'elle va sonder Mademoiselle Velley à l'Abbaye Saint Antoine, 253. Ne l'y trouvant plus, parce que son pere l'en avoit retirée pour la mettre dans un autre Couvent, elle revient apprendre cette nouvelle à la Comtesse, ibid. Velley qui étoit présent, jure qu'il n'en fait rien, & lui dit que c'est son mari qui l'a fait enlever, & qu'il va faire informer contre lui, ibid. Dans ce temps Velley est arrêté & conduit à la Bastille, 254. La Comtesse ne doutant plus de cet enlèvement, & craignant pour son mari, elle reçoit une Lettre de Mademoiselle Velley, qui la prie de l'aller trouver à l'Abbaye-aux-Bois, où son pere l'avoit fait mettre, ibid. & suiv. Elle ne diffère point, & l'ayant questionnée au sujet de son mari, elle l'assure qu'il ne lui a jamais témoigné de passion, 255. & suiv. La Comtesse pleinement convaincue de la fidélité de son mari, & de la trahison de Velley, ne songe plus qu'à le faire chercher, 257. Un homme lui

apporte un paquet de Lettres de sa part ; 258. Ayant appris qu'il étoit malade à Saint Florentin , elle prend la poste pour s'y rendre , 260. A son arrivée , trouvant son mari sans connoissance , elle se fait connoître en lui criant de toute sa force , que c'est sa femme qui lui parle , *ibid.* Ses cris lui ayant fait ouvrir les yeux , il reconnoît sa femme , & revient entierement , *ibid.* & *suiv.* Saint Albe ayant repris ses forces , sa femme lui explique la trahison de Velleley , & lui fait voir les Lettres qui avoient été supposées , 261. Le mari & la femme étant parfaitement réconciliés , ils reviennent à Paris , 262. & *suiv.*

Saint Albe étant retourné à l'armée , & ayant appris que Blossac tenoit de mauvais discours de lui & de sa femme , il l'appelle en duel , 264. Comme ils vont pour se battre , ils sont entourés par des Cavaliers ennemis contre lesquels ils sont obligés de se défendre , *ibid.* Saint Albe s'étant débarrassé de ses ennemis , va au secours de Blossac , & lui sauve la vie , *ibid.* Blossac touché de ce que Saint Albe venoit de faire pour lui , s'offre à lui faire toutes les réparations qu'il voudroit , 265.

Un des amis de Saint Albe , nommé le Chevalier de Clansonne , devient amoureux

D U L I V R E V I I I . x x x j

de sa femme , 266. Portrait & caractère de Clausonne , ibid. Madame de Saint Albe avertit son mari des bruits qui se répandoient de la prétendue galanterie de Clausonne avec elle ; il ne fait qu'en rire , & lui conseille de mépriser ces bruits , 268. Elle congédie Clausonne qui fait entendre qu'elle l'avoit sacrifié à la jalousie de son mari , & cette affaire fait encore tort à sa réputation , 269. & suiv.

Saint Albe s'étant trop avancé pour reconnoître les ennemis après une bataille & le siège d'une Ville , où il avoit donné des marques de sa valeur , est blessé d'un coup de fusil au travers du corps , 271. Croyant n'être blessé que légèrement , il l'écrit à sa femme , & lui marque de ne s'en point allarmer , ibid. Madame de Saint Albe part sur le champ & le va trouver dans l'endroit où on l'avoit transporté , ibid. Quelques jours après la fièvre ayant redoublé , on désespere de sa vie , ibid. & suiv. Saint Albe sentant que les remèdes étoient inutiles , & qu'il étoit près de sa fin , fait approcher sa femme de son lit , 272. Dans la conversation qu'il a avec elle , il la remercie de toutes les bontés qu'elle a eu pour lui , il lui fait des excuses de l'avoir soupçonnée d'être en galanterie avec Velly ; il lui recommande ses do-

xvxiij S O M M A I R E S
*meftiques & meurt , 271. & fuiv. Madame de Saint Albe fait l'éloge de fon mari ;
272. Elle lui fait faire de magnifiques ob-
feques , & lui fait élever un Tombeau ;
276.*

Fin des Sommaires des Memoires de
Madame la Comteffe de ***



LA

LA
DÉFENSE
DES DAMES,
OU
LES MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***

Dans lesquels on verra

Que très-souvent il y a beaucoup
plus de malheur que de dérégle-
ment dans la conduite des Fem-
mes.

1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100



MEMOIRES

DE MADAME

L A

COMTESSE DE ***;

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE PREMIER

CE n'est point pour me justifier ;
que j'entreprends d'écrire les Me-
moires de ma Vie. Il y a long-
temps que Dieu m'a fait la grace
de regarder les bruits injurieux qu'on a
répandus de moi dans le monde, comme

A ij

7 MEMOIRES DE MADAME

une punition de ma vanité : & à cet égard je me sou mets à la conduite de sa Providence ; trop heureuse de me sentir innocente de tout ce que la calomnie m'a imputé ; mais malheureuse en même temps, d'avoir perdu le mérite de mon innocence par les scandales auxquels je n'ai que trop donné occasion.

J'ai crû qu'il m'étoit permis d'écrire mon histoire , pour justifier par mon exemple les personnes de mon sexe qu'on a si cruellement décriées depuis quelque temps. On fait jusqu'à quel point on porte la médifance là-dessus ; puisque l'on voit aujourd'hui des gens qui osent avancer comme une chose certaine , qu'il n'y a point d'honnête femme. Je sai que la malignité des hommes n'est pas la seule cause du peu de justice qu'on nous rend ; il y a des femmes qui semblent avoir pris plaisir à confirmer la mauvaise opinion qu'on a de nous ; & il n'y en a point , ce me semble , qui ayent plus fait de tort à leur sexe , que celles qui ont écrit les Memoires de leurs galanteries , & laissé répandre dans le monde des Lettres que la passion & la débauche leur avoient inspirées. Sur leur exemple on a condamné celles qu'on a soupçonnées d'avoir eu quelques intrigues ga-

LA COMTESSE DE ***.

lantes; & dès qu'une femme a passé pour Coquette, on l'a jugée sur le pied de celles qui ont fait gloire de l'être.

J'ai donc pensé que ce seroit une chose capable de détruire cette opinion, que de faire voir par le récit fidèle des aventures de ma vie, qu'on peut être décriée sans être coupable; & qu'il y a souvent plus de malheur que de dérèglement dans la conduite des femmes dont il plaît au Public d'attaquer la réputation. On pourra retirer encore un autre fruit de ces Mémoires: on y apprendra à éviter les malheurs qui tiennent lieu de crimes, & à s'éloigner des occasions qui peuvent donner atteinte à la réputation des femmes, en voyant par où j'ai mal ménagé la mienne.

Je suis d'une naissance illustre, tant du côté de mon pere que de celui de ma mere. Le premier de mes malheurs, fut de naître trop tôt. Ma mere avoit à peine seize ans quand elle accoucha de moi; & comme elle en passa dix sans avoir d'autre enfant, on me regarda comme l'héritiere de ma Maison. Ma mere étoit trop jeune, pour voir croître auprès d'elle une fille qui auroit si bien marqué son âge: on me fit élever chez une grand'-mere, qui eut pour moi cet amour aveugle que des personnes

6 MEMOIRES DE MADAME

avancées en âge , ont quelquefois pour des enfans en qui elles espèrent voir revivre leur famille & leur nom. Elle ne s'appliqua qu'à m'inspirer sur mon mérite & sur ma naissance , toute la vanité qu'elle en avoit elle-même ; & la première chose que j'appris , fut que j'étois belle , & destinée à prétendre aux rangs les plus élevés. On m'entretenoit dans cette vanité , & j'avois déjà onze ans lorsque ma mere accoucha d'un garçon. A peine fut-il né , que ma grand' - mere lui prodigua tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi. On cessa de flater ma beauté , & de me faire espérer de grands établissemens ; mon frere m'enleva tous ces avantages. On essaya de m'inspirer le goût du Couvent ; & l'on me fit enfin connoître que c'étoit le parti qu'on me destinoit.

J'étois déjà assez grande & assez raisonnable pour sentir tout le malheur d'une pareille révolution. J'en conçus un dépit qui me donna pour mes parens autant d'aversion que j'avois eu jusques-là de respect & de complaisance pour eux. Mon pere étoit le seul pour qui je conservois encore quelque amitié , car il paroissoit m'aimer toujours ; & quand on me voulut mettre dans un Couvent , j'eus recours à lui , pour

LA COMTESSE DE *** 7

marquer ma répugnance & mon désespoir. Il fut si touché de ma douleur & de mes larmes, qu'il ne put s'empêcher de pleurer : mais il n'étoit pas le maître ; & il me pria d'avoir, pour l'amour de lui, la complaisance de me laisser mener au Couvent, me promettant que je n'y serois pas long-temps, & qu'il me marieroit dès que je serois en âge.

J'obéis ; on me mit dans une Abbaye dont l'Abbesse étoit cousine-germaine de mon pere. Je retrouvai en elle un amour aussi aveugle que celui que ma grand'-mere avoit eu pour moi ; & cela joint à l'espérance que mon pere m'avoit donnée, je commençai à me consoler.

Comme on me permettoit tout dans l'Abbaye, je m'accoutumai tellement à faire ce que je voulois, que personne n'osoit me contredire. Etant ainsi toujours flatée, il ne faut pas s'étonner si je repris toute la vanité que j'avois eue chez ma grand'-mere. Cette vanité s'augmentoit encore par les louanges continuelles que les Religieuses me donnoient ; & par-là j'ai eu lieu de connoître que les Couvens du caractère de celui-là, ne sont pas une meilleur école pour les enfans, que la Maison des parens qui les idolâtroient. Plus

8- MEMOIRES DE MADAME

j'étois persuadée que les Religieuses devoient être des Saintes , plus je croyois mériter leurs louanges ; & je me flatois qu'il n'y avoit rien à corriger en moi , puisque les personnes auxquelles on avoit donné le soin de ma conduite applaudissoient à toutes mes volontés.

On m'éleva de la sorte , sans me donner presque aucune connoissance de ma Religion. Ce n'est pas qu'on négligeât de m'en apprendre les principes ; mais comme j'avois la mémoire excellente , je m'appliquois plus à les étudier , pour montrer mon esprit , que pour m'instruire ; & je ne mettois guère de différence entre les Articles de la Foi qu'on me faisoit réciter , & les Vers & les Chançons que j'apprenois : tout cela me paroissoit égal , & ne me sembloit qu'un exercice de mémoire dont on m'occupoit pour éprouver si je l'avois bonne. Combien de fois ai-je regreté dans la suite , qu'on m'eût si peu appris la différence du solide & de la bagatelle , & qu'on eût abandonné cette différence à mon propre goût ! Les Religieuses & les autres personnes à qui l'on confie l'éducation des enfans , sont bien imprudentes de confondre ainsi des choses si différentes , dans la manière dont elles cultivent leur mémoire,

LA COMTESSE DE ***

& de leur permettre d'étudier la bagatelle avant que la vérité & la vertu ayent fait impression sur leur cœur.

La lecture des Romans me fit faire réflexion sur des choses que je n'avois jusques-là comprises que confusément. J'appris en les lisant, qu'il y avoit une passion qui donnoit aux femmes un empire absolu sur les hommes, & je sentis avec joye, que je pouvois aussi-bien qu'une autre, prétendre à cet empire; & que peut-être même j'avois déjà eu occasion de l'exercer.

En effet, je me souvins que dans le temps que j'étois auprès de ma grand'mère, il y avoit un homme de qualité qui m'aimoit, & qui m'appelloit d'ordinaire sa petite Reine: je rappelai dans ma mémoire tout l'attachement qu'il m'avoit marqué, & je ne doutai point que cet attachement ne fût un effet de la passion que je voyois si bien exprimée dans les Romans: J'eus regret de l'avoir ignorée si long-temps, & de n'avoir pas mieux profité de l'empire que je croyois avoir eu sur cet Amant. Comme c'étoit un homme de qualité, & qui me paroïssoit avoir plus de mérite que tous ceux que je connoïssois alors, il me sembla plus digne de me donner ses soins.

70 MEMOIRES DE MADAME

Je résolus de l'engager à me venir voir , pour avoir lieu de jouir de la gloire de soumettre un homme à mes loix.

J'étois trop jeune pour avoir , en faisant cette démarche , un autre motif que la vanité : je n'en connoissois en effet point d'autre ; & je ne croyois pas que l'amour fût autre chose que cet empire dont j'étois flatée.

Le parti que je pris pour engager le Marquis de Blossac (car c'est ainsi qu'il s'appelloit alors) à me venir chercher , fut de lui écrire ; & , sans savoir ce que je faisois , je copiai dans les Romans tout ce qui me parut de plus engageant pour exprimer que je souhaitois beaucoup de le voir ; c'est - à - dire , que je fis une Lettre très-passionnée & très-tendre , sans rien sentir de ce que j'exprimois , & sans deviner qu'il y eût du mal à écrire de la sorte. C'est-là sans doute l'effet le plus innocent que puisse produire la lecture des Romans sur l'esprit d'une jeune personne ; mais après tout , cet effet est très - dangereux , puisqu'en s'accoutumant à parler le langage de l'amour , on s'expose , quelque bonne intention qu'on ait , à en aimer le nom , & à en ressentir les effets.

LA COMTESSE DE ***. 11

Ayant appris dans les Romans qu'il falloit prendre une manière secrète & mystérieuse pour faire rendre les Lettres, je m'avifai de mettre la mienne dans un paquet de quelques ouvrages de Religieuses, dont je dis que je voulois faire présent à Blossac le jour de sa Fête. Je lui envoyai donc ainsi ma Lettre, recommandant au porteur de la donner en main propre. La plus forte passion n'auroit pas mieux pris ses mesures, que la vanité me les fit prendre. Ces deux passions font agir les femmes presque toujours de la même manière; je ne l'ai que trop éprouvé dans la suite de ma vie.

Blossac reçut ma Lettre, il m'avoit toujours regardée comme un enfant; & il trouva cette Lettre si spirituelle, que la première pensée qu'il eut, fut de la faire voir à mes Parens, pour leur montrer combien j'avois d'esprit; mais il y trouva tant de tendresse & de passion, qu'il s'imagina qu'il étoit impossible que j'eusse écrit de la sorte sans sentir quelque chose de ce que je lui marquois. Plus j'étois jeune, plus il se sentit flatté d'être l'objet d'une première passion; il n'attribua qu'à l'amour ce qui lui paroissoit dans ma Lettre au-dessus de mon âge. Il commença dès lors à m'aimer sérieusement, & me fit une réponse fort

12 MEMOIRES DE MADAME

passionnée , dans laquelle il me promettoit de me venir voir dès le lendemain.

Je trouvai dans sa Lettre de quoi m'offenser ; il m'appelloit sa belle enfant. Je n'avois point lû que les Héros des Romains traitassent ainsi leurs Maîtresses , & je l'attendois avec impatience pour avoir le plaisir de le maltraiter. Il vint ; il y avoit plus d'un an qu'il ne m'avoit vûe ; il me trouva si grande , quoique je n'eusse encore que douze ans , que ma présence acheva ce que ma Lettre avoit commencé. Il m'aima éperdûment , néanmoins il voulut s'assurer avant que de me déclarer son amour , si j'étois assez raisonnable pour soutenir une semblable déclaration. Il prit avec moi les manières qu'il avoit eûes autrefois , & me traita comme une petite fille , me faisant des caresses , & me disant d'un air badin que j'étois la plus jolie enfant du monde. Je me trouvai encore offensée de cette qualité ; & prenant le ton d'une Héroïne de Roman , je lui parlai comme Afrée parle à Céladon , lorsqu'elle le veut bannir de sa présence. Il rit d'abord de ma colere & de ma fierté ; mais me voyant toujours continuer sur le même ton , il en fut d'autant plus embarrassé , qu'il m'aimoit de meilleure foi. Il s'expliqua donc très - sérieusement , &

me dit d'une manière qui m'étonna, qu'il étoit honteux de sentir à son âge la foiblesse qu'il avoit pour moi; mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, tout enfant que j'étois, que sa vie, & son repos dépendoient de moi, & qu'il mourroit si je ne l'assurois que mon cœur étoit à lui. La manière dont il prononça ces paroles, pénétra jusqu'au fond de mon cœur; & si j'avois eu un peu plus d'expérience, j'aurois bien connu qu'il ne m'étoit pas indifférent, & que je n'agissois plus par le même motif qui m'avoit obligé de le faire venir.

J'oubliai alors tout ce que les Romains m'avoient appris de la fierté de leurs Héroïnes: je me mis à pleurer; & lui demandant pardon de l'avoir fâché, je l'assurai que je lui donnois mon cœur, & que je ne lui dirois jamais rien qui pût le mettre en colere. Il fut ravi de me voir si touchée; & il continuoit à me persuader qu'il m'aimoit passionnément, quand notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Abbesse. Il reprit devant elle ses airs badins; & me traitant de petite fille, il m'exhorta à être bien sage. Ce ne fut point par politique que je ne lui témoignai plus que la qualité de petite fille me d'plaisoit, ce fut parce que je me sentoits très-disposée à lui

14 MEMOIRES DE MADAME

pardonner tout , excepté son indifférence. Je craignois tant qu'il ne m'aimât point , qu'ayant trouvé moyen, avant que de nous quitter , de lui demander s'il étoit encore fâché , je l'obligeai à me jurer qu'il m'aime-
meroit toute sa vie.

C'est ainsi que je me livrois , sans le sçavoir , à la fatale passion qui a troublé depuis mon repos. Je n'avois souhaité de voir Blossac , que pour avoir la gloire de le soumettre à mes loix ; & je me soumis tellement aux siennes , que je n'avois point d'autre plaisir que de penser à lui. Voilà où me conduisit insensiblement la vanité chimérique que les Romains m'avoient inspirée.

J'aimois sans connoître l'amour ; & j'aimois d'autant plus , que j'ignorois ce que c'étoit que d'aimer. Mon ignorance m'empêchoit de combattre ce que je ne connoissois point. Dans les sentimens que j'avois pour Blossac , je ne voyois rien qui m'allarmât ; & je n'avois garde de craindre des conséquences que je ne pénétrois point. Je ne m'étudiai plus qu'à lui plaire , & qu'à trouver les moyens de le voir souvent. Les Romains même qui avoient jusques-là fait mes délices , commencerent à m'ennuyer. Je n'approuvois point que leurs Hé-

LA COMTESSE DE ***. 15

toines prissent plaisir à maltraiter leurs Amans ; & je blâmois d'autant plus leur fierté , que je comprenois moins qu'il y eût de la vertu à être fière. Jusqu'où ne va-t-on pas quand on se livre sans précaution à un danger qu'on ignore , & qu'on aime ? Dès que j'étois seule , je composois des Lettres pour Blossac ; & quoique je ne sçusse pas qu'il y eût du mal à tout ce que je faisois , je ne laissois pourtant pas de craindre terriblement qu'on ne s'en apperçût. Il étoit impossible que je prisse assez de précaution pour cela. On trouva quelques-unes des Lettres que j'avois écrites ; on les porta à l'Abbesse , qui en fut extrêmement surprise. Elle me fit appeller , & me demanda où j'avois appris à écrire de la sorte. Je ne sçûs que lui répondre , tant elle me parut en colere ; & mon silence lui faisant croire que j'étois plus instruite & plus coupable que je ne l'étois en effet , elle me dit qu'ayant été capable d'écrire de pareilles Lettres , je méritois d'être enfermée entre quatre murailles. Je me mis alors à pleurer , en lui disant que je n'avois pas crû qu'il y eût du crime à écrire de la sorte. Elle me répondit d'une manière qui me fit connoître tout ce que j'avois ignoré ; & je fus si honteuse de ce que j'avois fait , que

16 MEMOIRES DE MADAME

je crûs dans ce moment avoir autant d'aversion que j'avois eu de goût pour Blossac. De toutes les choses que me dit l'Abbesse, rien ne fit plus d'impression sur moi, que le reproche d'avoir laissé croire à un homme que je l'aimois. Elle me dit que c'étoit la dernière lâcheté ; & que les filles qui en usoient ainsi, étoient méprisées des hommes mêmes dont elles vouloient se faire aimer.

Voilà ce qui me toucha véritablement ; & j'eus moins d'horreur des désordres auxquels elle m'assuroit que je m'étois exposée, que de honte d'avoir fait une chose qui, à ce qu'on disoit, devoit me faire mépriser de la personne que j'aimois.

Je résolus non-seulement de ne plus écrire à Blossac, mais de ne le plus voir. Je le promis à l'Abbesse, & je consentis même qu'on m'ôtât mon papier & mes plumes, afin de faire voir que j'avois envie de réparer par ma fierté, les avances dont on me faisoit, & dont je me faisois à moi-même de si honteux reproches.

L'Abbesse avoit sujet de croire par mon ingénuité & par ma soumission à ses conseils, qu'il n'y avoit que de l'innocence dans ce que j'avois fait. Mais elle étoit de ces gens qui ne manquent pas l'oc-
casion

caſion de ſe faire valoir , & qui cherchent à ſe donner aux dépens du prochain , la réputation d'avoir de la régularité & du zèle. Cette fille qui ne paſſoit pas pour la Supérieure du monde la plus exacte , informa mes parens de ce qui étoit arrivé , eſpérant qu'ils jugeroient par le compte qu'elle leur rendit de ſa vigilance , qu'elle n'étoit pas d'humeur à ſouffrir le moindre défordre.

Ce fut la première atteinte que reçut ma réputation , & ce qui diſpoſa tant de gens à juger mal de ma conduite , & c'eſt ſans doute l'imprudencé de cette Abbeſſe qui a cauſé tous mes malheurs. Si elle avoit ſû ménager cette première faute , j'aurois peut-être dans la ſuite conſenti à ce qu'on exigea de moi pour la réparer.

Ma Mere jugea par ces Lettres , que j'avois du panchant à la galanterie. Cela joint aux autres raiſons qu'elle avoit de me faire Religieuſe , ils chargerent l'Abbeſſe du ſoin de me diſpoſer à prendre ce parti là.

L'Abbeſſe voyant ce que je faiſois pour effacer la faute qu'elle m'avoit reprochée. crut que cette conduite étoit un effet de mon repentir ; elle ne ſavoit pas que la fierté en fût la cauſe , & que je n'avois cette fierté , que parce que je craignois d'être

18 MEMOIRES DE MADAME

méprisée de Blossac. Elle ne pensoit pas qu'une fille de treize ans fût capable de ce raffinement. Elle jugea que j'avois oublié Blossac ; & qu'étant revenue de mon entêtement , je me rendrois aux raisons dont elle se voudroit servir pour me persuader qu'il falloit nécessairement que je me fisse Religieuse.

Elle me dit que ma Famille savoit ce qui s'étoit passé entre Blossac & moi, qu'elle ne pouvoit plus, après cela, penser à me marier , parce que personne ne voudroit épouser une fille qui avoit eu à mon âge une galanterie ; que cette affaire avoit fait beaucoup de bruit , & me faisoit tant de tort , qu'il n'y avoit plus pour moi d'autre parti à prendre que celui d'être Religieuse. Ensuite elle me vanta les douceurs de la retraite , & me flatta enfin de l'espérance que je serois bien-tôt sa Coadjutrice , & qu'elle me donneroit son Abbaye.

Je n'étois pas assez enfant pour ne pas voir qu'il y avoit de l'exagération dans ce qu'elle me disoit : j'étois déjà assez éclairée pour sçavoir que tout ce qu'on me reprochoit étoit innocent ; & je compris aisément par les sermons de l'Abbesse , qu'on avoit envie que je fusse Religieuse. Comme j'étois fort éloignée des sentimens

qu'elle s'efforçoit de m'inspirer, je lui répondis fièrement, que la galanterie dont elle parloit, n'étoit pas si criminelle qu'elle vouloit me le persuader, & qu'elle ne m'empêcheroit pas de trouver des Partis. Mais quand même ce que vous me dites seroit véritable, lui dis-je, si mes Parens veulent absolument que je prenne le Voile, je tâcherai du moins d'obtenir d'eux la liberté de l'aller prendre dans une autre Maison que dans celle-ci.

L'Abbesse étonnée de ma réponse & de ma fermeté, essaya de m'adoucir, & m'assura qu'elle ne m'en parleroit plus.

Après cette conversation, je me sentis un desir violent de voir Blossac, & de l'instruire de tout ce que l'Abbesse m'avoit dit. Comme je ne doutois pas qu'il ne fût bien aise de m'épouser, & que c'étoit d'ailleurs un Parti qui me convenoit, je crus devoir me rembarquer avec lui. J'oubliai la fierté dont je m'étois piquée, depuis que notre commerce avoit été découvert; & je n'appréhendai plus qu'il me méprisât, en faisant des avances qui m'étoient nécessaires pour le rappeler. Ce fut ainsi qu'on me rendit à ma passion, par tous les soins qu'on prit de m'en détacher.

Il y avoit près de dix mois qu'il n'avoit

20 MEMOIRES DE MADAME

entendu parler de moi , depuis que je lui avois fait déclarer que je ne le voulois plus voir. Il avoit tâché de pénétrer le motif de mon changement ; mais enfin les Religieuses lui ayant dit que j'avois montré ses Lettres , & que je n'avois pensé qu'à me moquer de lui , il eut honte de m'avoir aimée. Il crut que j'étois un enfant , & que j'avois un caractère de légèreté & de malice dont il devoit se défier. Dans cette pensée il résolut de m'oublier.

Il me croyoit donc indigne de ses soins, lorsque je trouvai le moyen de lui faire dire que je voulois lui parler , & que je le priois de venir déguisé à un Parloir, où je lui promettois de me trouver à l'heure que je lui marquois. Il reçut ce Message en riant, & me fit dire par la personne que je lui avois envoyée , qu'il me verroit quand je serois devenue plus raisonnable.

Quel fut mon dépit , quand on m'apporta cette réponse ! Je commençai à croire ce que l'Abbesse m'avoit dit , que les personnes de mon sexe ne pouvoient faire des avances sans être méprisées.

Je ressentis tout ce qu'une personne naturellement vaine peut éprouver de mortifiant , quand sa vanité est humiliée à ce point-là. Je ne savois quelle résolution pren-

dire pour sortir du trouble où j'étois. Tantôt pour me venger d'un perfide dont je me croyois méprisée, je songeois aux moyens de lui arracher la vie ; & bientôt condamnant une résolution si violente, je voulois aller me jeter à ses pieds pour le regagner par mes larmes. Enfin, il me passa par l'esprit mille idées extravagantes que la lecture des Romans m'avoit inspirées, & que ma jeunesse fortifioit.

Après avoir passé deux ou trois mois dans ce triste état, je tombai dans une langueur dont les Religieuses ignoroient la cause. J'admire la discrétion que j'eus alors : je ne fis confiance à personne de mes chagrins. Ma vanité me rendit dissimulée, & j'étois trop humiliée à mes yeux, pour vouloir encore m'humilier aux yeux des autres.

À la fin, accablée d'ennui, & ne sachant à quoi me résoudre, je fis semblant d'avoir du goût pour la vie Religieuse.

Le changement qui parut dans ma conduite, étonna l'Abbesse & les Religieuses, qui prirent pour un effet de la Grace ce qui n'étoit dans le fonds que la suite du dérèglement d'un cœur trop attaché à ce qu'il aimoit. Jamais on n'a eu plus d'ardeur que j'en témoignois de prendre le Voile, parce

12 MEMOIRES DE MADAME

que je mourois d'impatience d'éprouver si un pareil sacrifice ne feroit point revenir Blossac , & d'un autre côté j'envifageois l'honneur que me feroit dans le monde une si belle action.

Dès que ma famille fut instruite de mon dessein , elle me pressa de prendre l'habit. Après les démarches que j'avois faites , je ne pouvois plus reculer. Cependant je trouvai un expédient qui suspendit l'exécution d'un dessein qui commençoit à m'effrayer. Je dis à mes Patens que je ne trouvois pas qu'on vécût assez régulièrement dans l'Abbaye où j'étois ; & que voulant tout de bon renoncer au monde , mon intention étoit de choisir celui de tous les Couvens qui passoit pour le plus austere.

Je n'eus pas plutôt déclaré que je voulois aller dans une autre maison , que l'Abbesse & les Religieuses tâcherent de me détourner du dessein de prendre l'habit. Elles me dirent que je n'étois point propre au Couvent , & même quelques-unes me confierent les déplaissirs secrets qu'elles avoient dans la retraite.

J'attribuai ces conseils à l'irrégularité de leur conduite , & je ne fus pas fâchée d'avoir encore cette nouvelle raison de sortir de leur Abbaye. Je continuai à demander

qu'on me conduisît dans dans un autre Couvent ; ma mere me donna cette satisfaction. Je quittai l'Abbesse & l'Abbaye ; sans savoir pourtant si je devois m'affliger ou me réjouir.

Les Religieuses que je venois de quitter , ne me virent pas plutôt hors de leur maison , qu'elles dirent charitablement que j'étois une coquette dont elles étoient ravies d'être défaites ; & elles ne manquerent pas d'apprendre à ceux qui l'ignoroient , la prétendue galanterie que j'avois eüe.

D'abord que je fus arrivée au Couvent que j'avois choisi , comme je n'avois pas encore quinze ans , & que d'ailleurs les Religieuses étoient instruites de tout ce qu'on avoit dit de moi , elles jugerent à propos de différer de me mettre au Noviciat , & me donnerent seulement l'habit & la qualité de Postulante.

Ce Couvent me parut bien différent de l'autre ; on y vivoit dans une régularité parfaite. Chaque Religieuse paroissoit contente de son état ; je voyois regner parmi elles une sainte émulation. Enfin , elles remplissoient tous leurs devoirs avec beaucoup d'exactitude. L'opinion qu'on avoit de leur sainteté , ou , si l'on veut , leur sainteté même , attiroit chez elles les Dames

24 MEMOIRES DE MADAME

les plus qualifiées ; & elles s'étoient tellement accoutumées à n'en pas fréquenter d'autres , qu'elles ne vouloient avoir aucun commerce avec des femmes de Robe. Elles affectoient encore dans toutes les Fêtes qu'elles célébroient , d'avoir toujours des Prélats pour Officians , & de n'entendre jamais que les plus fameux Prédicateurs. Je ne sçai si cette affectation est exemte d'orgueil & de tout soupçon de vanité.

Il semble qu'étant aussi vaine que je l'étois , j'aurois dû m'accommoder d'un Couvent où je trouvois de la vanité ; mais outre que j'avois peu de vocation , je méprisois cette vanité ridicule qui ne sacrifie qu'au rang & qu'à l'éclat. J'étois seulement idolâtre de celle qu'inspirent la beauté & le mérite , & plus encore de celle de se voir adorée d'une personne qu'on aime.

Je conservois toujours un vif souvenir du mépris que je croyois que Blossac avoit pour moi ; & je ne faisois , comme j'ai déjà dit , éclater le dessein de me faire Religieuse , que pour voir si cet éclat ne le réveilleroit point ; mais je n'en entendois point parler , & cependant le jour destiné à ma prise d'habit s'approchoit.

Mon Pere me vint voir quelques jours auparavant ; & m'ayant demandé si j'étois véritablement

véritablement dans la résolution de prendre le Voile , je ne lui répondis que par mes larmes. Il comprit tout ce que je n'osois lui apprendre. Il me dit qu'il étoit bien aise que je n'eusse point autant d'ardeur qu'on lui avoit voulu persuader que j'en avois pour un état qu'il ne pouvoit me permettre d'embrasser , ayant résolu de me marier avec un homme qu'il m'avoit choisi. Il me représenta que ce mariage accommodoit ses affaires , & qu'il étoit venu pour m'en parler. Il ne me nomma point le mari qu'il me destinoit ; il m'apprit seulement que c'étoit un homme avec lequel je vivois contente , qui avoit de la naissance & du bien ; mais qu'il falloit terminer la chose promptement , & en dérober la connoissance à ma mere ; parce que quelque avantageux que fût le Parti qui se présentoit , elle s'opposeroit à mon mariage , ayant autant d'aversion qu'elle en avoit pour moi , & voulant absolument me faire Religieuse. Il me dit ensuite , que pour achever mon mariage de la maniere qu'il le souhaitoit , il avoit dessein de me faire enlever. Il m'expliqua alors toutes les mesures qu'il avoit prises pour cela.

Je n'aurois pas consenti si facilement au dessein de mon pere , si je ne me fusse pas

26 MEMOIRES DE MADAME

imaginé dans ce moment, que le mari dont mon pere me parloit, pourroit bien être Blossac. Il me restoit encore dans la tête des idées romanesques ; & je crûs que Blossac vouloit prendre pour m'épouser une manière galante, qui seroit d'autant plus de mon goût, que j'en serois plus agréablement surprise. Je demandai pourtant à mon pere si c'étoit lui. La manière dont mon pere refusa de s'expliquer, acheva de me persuader que c'étoit Blossac qui devoit m'épouser. Je prenois tant de plaisir à me l'imaginer, que je n'osai presser davantage mon pere, de peur d'apprendre que je me trompois. Je lui dis que je ferois tout ce qu'il voudroit. Ainsi, pendant que ma mere dispoisoit toutes choses pour me faire prendre le Voile, mon pere, de son côté, songeoit à me faire enlever. Il n'est peut-être jamais arrivé que cette fois-là, qu'on ait préparé en même-tems deux cérémonies si différentes pour la même personne.

Quelques jours après la conversation que j'avois eüe avec mon pere, il revint au Couvent. Ma mere étoit avec lui ; il lui dit qu'il falloit que je sortisse, pour lui donner la consolation de m'embrasser pour la dernière fois. Ma mere y consentit, je sor-

tis ; & mon pere me prenant par la main , pendant que ma mere entretenoit les Religieuses , me conduisit dans la cour. En même-temps , trois hommes s'approchèrent de moi ; & me prenant entre leurs bras , ils me portèrent jusqu'à la porte , & là me jetterent dans un carosse à six chevaux. Le Cocher toucha en même-temps , & me sépara de mon pere.

Il rentra brusquement dans le Parloir , où ma mere entretenoit les Religieuses ; & affectant un air plein de douleur & de colere , il conta mon enlevement comme il voulut ; ensuite, disant qu'il alloit courir après mes ravisseurs , il monta dans son carosse , & laissa ma mere dans une surprise extrême , & tout le Couvent dans l'émotion que pouvoit causer une pareille aventure.

Ma mere qui ne soupçonnoit point que mon pere y eût quelque part , accusa Blof-fac d'en être l'auteur , & jura qu'elle alloit tout mettre en usage pour avoir raison de cette violence.

Mon pere, qui savoit mieux que personne, ce que j'étois devenue, fit faire plusieurs tours à son carosse ; & puis le renvoyant à ma mere , il lui manda qu'il alloit prendre la poste pour courir après moi par la

route qu'on lui avoit dit que j'avois prise.

Cependant le carosse dans lequel j'étois alloit toujours à toute bride, & ne s'arrêta qu'à l'entrée de la nuit, dans un lieu que je ne connoissois pas, & où mon pere vint nous trouver une heure après que nous y fûmes arrivés.

Je ne pus pendant le chemin, savoir qui étoient la Dame & les trois hommes qui m'accompagnoient; ils répondoient à toutes mes questions, *que mon pere y satisferoit lui-même.*

Dès qu'il fut arrivé, il me dit que la Dame étoit une de ses amies qu'il avoit priée de m'accompagner, pour faire les choses avec plus de bienfiance; & que les trois hommes étoient des domestiques fidèles; mais pourtant qu'il ne me quitteroit point qu'il ne m'eût mise entre les mains de mon mari, qui demeueroit dans une Ville qu'il me nomma, & où il avoit son bien. Cela ne s'accordoit point avec l'imagination que j'avois eue que cet époux pouvoit être Blossac; & commençant à m'appercevoir que je m'étois trompée, je conjurai mon pere d'avoir pitié de moi, & de ne me pas sacrifier à un homme pour lequel, peut-être, je n'aurois point d'inclination. Il me répondit que je prisse patience, & que je

ferois contente. Nous continuâmes le voyage ; & je ne sai comment je pûs résister aux inquiétudes mortelles dont j'étois agitée , quoique je ne désespérasse point de trouver dans mon mari un homme capable de me faire oublier Blossac.

Je remarquois pendant le voyage , qu'un des hommes qui m'accompagnoient s'appliquoit fort à me considérer & à me plaire ; mais je n'avois garde de deviner que ce fût le mari qu'on me destinoit ; c'étoit pourtant lui. Quand nous fûmes à une demie journée de la Ville où nous allions , il nous quitta sans se faire connoître. Dès qu'il fut parti , mon pere me demanda ce que j'en pensois , & s'il ne m'e paroissoit pas bien fait ; il me fit cette question d'une manière qui m'apprit par avance ce qu'il m'alloit dire. Je ne lui répondis rien là-dessus , de peur de faire une réponse qui ne lui fût pas agréable. Je ne sai s'il s'apperçut que je n'avois pas trouvé cette personne fort à mon gré ; mais après m'avoir avoué que c'étoit le mari qu'il me destinoit , il me dit qu'il ne nous avoit quittés que pour revenir au - devant de nous dans un état plus digne de sa qualité. Qu'une fille est à plaindre quand ses parens ne cherchent que leur intérêt en l'établissant!



30 MEMOIRES DE MADAME

Je vais dire les raisons que mon pere avoit de me sacrifier à ce Gentilhomme.

Il étoit fils d'un Conseiller du Parlement de sa Province ; n'ayant point d'inclination pour la Robe , il avoit acheté une grande Terre , dans l'intention de la faire ériger en Marquisat. Son dessein n'étant pas sans difficulté , il eut recours à mon pere , qui avoit été autrefois intime ami du sien , & qui par son crédit lui fit obtenir ce qu'il desiroit. Son bien étoit considérable ; & c'étoit sans doute un parti avantageux pour une fille à qui l'on ne donnoit rien en mariage.

Une autre raison encore plus importante pressoit mon pere de me marier ; il se trouvoit redevable à la succession de ce Gentilhomme , d'une somme très-considérable ; & il avoit si bien ménagé les choses , que mon mariage devoit éteindre cette dette. Mon pere ne me fit pas d'abord tout ce détail , il se contenta de me dire qu'il étoit ruiné , si je n'avois la complaisance de faire ce qu'il souhaitoit. Mais quand il vit que je le conjurois de ne point hâter mon mariage , il jugea à propos de m'apprendre tout ce que je viens de dire , y ajoutant encore cette circonstance , que ma mere avoit toujours

ignoré cette dette , & qu'il seroit au désespoir qu'elle vînt à sa connoissance.

Je ne me plains point à mon pere de ce qu'il cherchoit par mon mariage à mettre ordre à ses affaires ; mais je ne pus m'empêcher de lui dire , que j'étois fâchée qu'il ne m'eût pas plutôt appris l'intérêt qu'il avoit de me marier , parce que j'étois persuadée que si on avoit voulu me donner au Marquis de Blossac , il auroit été assez généreux pour s'obliger , en m'épousant , de payer cette dette. Mon pere se mit à rire , & me dit en m'embrassant : Ma pauvre enfant , tu ne connois guères le monde , nous ne sommes pas dans un siècle où les gens de qualité achètent une femme si cher.

Je lui repartis qu'il ne connoissoit pas Blossac , & que s'il vouloit , avant que de me marier , lui faire la proposition de m'épouser aux mêmes conditions qu'il me donnoit à un autre , je ne doutois point qu'il ne les acceptât.

Je parlois ainsi de Blossac , parce que je l'aimois. Ne pouvant me cacher à moi-même l'attachement que j'avois pour lui , j'essayois au moins de me persuader qu'il en étoit digne par toutes les bonnes qualités que je m'imaginois qu'il avoit ; & jugeant

32 MEMOIRES DE MADAME

de ses sentimens par les miens, je le croyois capable de vouloir m'obtenir à quelque prix que ce fût. C'est ainsi que j'oublois le mépris dont je l'avois accusé jusques-là; & j'avois encore assez de vanité pour me flater qu'il n'auroit pas souffert tranquillement que j'épousasse un autre, s'il eût été instruit de ma destinée. Je priai mon pere de me permettre de lui écrire, & de différer mon mariage jusqu'à ce que j'eusse reçu sa réponse. Mon pere me dit que j'étois un enfant; & l'on voit bien qu'il falloit que je le fusse, pour me persuader qu'un homme dont il y avoit si long-temps que je n'avois ouï parler, voudroit m'acquérir aux dépens de son bien: mais telles ont été dans la suite de ma vie les vaines espérances dont je me suis flatée; j'ai toujours eu bonne opinion de ceux qui m'ont aimée.

Cependant mon mari arriva avec un cortège magnifique. J'avoue qu'il me sembla dans cet état tout autre qu'il ne m'avoit paru pendant le chemin: après l'avoir quelque temps considéré avec attention, je ne me sentis plus de répugnance à lui donner la main; & faisant de nécessité vertu, je ne songeai plus qu'à jouir de ma fortune.

Nous ne fîmes de séjour dans la Ville où nous arrivâmes, qu'autant qu'il en fallut pour faire les préparatifs de ma Nôce. Je fus visitée de toute la Ville ; & comme mon pere m'accompagnoit, personne ne s'avisoit de croire qu'il avoit fallu m'enlever pour faire ce mariage.

Dès que nous fûmes mariés, nous allâmes à la Terre de mon mari, où mon pere me laissa, ayant tous les sujets du monde de croire que je serois heureuse. Il avoit avant son départ écrit à ma mere qu'il avoit enfin trouvé mon ravisseur, & qu'il l'avoit obligé de m'épouser ; qu'après tout j'avois été plus heureuse que sage, puisque je m'étois fait enlever par un homme qui avoit beaucoup de bien, & qui ne manquoit pas de naissance.

Mon pere me fit trouver bon qu'il écrivit de la sorte à ma mere, & qu'il fist rouler sur moi l'affaire de mon enlèvement. Ce fut encore une nouvelle preuve qu'on donnoit contre ma réputation, & dont je ne vis pas assez les conséquences. Personne ne douta, sur la Lettre de mon pere, que je ne me fusse fait enlever ; & on me trouva d'autant plus habile en ces sortes de matières, qu'on ignoroit que je connusse mon mari. D'ailleurs, l'inclination que j'avois

34 MEMOIRES DE MADAME

auparavant marquée pour Blossac , rendit vraisemblable tout ce que mon pere manda : on ne fut point surpris que j'eusse eu l'adresse de ménager à seize ans un mariage qui étoit la seule ressource contre la nécessité où je me voyois réduite de me faire Religieuse.

Ce fut ainsi que , sans l'avoir méritée , j'eus tout l'honneur , ou plutôt toute la honte de cette affaire ; on admira mon esprit , mais on ne jugea pas avantageusement de ma sagesse & de ma conduite. L'histoire de cet enlèvement fit long-temps le sujet des conversations de Paris , & tout le monde la racontoit différemment. L'idée qu'on avoit de mon esprit , à conduire une intrigue galante , mit mon pere à couvert des soupçons qu'on auroit pu avoir contre lui. Mais la manière dont on disoit généralement que la chose s'étoit passée , étoit si éloignée de la vérité , que je ne me ferois pas reconnue si j'en avois ouï faire le récit ; car il n'y a sorte de déguisement qu'on ne m'ait fait employer pour m'échapper du Couvent. Et j'ai été surprise qu'un Auteur ait osé dire dans un Livre , où il a eu la bonté de me nommer , que je m'étois déguisée en homme , ayant pris pour me sauver les habits d'un Jardinier. Lorsqu'on

'donne le moindre fondement à la médifance, elle se croit autorifée à publier tout ce que la malignité ofe inventer ; & je fuis affurée que tant d'hiftoires fcandaleufes qu'on fait tous les jours des perfonnes de mon fexe ; ne font que les effets de cette malignité. Mais il n'eft pas temps encore de faire ces réflexions : j'ai bien d'autres aventures à raconter , par lesquelles on verra que la médifance m'a moins encore épargnée , quoique je n'aye jamais été plus coupable.

Un des premiers à qui l'hiftoire de mon enlèvement & de mon mariage fut racontée dans toutes les circonftances malicieufes dont il avoit plû au Public de l'embellir , fut Blossac. En apprenant cette aventure , il fembla fe repentir d'avoir refusé de fe trouver au rendez-vous que je lui avois propofé , comme je l'ai dit. Il n'avoit point eu d'autres raifons de cefler de me voir , que le bruit que nos Lettres avoient fait ; & ne croyant pas qu'à l'âge où j'étois , j'euffe aflez de difcrétion & de conduite pour prendre tous les moyens dont nous pouvions nous fervir pour nous voir , il avoit réfolu d'attendre que je fuffe plus raifonnable : & d'ailleurs il n'étoit pas fort content de moi , parce qu'il s'imaginait toujours

36 MEMOIRES DE MADAME

que c'étoit moi qui avois instruit l'Abbesse de notre galanterie. Ce fut là du moins ce qu'il me dit dans la suite pour s'excuser : Pour moi je suis persuadée , par ce qui arriva depuis , qu'il avoit dès ce temps-là cessé de m'aimer ; & que son amour ne se réveilla que quand le bruit de mon enlèvement lui eut fait connoître que j'étois moins enfant qu'il ne pensoit.

Quoi qu'il en soit , dès qu'il eut appris que j'étois mariée à un homme fort au-dessous de sa qualité , & même moins riche que lui , il résolut de me venir chercher , ne pouvant oublier la manière dont je lui avois témoigné autrefois que je voulois être à lui. Il venoit quelquefois dans la Province où je faisois mon séjour , parce que son grand-pere en avoit été le Gouverneur , & qu'on y avoit pour son nom & pour sa personne beaucoup de respect & de considération.

Fin du Livre premier.

MEMOIRES

DE MADAME

L A

COMTESSE DE***,

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SECONDE.

PENDANT que Blossac songeoit à revenir à moi, je n'étois occupée que du soin de plaire à mon mari : Il me sembloit que je n'aimois que lui, quoiqu'à la vérité je découvrisse tous les jours dans sa personne & dans ses manières des défauts qui balançoient mon inclination. C'étoit un homme naturellement fort débauché, & qui préféroit le vin & la bonne chère à tous les autres plaisirs. Il s'enyvroit souvent, & dans cet état il me disoit mille choses désobligeantes : Il me reprochoit qu'au lieu de lui apporter du bien, j'étois cause qu'il s'étoit défait de ses meilleurs

38 MEMOIRES DE MADAME

fonds ; & d'ordinaire il me faisoit ce reproche en public. Il n'y avoit personne qui ne le blâmât & qui ne prît mon parti dans ces momens ; mais l'injure ne laissoit pas de m'être toujours nouvelle ; je la dissimulois pourtant si bien , que je ne lui donnois aucun lieu de m'accuser de manque de complaisance & de considération pour lui. Je menois à la campagne une vie assez retirée : j'y voyois un homme du voisinage qui avoit de la science & de l'esprit ; (c'étoit Monsieur de Balzac :) il me mit dans le goût de la lecture & de l'étude , & par ses conseils je m'attachai à lire des Livres plus solides que ceux que j'avois lû jusqu'alors ; je me trouvai même assez de disposition pour apprendre les Langues, & à écrire avec un peu plus d'exactitude que ne le font la plupart des femmes ; cela me divertissoit , & me faisoit beaucoup d'honneur dans la Province : j'y devins l'arbitre des Ouvrages d'esprit. On juge bien que recevant tous les jours des Vers qu'on soumettoit à ma critique, on m'en envoyoit quelquefois de composés à ma louange ; & parmi nos beaux esprits , j'en trouvois quelques-uns qui me faisoient l'amour en Vers. Je ne recevois rien de leur part dont mon mari n'eût connoissance ; & je ne m'ap-

percevois point qu'il eût du penchant à la jalousie. Mais je ne jouis pas long-temps de ce repos. Quelqu'un lui apprit qu'ayant à peine douze ans, j'avois écrit à Blossac des Lettres de galanteries qui avoient fait beaucoup de bruit : il s'imagina qu'ayant marqué de si bonne heure du penchant à l'amour, je le conservois toujours ; & voyant d'ailleurs, par les reproches qu'il se faisoit à lui-même de la manière dont il en usoit avec moi, que je n'avois pas sujet de l'aimer, il se mit dans l'esprit qu'il falloit que j'eusse quelque attachement.

Il ne tarda guères à savoir de qui il devoit être jaloux. Blossac arriva dans la Province, accompagné de quelques-uns de ses amis : il me vint voir avec eux. J'étois seule dans le Château : je ne puis exprimer de quels mouvemens je me sentis agitée quand je vis un homme qui m'avoit été si cher. Il me parut de son côté aussi embarrassé que je l'étois. Après les premiers complimens, ses amis louerent la situation & la beauté du Château, & demanderent à voir les appartemens. Blossac s'écarta d'eux adroitement ; & ayant trouvé moyen de me parler en particulier, il m'apprit, dans les termes du monde les plus touchans, qu'il m'avoit toujours aimée, & que je ne

40 MEMOIRES DE MADAME

pouvois sans injustice lui ôter le cœur que je lui avois donné autrefois. J'eus la force de le conjurer de ne plus penser à moi ; ou du moins de ne me revenir jamais voir ; & je n'oubliai pas de lui défendre de m'écrire, parce que je lui avouai que je craignois que mon mari ne jugeât pas avantageusement du commerce que nous aurions ensemble.

Pendant que nous nous entretenions ; mon mari arriya , & il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que nous avions Blossac & moi les larmes aux yeux. Je crois qu'il remarqua bien le désordre où nous étions ; mais il dissimula , & fit assez bien le reste du jour les honneurs de chez lui.

Le Marquis de Sauvebeuf étoit un de ceux qui accompagnoient Blossac. Sauvebeuf ressembloit beaucoup aux jeunes gens de ce temps-ci ; il étoit étourdi , & prenoit plaisir à parler des femmes sans discrétion. Je ne sçai s'il avoit appris que j'avois eu du penchant pour Blossac , ou si ce fut seulement pour se réjouir aux dépens de mon mari ; mais il affecta pendant toute la conversation , de lui dire que j'étois la plus belle femme qu'il eût vû de sa vie , & qu'il lui avouoit franchement qu'il se feroit attaché à moi , si je n'eusse pas demeuré

ré dans une Province si éloignée. Comme Sauvebeuf ne parloit pas sérieusement, mon mari ne s'en offensa point. Quand je vis que mon mari sembloit entendre assez bien la raillerie, pour lui ôter la jalousie qu'il avoit de Blossac, je résolus imprudemment d'avoir beaucoup d'honnêteté pour Sauvebeuf, & de paroître même avoir envie de lui plaire. Je fis une grande imprudence, Blossac en fut jaloux. Mon mari en fortifia ses soupçons, Sauvebeuf m'aima, & tous trois me crurent la femme du monde la plus coquette.

Après que notre compagnie nous eut quitté, mon mari cessa de se contraindre, & commença à me reprocher ce que j'avois fait pour Blossac autrefois, & ce que je venois de faire pour Sauvebeuf; & m'accusant ensuite d'être ce que je n'étois pas, il me jura qu'il ne seroit point la dupe de mes galanteries, & que je ne sortirois jamais du Château.

Quelques jours après, il fit semblant d'avoir surpris une Lettre de Blossac qui confirmoit ses soupçons. Il avoit eu la malice de la composer lui-même; mais je ne savois ce que j'en devois croire. Car après tout, malgré la défense que j'avois faite à Blossac de m'écrire, je craignois qu'il n'eût

hazardé une Lettre , & je me trouvois dans un étrange embarras.

Je dirai ici, avec la sincérité dont je veux écrire ces Mémoires , que ce qui m'occupoit le plus dans les tristes réflexions que je faisois sur ma destinée , n'étoit pas ce que la jalousie de mon mari me faisoit craindre ; c'étoit la suite d'un amour que j'avois senti autrefois , & qui s'étoit alors emparé de mon cœur. Je prenois plus de plaisir à penser que j'étois aimée de Blossac , que je n'avois peur du ressentiment de mon mari. Je pardonnois même à Blossac l'imprudencé que je croyois qu'il avoit eû de m'écrire ; & enfin tout ce qui sembloit m'assurer de sa fidélité , faisoit sur moi plus d'impression que les périls auxquels il m'exposoit. Je dirai toutefois avec la même sincérité , que quelque occupée que je fusse de ma passion , je ne conçus aucun dessein contraire à mon devoir. Je m'étois même préparée à tout ce qu'il plairoit à mon mari de me faire souffrir ; & je n'espérois point d'autre bonheur , que d'avoir pour lui une complaisance aveugle , & de conserver dans le fonds de mon cœur le plaisir secret d'en aimer un autre ; avec d'autant plus de fidélité , que j'étois plus résolue de ne rien accorder à ma passion. De

quelle vertu aurois-je donné l'exemple, si j'avois eu un mari plus raisonnable ? Mais il me ménagea si peu, & prit tant de soin de me décrier, que le dépit que j'en eus, me fit perdre quelque chose de la délicatesse de mes sentimens. Je crus que je pouvois chercher un moyen d'assurer mon repos, pourvû que je n'eusse rien à me reprocher.

La manière dont mon mari en usa avec moi, donna lieu à tous les bruits qui coururent alors. On crut qu'il ne me traitoit pas ainsi sans raison ; on dit même que dans la visite que j'avois reçûe de Blossac, mon mari nous avoit tous deux su pris dans un tête-à-tête.

Mon mari crut cette médifance, & s'imagina qu'il me devoit traiter comme si j'eusse été coupable : la crainte d'être opprimée, me fit songer au moyen le plus prompt de me tirer de ses mains. Nous prîmes une de mes filles & moi des habits de Payfannes ; & nous mêlant parmi des Ouvriers qui travailloient au Château, nous en sortîmes avec eux à l'entrée de la nuit, & nous nous rendîmes dans un lieu où un Valet que j'avois gagné, nous attendoit avec des chevaux.

Après avoir marché toute la nuit, nous

44 MEMOIRES DE MADAME

arrivâmes le lendemain à une Abbaye dont l'Abbesse m'avoit offert un asyle. Dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à mon mari, pour me plaindre de ce qu'il m'avoit obligé de prendre la fuite, & à mon pere pour l'informer des raisons que j'avois eues de quitter mon mari. Je les priai l'un & l'autre de vouloir examiner sans passion, si j'avois mérité de pareils traitemens. Je fus bien tentée aussi d'écrire à Blossac; mais j'eus la force d'y résister, craignant que ma Lettre ne fût interceptée & ne servît à me faire passer pour coupable, dans un temps où j'avois tant d'intérêt de paroître innocente.

Mon mari ne me fit point de réponse; mais mon pere me manda que j'avois eu tort de le quitter; qu'il alloit lui écrire, pour l'obliger de me reprendre, & qu'il ne tarderoit pas à venir bientôt lui-même me remettre entre ses mains.

Qu'il est aisé aux gens qui ne voyent les malheurs des autres que de loin, de prendre le parti que prit alors mon pere! Je fûs si mal satisfaite de sa Lettre, que je lui fis réponse que je mourrois plutôt que de retourner chez un mari, qui ayant été le premier à accuser sa femme d'un désordre dont il savoit bien qu'elle étoit innocente;

s'étoit acquis par là un droit de la maltraiter quand il lui plairoit.

Mon pere , pour m'appaiser , & en même-temps pour me représenter que j'avois tort , m'envoya une Lettre que mon mari lui avoit écrite , par laquelle il se plaignoit seulement du peu d'amour que j'avois pour lui , sans dire un mot des soupçons qu'il m'avoit marqués , protestant au contraire qu'il m'avoit toujours adorée , il juroit qu'il n'épargneroit rien pour me faire oublier les sujets qu'il pouvoit m'avoir donnés de me plaindre de lui.

Mon pere fut touché de la tendresse qui paroissoit dans cette Lettre , & d'abord j'en fus moi même attendrie , tant j'avois peu le cœur mauvais , & tant il auroit été aisé à mon mari de bien vivre avec moi , s'il eût voulu. Mais enfin , en relisant sa Lettre j'en remarquai l'esprit , & je vis bien que sa douceur n'étoit qu'un artifice pour me surprendre. Cela m'affermir plus que jamais dans le dessein de ne point retourner chez lui.

Cependant ma réputation étoit cruellement attaquée : je connus alors , que de tous les partis que puisse prendre une femme innocente ou coupable , le plus mauvais est de sortir de la maison de son mari.

46 MEMOIRES DE MADAME

Mais après tout , quelque contraire que fut ce parti à ma réputation , il sembloit nécessaire à mon repos , & je croyois que mon repos devoit m'être plus cher que ma gloire. C'étoit sans doute une illusion , car on ne peut perdre l'un sans l'autre , & il ne faut pas qu'une honnête femme espère de repos , quand elle néglige le soin de sa gloire , ce sont les extrêmités où nous réduit le mariage. Eh ! qui est-ce qui voudroit s'y engager , si l'on considéroit qu'il n'y a point d'autre remède pour une femme malheureuse , que de souffrir sans oser même ni se plaindre de ses souffrances , ni chercher les moyens de s'en délivrer ?

Mais comme en me mariant je n'avois pas compris que je dusse me rendre malheureuse , je ne m'attachai qu'à me mettre en liberté ; & je puis dire même , que moins je voyois de fondement aux bruits qu'on répandoit contre ma gloire , plus je sentoie de résolution & de courage à les mépriser. Mais aussi j'avoie qu'à force d'être persuadée qu'on avoit mauvaise opinion de moi , je m'accoutumai à faire moins de scrupule des apparences qui pouvoient la confirmer. Je ne songeois qu'à me conserver innocente , c'étoit toute la vertu & tout le mérite que je me proposois ; & ma

délicatesse n'alloit point jusqu'à vouloir exactement paroître telle que j'étois, soit que je désespérasse d'y réussir, ou que l'amour de mon repos me fît paroître cette délicatesse hors de saison. Mais enfin, ce ne fut que l'opiniâtreté qu'on eut à me décrier, qui me mit dans cette disposition. Je souhaite que les femmes qui se trouveront dans les mêmes circonstances, ne suivent pas mon exemple, si toutefois il y en a quelqu'une qui puisse faire autrement.

Pour marquer à mon pere que la Lettre de mon mari étoit pleine d'artifice, je lui fis un nouveau détail de ses mauvais traitemens & des menaces qu'il m'avoit faites, & je le conjurai de ne me point mettre au désespoir, en m'obligeant de retourner chez lui. Il est vrai que les mauvais traitemens dont j'accusois mon mari, n'étoient pas assez forts pour autoriser ma séparation; mais ils ne m'étoient pas moins sensibles. Je ne pouvois penser sans frémir, qu'il m'avoit menacé de me tenir enfermée dans le Château, ni me souvenir sans colere de toutes les paroles injurieuses dont il avoit accompagné ces menaces. D'ailleurs, je ne crovois point qu'il fallût attendre à l'extrémité pour être séparée d'un

48 MEMOIRES DE MADAME

mari , & je me souciois peu que ce fût la Justice ou mes parens qui m'en séparassent , pourvû que j'en fusse séparée.

J'appris que mon pere , au lieu de me faire réponse à ma dernière Lettre , se disposoit à exécuter ce qu'il m'avoit mandé , c'est-à-dire , à me rendre à mon mari. Ma mere d'un autre côté , qui craignoit extrêmement que je ne retournasse à Paris , & que je ne lui fusse à charge , m'écrivit des Lettres pressantes , dans lesquelles elle me donnoit d'admirables leçons , qu'elle auroit eu je croi bien de la peine à pratiquer , si elle eût été en ma place

Cela me fit prendre un parti auquel j'avois d'abord résisté , mais qui après tout étoit celui qui me flattoit le plus , & dont la pensée même me consoloit au milieu de tant d'embarras & de troubles. J'écrivis à Blossac , & lui rendis compte de l'état où j'étois , lui demandant ses conseils & son secours. Comme je craignois toujours qu'on ne surprît ma Lettre , je n'y laissai rien échapper qui marquât que je l'aimois. Je paroissois seulement avoir recours à lui comme à un ami généreux , ne sachant à qui m'adresser. Cette précaution acheva de me ruiner dans son esprit , ou plutôt servit de prétexte à son inconstance ; car il est
certain

certain que s'il m'eût toujours aimée , il ne m'auroit point fait une querelle du peu de passion que je lui marquois , parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois avec prudence écrire autrement dans les circonstances où je me trouvois.

J'ai déjà dit qu'il avoit eu de la jalousie des honnêtetés que j'avois faites à Sauvebeuf. Cette jalousie s'étoit fortifiée par tous les bruits que mon mari avoit répandus de moi ; car parmi les gens avec lesquels il m'accusoit d'avoir des commerces , le nom de Sauvebeuf n'étoit pas oublié ; & c'étoit même assez pour donner de la vrai-semblance à la calomnie , que de nommer un homme , qui passoit en ce temps-là pour un de ceux qui avoient le plus d'intrigues.

Blossac ne trouvant point dans ma Lettre le stile dont je lui avois écrit autrefois , me crut changée , & jugea que ce n'étoit ni par inclination , ni par préférence que je m'adressois à lui , mais par pure nécessité. Il ne fut ni assez tendre amant , ni assez généreux ami pour me servir. Il me fit la réponse du monde la plus sèche & la plus offensante ; il me reprocha ma mauvaise conduite , & le panchant qu'il m'accusoit d'avoir à la galanterie. Hélas ! Il oublioit

36 MEMOIRES DE MADAME

que c'étoit lui qui m'avoit inspiré ce penchant ; & sa perfidie alla jusqu'à me faire un crime de ce que je ne pouvois me reprocher que pour lui.

Je relus sa Lettre dix fois , sans pouvoir me persuader qu'il eût été capable de m'écrire de la sorte ; mais n'en pouvant douter , je cessai dès ce moment d'avoir pour lui , je ne dis pas seulement la moindre inclination , mais encore la moindre estime. Je fus étonnée d'avoir attendu si tard à le connoître , & je me repentis de n'avoir pas pris le parti de le mépriser dès le temps qu'il avoit refusé de se trouver au rendez-vous dont j'ai parlé. Le prompt changement de mon cœur à son égard , me persuada bien qu'il n'y a pas de femme sensible à l'honneur , qui ne soit à l'épreuve de certaines injures. Depuis ce temps là , je n'ai pû me résoudre à le voir ni à l'estimer. Tout ce que j'ai pû faire , en considération des sentimens qu'il m'avoit inspirés ; ç'a été de ne le nommer jamais , & si ces Mémoires tombent entre ses mains , il verra par le soin que j'ai pris de lui donner un nom qu'il n'a porté que dans son enfance , que je ne suis pas assez vindicative pour le faire connoître. Je m'imagine qu'il mourroit de confusion s'il voyoit sa lâcheté publiée ;

& que tout le monde auroit pour lui autant de mépris que moi, si l'on favoit qu'il a été capable d'abandonner au befoin, sous un léger prétexte, une femme qui n'étoit malheureuse qu'à cause de lui. Je ne fais, après tout, si toutes les femmes approuveront que j'aye été si prompte à prendre le parti de l'oublier; mais j'ai de la peine à me persuader qu'il y ait des femmes assez lâches pour aimer encore un homme qui en auroit usé comme celui-là. On peut pardonner l'inconstance, la bizarrerie & les injures mêmes, quand elles ne sont point le caractère d'un cœur bas & intéressé; mais je ne crois pas qu'il soit permis d'aimer un homme, qui souffre qu'une femme qu'il a aimée, & qui a recours à lui, devienne la proie de ses ennemis. Il ne devoit pas balancer à me servir; & après cela il lui eût été libre de cesser de m'aimer. C'est pourquoi, en l'effaçant de mon cœur, j'en usai, ce me semble, ainsi que toute femme raisonnable en devoit user.

On doit me pardonner ce reste de ressentiment contre un homme, dont je ne me suis souvenue que dans la nécessité où j'étois d'en parler en écrivant les Mémoires de ma vie, & dont assurément je ne ferai guères mention que pour marquer, par les

52 MEMOIRES DE MADAME

soins qu'il prit depuis de me regagner, que j'ai eu de la fermeté, quand j'ai cru qu'il y alloit de ma gloire d'en avoir. Il est vrai que je n'ai pas toujours mis ma gloire où j'aurois dû la mettre; c'est un reproche que je me fais.

Dès que j'eus reçu la Lettre dont je viens de parler, & qu'elle eut causé en moi un si soudain changement, tout commença à prendre à mes yeux une face nouvelle. Je ne trouvai plus les manières de mon mari aussi odieuses qu'elles m'avoient parues; je me blâmois même de l'avoir quitté, & j'eus autant d'impudence de l'arrivée de mon pere, que j'en avois eu de crainte. Je ne sentis aucune répugnance à faire ce qu'il me venoit proposer, & je ne regardai plus les malheurs que j'avois tant appréhendés, que comme des effets d'une vaine terreur. On peut voir par là que l'amour donne aux choses la teinture qu'il lui plaît, & que dès qu'une femme n'a plus de passion qui l'attache à un autre qu'à son mari, elle a assez de courage, ou pour ne pas grossir les sujets qu'il peut lui donner de le craindre, ou pour n'en être pas effrayée. Heureuse si j'avois fait plutôt ces réflexions, & si je m'en étois toujours souvenue dans la suite de ma vie.

Quel pouvoir mon pere ne crut-il point

qu'il avoit sur moi , quand il me vit soumise à tout ce qu'il me demandoit ? Il ne devina point les raisons qui me rendoient si obéissante ; il attribua ma docilité à mon bon naturel & à l'autorité paternelle ; & il en conçut tant d'estime & d'amitié pour moi , qu'il me jura que si jamais mon mari me donnoit un juste sujet dans la suite de me plaindre de lui , il viendrait lui-même me tirer de ses mains , & le forcer l'épée à la main de m'en faire raison. Je dis à mon pere que j'espérois qu'il ne seroit pas obligé d'en venir là , & que j'en userois si bien avec mon mari , qu'il me rendroit enfin justice , & répareroit tous les mauvais traitemens qu'il m'avoit faits. Mon pere en me quittant après cette conversation , me demanda si je ne trouverois pas bon qu'il m'aménât mon mari le lendemain. Je lui répondis qu'il ne pouvoit l'amener trop tôt ; & que s'il étoit sur les lieux , il me feroit plaisir de ne pas différer à me le faire voir. Mon pere aussi-tôt l'alla chercher , parce qu'ils étoient tous deux arrivés en même-temps , & une demie heure après il revint & me le présenta. J'avoue qu'il me fit pitié , par la manière dont il m'aborda , & ce fut la première fois que je crus reconnoître qu'il m'aimoit : jusques-

là mes yeux avoient été comme fascinés , par la prévention que j'avois eüe pour Blossac , & je sentis ce que je n'avois point encore senti pour lui. Nous ne nous expliquâmes que par nos caresses & par nos larmes , mon pere s'opposant à un plus ample éclaircissement ; & ne doutant point que le retour ne fût sincère de part & d'autre , il fit à mon mari un long sermon sur les obligations qu'il avoit de m'aimer , lui donnant tout le tort , tant ma docilité lui avoit persuadé qu'il ne falloit le donner qu'à lui.

Je sortis de l'Abbaye ce jour-là , & deux jours après nous prîmes le chemin du Château de mon mari. Tout le monde admiroit la facilité avec laquelle j'étois revenue de mes emportemens , & personne n'en devinoit le sujet. Je me crus heureuse alors , & j'espérai même que par ma bonne conduite & mon attachement sincère pour mon mari , je le corrigerois des débauches auxquelles j'imputois ses inégalités & ses caprices.

Je ne savois pas de quel nouveau malheur j'étois menacée , & que je fusse sur le point de retomber dans des extrémités plus fâcheuses encore que celles dont je venois de sortir.

Mon pere qui n'avoit pas voulu nous quitter qu'il ne nous eût parfaitement reconciliés, nous accompagnoit dans l'intention de passer quelque temps avec nous. Il étoit à cheval aussi-bien que mon mari, & moi dans un brancard, voiture ordinaire dans la Province où nous étions. A peine eûmes-nous fait trois lieues, que nous vîmes paroître plusieurs Cavaliers qui venoient à nous à toute bride. Ils mirent tous l'épée à la main; & cette action faisant juger qu'ils nous en vouloient, nos gens prirent la fuite. Mon pere & mon mari firent d'abord quelque résistance; mais il falut céder à la force, on les écarta tous deux, pendant qu'on faisoit rebrousser chemin au brancard. J'étois si interdite, & la frayeur s'étoit tellement emparée de mes sens, que je ne reconnus Sauvebeuf, que lorsqu'il me dit qu'il étoit heureux d'être arrivé assez tôt pour me sauver de la violence de mon mari. J'allois détromper Sauvebeuf, & lui apprendre que je m'étois reconciliée avec mon mari, quand mon pere, qui s'étoit, je ne sçais comment, débarrassé des Cavaliers qui l'arrêtoient, revint promptement sur ses pas; & s'approchant du brancard l'épée à la main, me menaça de me donner la mort. Sauvebeuf

36 MEMOIRES DE MADAME

ne croyant pas après cela qu'il y eût de la sûreté pour moi à être remise entre les mains de mon mari , m'enleva malgré tout ce que je pûs dire alors.

Ainsi , par un contretems le plus fâcheux qui fût jamais , je me vis arrachée des mains de mon mari dans le temps que je commençois à l'aimer ; & je donnai , comme on le voit , fort innocemment de nouvelles prises sur ma conduite , lorsque je n'étois occupée que du desir de m'attacher à mon devoir.

Ce fut sur la Lettre que j'avois écrite à Blossac , que Sauvebeuf avoit pris le parti de venir à mon secours. Blossac la lui avoit montrée ; & Sauvebeuf qui m'aimoit , & qui étoit plus honnête homme que lui , ne balança point à s'opposer à mon retour chez mon mari. Je ne sai par quel motif Blossac avoit montré ma Lettre , ce fut , je crois , pour éprouver ce que Sauvebeuf seroit capable d'entreprendre pour moi , & pour se confirmer par là dans les soupçons qu'il avoit conçûs. Quoi qu'il en soit , Sauvebeuf n'étoit pas fâché que Blossac lui eût laissé le soin de me servir.

Sauvebeuf me dit qu'il vouloit me conduire chez la Marquise de R ***. avec laquelle il commençoit alors à avoir le com;

merce qui a fait tant de bruit. Je répondis que je ne voulois pas absolument qu'il me menât ailleurs que chez mon mari, ou dans l'Abbaye que je venois de quitter. Quand il me vit ferme dans cette résolution, il me donna toutes les marques d'un amour passionné ; mais ce fut par l'amour même qu'il me témoignoit, que je le priaï de faire ce que je souhaitois. Il m'obéit avec tant de douleur, que j'en fus touchée, je l'avoue ; & une complaisance qui lui coûtoit si cher, joint à ce qu'il avoit osé entreprendre pour moi, me donna pour lui les sentimens que je venois d'étouffer pour un autre.

Je dirai même que la jalousie eut autant de part que le soin de ma réputation, à la résistance que j'opposai au dessein qu'il avoit de me conduire chez la Marquise.

Je retournai à l'Abbaye dont j'étois partie le matin, conjurant Sauvebeuf d'aller trouver mon mari & mon pere, & de leur représenter, que n'ayant aucune part à ce qu'il avoit fait, j'étois toute prête à tenir la parole que je leur avois donnée, & à retourner chez mon mari. Sauvebeuf fit tout ce qu'il put pour me détourner de ce dessein ; mais il fallut qu'il y consentît & qu'il promît en me quittant, de me justi-

fier dans l'esprit de mon pere & de mon mari.

Quel éclat ne fit point cette affaire, & que ne pensa-t-on pas de moi dans le monde? Mon pere & mon mari ne douterent point que ce ne fût moi qui avoit obligé Sauvebeuf de m'enlever. Prévenus de cette pensée, ils ne furent pas étonnés de la facilité avec laquelle j'avois consenti à mon raccommodement; & mon pere après cela n'eut pas de peine à croire toutes les choses dont mon mari m'avoit auparavant accusée. Effectivement les apparences rendoient mon procédé si criminel, qu'ils ne pouvoient l'un & l'autre m'excuser. Ils conçurent tant d'indignation contre moi & contre Sauvebeuf, que sans songer aux ménagemens qu'ils devoient à ma gloire & à leur honneur, ils allerent à Bordeaux, dans le dessein de présenter leur plainte au Parlement.

Ils ne furent pas étonnés d'y rencontrer Sauvebeuf, qui pour me justifier, comme je l'en avois prié, les avoit suivis jusques-là.

Il leur représenta envain que je n'avois point de part à mon enlèvement; on crut qu'il ne parloit ainsi que pour se mettre à couvert des poursuites dont il étoit menacé.

Cependant on disoit dans le monde , que **Sauvebeuf** ne m'ayant enlevée que pour **contenter** une passion passagère , il m'avoit **abandonnée** aussi-tôt que cette passion avoit **été** satisfaite. Qu'il est fâcheux de se trouver dans de certaines conjonctures ! Chacun se donne la liberté de débiter comme **une** vérité, ce qui n'est que vraisemblable , & l'on peut dire que la bonne ou mauvaise **réputation** des femmes dépend des circonstances de leurs aventures.

Outre que **Sauvebeuf** étoit fort considéré dans le Parlement de Bordeaux, & qu'il y avoit de puissans amis , une raison empêchoit encore mon pere & mon mari de **poursuivre** cette affaire. Il venoit les chercher lui-même pour leur rendre compte de sa conduite ; & il leur apprenoit que dès le même jour qu'il m'avoit enlevée , il m'avoit conduite à l'Abbaye dont j'étois sortie le matin. Il auroit fallu qu'ils eussent été furieusement prévenus contre moi , pour ne pas voir mon innocence après cela ; car enfin , si j'eusse aimé **Sauvebeuf** de la manière dont ils sembloient le croire , & que je l'eusse chargé de m'enlever , il est certain que je ne serois pas revenue le même jour à l'Abbaye. J'aurois choisi sans doute un autre asyle , & je n'aurois pas si-tôt songé à me justifier.

66 MÉMOIRES DE MADAME

Mon pere & mon mari firent semblant d'ajouter foi à ce que leur dit Sauvebeuf ; & quittant leurs poursuites , parce qu'ils crurent peut-être ne pouvoir mieux faire , ils revinrent me trouver à l'Abbaye. Cette visite fut bien différente de la première ; ils ne pouvoient l'un & l'autre s'empêcher de se défier de moi , & je commençois aussi à n'avoir plus le même goût pour mon mari , parce que je sentoie que Sauvebeuf ne m'étoit plus indifférent.

Nous quittâmes encore une fois l'Abbaye ; mais il faut que je l'avoue , je suivis mon pere & mon mari avec autant de répugnance & de tristesse , que j'avois eu de joye avant cette malheureuse aventure.

Mon pere demeura peu de jours avec nous , & il me prépara avant que de me quitter , à toutes les froideurs que mon mari auroit pour moi , & qu'il ne tarda guères à me témoigner. Je fis ce que je pûs pour ôter à mon pere tous les soupçons que mon enlèvement lui avoit donnés , & pour l'engager à désabuser mon mari ; mais il me répondit que ce seroit ma conduite qui le désabuseroit ; & que si je lui donnois de nouveaux mécontentemens , je ne devois pas m'attendre à trouver de la

protection dans ma famille. Je demeurai donc exposée à des malheurs encore plus grands que ceux qui m'étoient déjà arrivés.

Peu de temps après, je m'apperçus que j'étois grosse; & comme il plut à mon mari d'oublier que nous avions été près de deux jours ensemble, lorsqu'il vint la première fois à l'Abbaye avec mon pere, il attribua à Sauvebeuf, ce qu'il ne devoit assurément attribuer qu'à lui seul. Jamais calomnie n'a eu moins de fondement; car tout le monde savoit que depuis que je connoissois Sauvebeuf, il ne m'avoit point encore parlé sans témoins; mais soit que mon mari eût résolu de me perdre, ou qu'il se plût à se tromper, il dit hautement que je ne pouvois être grosse de lui.

Je prévis alors tous les chagrins que j'ai eus dans la fuite. Je mandai à mon pere l'état où j'étois, & l'injure que me faisoit mon mari; mais mon pere mourut en ce temps-là, & je fus encore assez malheureuse pour qu'on imputât sa mort aux chagrins que je lui avois donnés. Il ne me resta personne à qui je pusse avoir recours, que ma mere qui me haïssoit; & qui dans la crainte que je ne retournaisse chez elle, étoit la première à confirmer les soupçons

62 MEMOIRES DE MADAME

de mon mari , & à lui inspirer le dessein de me faire enfermer.

Je ne dirai point de quelle manière je vivois alors chez mon mari. On n'a pas besoin , je crois , d'être instruit des mauvais traitemens que j'en recevois , pour avoir compassion de mes malheurs. L'état où je me trouvois , suffit pour faire comprendre que jamais femme n'a été plus malheureuse. Je dois même ce ménagement à la mémoire d'un homme dont j'étois la femme , de n'en rien dire que ce que je ne puis me dispenser d'en faire connoître ; mais il est certain que je souffrois tout ce que la cruauté & le mépris peuvent inventer pour tourmenter une femme.

A la fin , dans le désespoir où j'étois réduite , craignant pour moi & pour l'enfant dont j'étois grosse , toutes les suites funestes que j'avois lieu de craindre , je songeai encore une fois à prendre la fuite. Je communiquai mon dessein à Balzac ; qui étoit , comme je l'ai dit , dans mon voisinage & que je voyois souvent ; il me conseilla d'aller à Bordeaux , pour me plaindre au Parlement. Ce conseil sans doute étoit judicieux ; mais l'amour que j'avois pour Sauvebeuf m'empêcha de le suivre , & me fit prendre un mauvais parti. J'allai

chez la Marquise de R ***. le chagrin de recourir à une rivale eut moins de pouvoir sur moi , que l'espérance de trouver chez elle le secours & la protection d'un homme que j'aimois. Je n'ai guères fait de faute en ma vie , dont j'aye plus mérité d'être blâmée que de celle-là. Mais après tout , on est bien à plaindre quand on est privé de tout secours , & qu'on a encore dans le cœur une passion qui nous aveugle.

Sauvebeuf étoit en Languedoc ; & la Marquise , aussi jalouse de moi que je pouvois l'être d'elle , trouva moyen de retenir ou de rendre inutiles , en le prévenant contre moi , toutes les Lettres que je lui écrivis. C'est du moins ce que je me suis imaginé ; ne pouvant me persuader qu'un homme qui m'avoit tant témoigné de passion , ne m'eût pas écrit au moins une Lettre dans l'état déplorable où j'étois.

Je fus donc bien punie du choix que j'avois fait de la maison de la Marquise : ce n'est pas qu'elle manquât d'honnêteté pour moi , elle me rendit au contraire mille bons offices ; mais enfin je me lassai d'avoir obligation à une femme qui recevoit tous les jours des Lettres de Sauvebeuf , pendant que je n'en apprenois aucune nou-

64 MEMOIRES DE MADAME

velle. Je vis bien que j'étois trop malheureuse pour avoir de fidèles amis ; mais toute malheureuse que j'étois , je me sentoís encore assez vaine pour ne pouvoir digérer de si dures préférences.

Je résolus de quitter la Marquise ; & pour lui cacher le motif de ma résolution , je feignis d'avoir reçu des Lettres de ma mere , qui me mandoit d'aller faire mes couches à Paris. Elle le crut , ou elle fit semblant de le croire ; & quoique prête d'accoucher , je me mis en chemin pour venir à Paris , sans savoir où je logerois ; car je ne croyois pas que ma mere pût se résoudre à me recevoir.

Je fis arrêter deux places dans le Carosse public sous un autre nom que le mien ; & je partis accompagnée d'une femme de chambre. Comme je n'étois connue de personne , j'entendis souvent parler de moi pendant le voyage : rien ne faisoit plus de bruit dans la Province que ma seconde fuite de la maison de mon mari. Ce fut tout l'entretien des gens du Carosse ; & j'eus plus d'une fois occasion d'être en colere par toutes les sotises qu'on y disoit. Il se trouva même un homme que je n'avois jamais vû , qui assuroit qu'il me connoissoit parfaitement ; & qui ne croyant pas parler
devant

devant moi , soutenoit qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être au nombre de mes amans. Il disoit que j'avois quitté mon mari pour courir après Sauvebeuf , & il ajoûtoit à cela mille circonstances horribles. C'est ainsi qu'on trouve tous les jours des gens qui fortifient la médifance par la fausse gloire qu'ils se donnent ; & qui pour paroître instruits du secret des affaires qui éclatent , en imaginant des détails qu'ils prétendent savoir d'original. Je pensai plus d'une fois confondre ces calomnies en me découvrant ; mais je me contentai , sans me faire connoître , de prendre le parti de la personne dont on disoit tant de mal.

Je n'ignorois point qu'on parlât de moi dans le monde ; mais je ne m'imaginai pas que la médifance fût au point où j'eus lieu de connoître qu'elle étoit par les choses que j'entendois dire. Cela fait voir que quelque décriée que soit une femme elle ne se croit jamais aussi décriée qu'elle est. Il seroit quelquefois à propos que celles qui ont donné occasion de parler de leur conduite , entendissent ce que le monde en dit , peut-être profiteroient-elles plus de cette connoissance que je ne fis ; car croyant n'avoir rien à me reprocher contre la fidélité que je devois à mon mari ,

66 MEMOIRES DE MADAME

tout ce que l'on disoit n'excitoit en moi qu'une secrete envie de me venger , au lieu que j'aurois dû comprendre que les apparences ayant donné sujet à la calomnie , je ne devois songer qu'à les mieux garder.

L'ardeur avec laquelle je pris pendant le chemin le parti des Dames à qui le Public attribue des aventures , me gagna l'amitié d'une jeune femme qui étoit dans le Carosse avec son mari. C'étoit des gens , qui après avoir demeuré quelque temps dans la Province où le mari avoit eu un Emploi assez considérable , s'en retournoient à Paris où ils avoient leur famille. Le mari s'appelloit Monsieur Laval , & Mademoiselle Laval sa femme étoit assez jolie pour me faire croire qu'elle étoit un peu intéressée à la défense que je prenois des Dames. Ils paroissoient pourtant fort contens l'un de l'autre , & leur union me faisoit envier leur fort , & plaindre celui des filles de qualité que l'on sacrifie à l'intérêt.

J'avois si mal pris mes mesures , & j'étois si près du terme de mon accouchement , que je fus obligée de m'arrêter dans une petite Ville à une journée de Paris. Mademoiselle Laval ne me voulut point quit-

ter ; & ayant jugé par mes manières que j'étois une personne de qualité , elle pria son mari de trouver bon qu'elle demeurât avec moi ; il eut la complaisance de me la laisser.

J'accouchai d'un garçon qui m'a bien récompensé depuis des malheurs de sa naissance , par le mérite & la réputation qu'il s'est acquise ; mais à qui j'ai causé d'autant plus de chagrin , qu'il n'a presque jamais manqué de respect & de tendresse pour une mère qui lui a souvent , sans être coupable , donné lieu de se plaindre.

Je fus trois semaines sans pouvoir me relever , Mademoiselle Laval ne me quitta point ; je l'obligeai de recevoir un diamant pour récompense de ses soins. Son mari revint nous trouver , & il n'eut pas plutôt vû le présent que j'avois fait à sa femme , qu'il m'offrit sa maison à Paris. Je l'acceptai , en attendant que j'eusse sondé les sentimens de ma mère.

Dès que j'y fus arrivée , je lui envoyai par ma femme de chambre , une Lettre que je lui écrivis , de la manière que je crus la plus capable de l'attendrir , lui rendant compte de mon accouchement , & des raisons que j'avois eues de quitter mon mari. Elle s'emporta fort contre moi , &

28 MEMOIRES DE MADAME

elle ne daigna pas seulement s'informer où j'étois logée. Ma femme de chambre voyant qu'elle me menaçoit de me faire enfermer, ne jugea point à propos delui dire ; & tout ce qu'elle en put obtenir, fut qu'elle recevrait mon enfant. Je le lui fis porter avec une Lettre encore, qui n'eut pas plus d'effet que la première ; car elle refusa toujours de me voir.

La dureté de ma mere m'embarraffa cruellement. Je pensai avoir recours à mes parens, mais la crainte de les trouver aussi durs qu'elle, me détermina à ne faire confidence de ce que j'étois, qu'à Monsieur & Mademoiselle Laval. Je crus les engager par-là à me continuer leurs soins ; mais ce fut tout le contraire. Monsieur Laval étoit jaloux ; il s'imagina que l'amitié que sa femme m'avoit témoignée, n'étoit fondée que sur la conformité de nos inclinations. Tout ce qu'il avoit appris de moi en Province, & ce qu'il en avoit ouï dire dans le Carosse, lui fit croire que j'étois une femme sans honneur & sans conduite. Ainsi, me croyant d'un très-mauvais commerce, il dit à sa femme qu'il vouloit absolument qu'elle m'obligeât à chercher une autre maison, & qu'il lui défendoit d'avoir jamais aucune liaison avec moi.

Mademoiselle Laval, à qui la connoissance de ce que j'étois, avoit encore donné pour moi plus d'amitié, fut au désespoir de l'ordre de son mari; elle le dit à ma femme de chambre, qui m'en informa.

Quelque embarras que me donnât ce contre-temps, je dis à Mademoiselle Laval qu'elle devoit obéir à son mari, & je lui fis là-dessus des leçons que j'aurois plutôt dû pratiquer qu'elle. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vû des gens aveugles pour eux-mêmes, être fort éclairés à l'égard des autres.

Elle me promit qu'en quelque maison que j'allasse, elle trouveroit moyen de m'y venir voir. Je sortis de chez Mademoiselle Laval, & j'allai loger dans un Hôtel garni, d'où je mandois de temps en temps à ma mere, que dès qu'elle voudroit m'écouter, & me faire rendre justice, je ne refuserois pas de retourner chez mon mari. J'étois étonnée de ne recevoir aucune réponse de ma mere, quand j'appris que mon mari étoit à Paris, qu'il ne bougeoit de chez elle, & qu'ils n'épargnoient rien tous deux pour obtenir un Ordre du Roy pour me faire enfermer.

Comme je craignois qu'ils n'en vinssent à bout, je résolus de me cacher jusqu'à ce

70 MEMOIRES DE MADAME

que j'eusse trouvé quelqu'un dont la protection pût faire rendre justice à mon innocence.

Cependant il me restoit peu d'argent, & je commençois à craindre la nécessité & l'indigence, qui sont sans doute les plus dures de toutes les peines, lorsque ma femme de chambre me vint dire avec beaucoup de joie qu'elle avoit rencontré Blossac, qu'elle lui avoit appris ma demeure, & qu'il avoit promis de me venir voir ce jour-là même.

Ce qui donnoit tant de joye à ma femme de chambre, étoit l'espérance que Blossac m'offriroit de l'argent; elle n'ignoroit pas que j'en eusse besoin, & d'ailleurs c'étoit la personne du monde la moins scrupuleuse, & qui m'eût volontiers proposé toutes sortes de moyens d'avoir de l'argent, si elle m'eût vû disposée à suivre ses conseils.

Je la grondai fort d'avoir appris ma demeure à Blossac, que j'avois résolu de ne voir plus; & dès le moment même ayant payé mon Hôte, je sortis de l'Hôtel où je logeois, & m'en allai demeurer dans un autre, ne disant où j'étois à personne qu'à Mademoiselle Laval, résolue plutôt de souffrir la nécessité, que d'avoir obli-

gation à un homme si indigne. Ma femme de chambre me dit cent choses pour combattre une fierté qui lui paroissoit si hors de saison ; elle me cita mille femmes aussi qualifiées que moi , pour me persuader par leur exemple , que je ne devois pas refuser un secours dont j'avois besoin. Mademoiselle Laval qui voyoit l'état où j'étois , m'apporta dans ce temps-là quarante pistoles qu'elle me pria de recevoir. Je m'apperçus qu'elle avoit vendu la bague que je lui avois donnée , & je fis d'abord quelque difficulté de les accepter ; mais par la manière dont elle me pressoit de le prendre , je jugeai que je lui ferois un sensible chagrin , si je les refusois.

Pour ma femme de chambre , elle essayoit de me résoudre à recevoir une visite de Blossac ; mais voyant qu'elle perdoit le temps à me persuader que je le devois voir , elle alla le trouver apparemment , & lui apprit où je logeois : car il me vint voir lorsque j'y pensois le moins. Mes malheurs ne m'avoient pas changée ; j'étois bien-aise que Blossac me retrouvât telle qu'il m'avoit vûe autrefois , pour lui faire mieux sentir la manière dont j'avois résolu de le traiter.

72 MEMOIRES DE MADAME

Mademoiselle Laval étoit alors avec moi ; & fut témoin de notre conversation. En me voyant il rougit & palit successivement : je me levai dès que je le reconnus ; & allant au-devant de lui , je lui demandai ce qu'il cherchoit , & je le priai de fortir. Il voulut prendre alors un air de familiarité ; mais je lui parus si froide qu'il ne put le soutenir. Il me demanda ce que j'avois contre lui : Je répondis que je ne savois qui il étoit ; que je me souvenois bien à la vérité que je l'avois crû de mes amis autrefois , mais que j'en étois détrompée. Comme il vit bien ce qui m'avoit irritée , il me dit que s'il n'étoit point venu me secourir , qu'il avoit eu des raisons pour cela qu'il m'expliqueroit ; mais s'apercevant que je ne le voulois point écouter , il tira une bourse qu'il me pria d'accepter , disant que je pouvois en avoir besoin : je la refusai avec mépris ; il la voulut donner à ma Femme de Chambre ; mais je lui défendis si sévèrement de la recevoir , qu'elle n'osa me desobéir. Blossac voyant que je m'obstinois à la refuser , la remit dans sa poche brusquement , & fortit en me disant insolemment , que j'irois la chercher quand j'en aurois besoin.

J'appris à Mademoiselle Laval , le sujet
que

que j'avois de me plaindre de Blossac : elle ne pouvoit se lasser de me louer sur la manière dont je venois de le recevoir.

Elle avoit un parent à l'Hôtel d'Epernon , appelé Morille : elle lui parla un jour de moi , & de l'état où je me trouvois à Paris. Morille étoit généreux & obligeant : il fut touché de ma misère , & en parla au Duc de Candale.

Le Duc de Candale , à qui mon nom n'étoit pas inconnu , & qui avoit entendu parler de mes aventures , donna ordre à Morille de me voir & de donner pour moi deux cens pistoles à Mademoiselle Laval. Mademoiselle Laval étoit trop mon amie , pour me laisser ignorer que Morille n'agissoit que par les ordres du Duc de Candale : je voulus bien lui avoir cette obligation , parce que j'eus lieu de croire qu'il ne m'obligeoit que par générosité , & j'en étois d'autant plus persuadée , qu'il ne paroissoit point avoir envie de me voir.

J'avoue que je fus pénétrée des manières honnêtes du Duc de Candale , & que peu s'en fallut que je ne trouvasse mauvais qu'il ne me vît point : mais je connus bientôt qu'il y avoit un peu d'intérêt dans sa générosité. Dès qu'il eut appris que j'avois reçu les deux cens pistoles , il me fit prier de recevoir sa visite , & je ne pûs m'en

défendre. Il ne dit pas un mot qui eût du rapport à ce qu'il avoit fait : il m'interrompit même toutes les fois que je voulus lui en marquer ma reconnoissance. Mais s'il eut de l'application à m'empêcher de lui témoigner le ressentiment que j'avois de sa générosité, il affecta de parler de la passion qu'il disoit avoir pour moi : il fallut l'écouter, & croire même une partie de ce qu'il disoit.

Rien ne combattoit dans mon cœur le panchant que je me sentoís pour lui, que la nécessité où je me trouvois de lui avoir obligation : ainsi, par un effet bizarre, les mêmes choses qui en me persuadant de sa générosité, m'avoient donné de l'estime pour lui, m'empêchoient de me résoudre à la lui marquer. Il faut que je l'avoue, si je ne lui avois point eu obligation, je l'aurois, je pense, autant aimé, qu'il disoit qu'il m'aimoit : mais m'imaginant qu'on pourroit croire que ma passion étoit fondée sur l'intérêt, je pris le parti de résister à tout ce qui pouvoit me donner de l'inclination pour lui : je lui répondis de manière à lui ôter toute espérance ; & je le conjurai même de ne me plus venir voir, jusqu'à ce que je fusse en état de reconnoître ses bienfaits.

Fin du second Livre.

MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE ***;

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE TROISIEME.

ON est tellement persuadé que les femmes sont intéressées, que le Duc de Candale ne douta point que je n'eusse un autre attachement : Il parla au Comte de B***. de mon désintéressement, comme d'une chose fort nouvelle. Le Comte qui étoit de l'opinion de ceux qui croient qu'il n'y a point d'honnête femme, lui dit qu'il avoit été la dupe de sa générosité, & s'offrit à lui en donner des preuves : il résolut de lier connoissance avec moi, autant pour détromper le Duc de Candale, que pour me placer parmi les Héroïnes; mais il se

76 MEMOIRES DE MADAME

trompa dans ses vûes : il ne trouva rien dans l'accueil que je lui fis , qui fût capable d'embellir ses Memoires. Après avoir refusé d'écouter un homme à qui j'avois obligation , je n'avois garde de flater les soins d'un autre qui cherchoit à tenter ma vertu pour s'en réjouir.

Il m'écrivit d'abord des Lettres sans nom , comme si ma fortune eût dépendu de sa conquête ; & parce qu'il écrivoit mieux qu'un autre , il s'imagina que je serois bien - aise d'avoir commerce avec un Amant si spirituel. Je trouvois ses Lettres fort jolies ; mais je n'étois pas dans une situation à prendre plaisir à les lire : & quand je vis qu'il continuoit à m'écrire , je ne voulus plus recevoir ses Lettres , & je brûlai devant Mademoiselle Laval , celles que j'avois déjà reçues.

Le mauvais sort de ses Lettres ne le rebuta point : il résolut de se présenter en personne ; & s'étant informé du temps & du lieu où j'allois à la Messe , il y parut plusieurs fois ; mais je ne fis pas semblant de le remarquer ; ce qui l'obligea de m'aborder. Après m'avoir témoigné l'envie qu'il avoit de me connoître , il me parla de ses Lettres : je lui répondis que je ne les avois pas lûes ; que les affaires qui me

retenoient à Paris , ne me laissoient point de temps à perdre ; & qu'au reste je ne comprenois par pourquoi il avoit osé écrire & parler à une femme qui ne le connoissoit point , & qui n'avoit aucune envie de le connoître. Ces paroles le déconcertèrent ; & sans vouloir me répliquer , il me quitta brusquement , & alla dire au Duc de Candale que je n'avois pas le sens commun.

Le Duc de Candale le railla sur sa présomption , & en conçut plus d'estime pour moi : cependant il ne s'opiniâtra point à me rendre des soins , soit qu'il désespérât d'en retirer quelque fruit , ou qu'il fût impatient de son naturel , il cessa de me voir. J'en eus , je l'avoue , un secret dépit , parce que je me sentoiss du penchant pour lui.

Cependant la nécessité où je me trouvois devoit tous les jours plus pressante ; & quoique personne n'ignorât les injustices de mon mari & de ma mere , je ne recevois aucun secours. Il est vrai que quelques-uns de mes parens représenterent à ma mere l'obligation où elle étoit de ne me pas abandonner ; mais sa haine lui fournissoit des raisons qui leur fermoient la bouche : peut-être même , disoient-ils alors ,

78 MEMOIRES DE MADAME

que ma mere avoit raison d'en user ainsi ; car le parti de condamner les malheureux, est bien plus aisé à prendre , que celui de les secourir. Cependant , il y eut une Dame qui fut touchée de l'état déplorable où je me trouvois ; c'étoit Madame la Duchesse de Chatillon ; quoiqu'elle fût amie de ma mere , elle ne laissa pas de m'offrir sa table & sa maison. J'acceptai l'une & l'autre ; mais par la fatalité de mon étoile , toutes les bontés de la Duchesse devinrent funestes à sa réputation & à la mienne.

L'Abbé Fouquet étoit de ses amis , & nous voyoit assez souvent : elle voulut l'engager à me faire des présens ; & elle se servit pour cela d'un moyen qui m'épargnoit de la confusion. Nous jouions souvent tous trois ; & comme l'Abbé ne jouoit que pour perdre , je gagnois tous les jours considérablement. Madame de Chatillon ne se contenta pas de m'avoir fourni ce moyen d'avoir de l'argent. Un jour ayant gagné à la Foire , un service d'un grand prix , elle le fit vendre , & me pressa d'en accepter l'argent ; mais l'Abbé qui vouloit que Madame de Chatillon lui en eût obligation , le racheta le lendemain & le lui renvoya.

Cette galanterie fit grand bruit ; & com-

me peu de gens savoient le motif de charité qui faisoit agir Madame de Chatillon , on jugea qu'elle n'avoit vendu ce service que par un esprit d'intérêt ; & elle a toujours passé depuis cette aventure , pour une femme intéressée. Pour l'Abbé , on ne douta plus après cela , qu'il ne fût amoureux de Madame de Chatillon , & moi confidente de leur commerce.

Cette calomnie se répandit tellement dans le monde , que Madame de Chatillon se vit obligée de m'éloigner d'elle. Je m'en séparai avec toute la douleur que je pouvois sentir , d'avoir innocemment donné occasion aux bruits injurieux qu'on semoit contre elle. On expliqua encore mon éloignement , comme on avoit fait ses bontés : on s'avisa de dire , qu'elle ne m'avoit écartée , que parce qu'elle s'étoit aperçûe que l'Abbé Fouquet s'attachoit à moi. Véritablement il avoit des desseins cachés , que je découvris dans la suite.

En quittant Madame de Chatillon , je me mis dans un Couvent , & trois jours après , l'Abbé Fouquet m'apporta une Lettre de sa part , par laquelle elle me mandoit : Que malgré les raisons qu'elle avoit de ne me pas voir , elle entroit dans mes intérêts : que je devois son-

80 MEMOIRES DE MADAME

» ger sérieusement à mettre mon mari &
» ma mere à la raison , & que pour me
» donner plus de liberté d'agir que dans
» un Couvent , elle avoit donné ordre
» qu'on me préparât une maison dans un
» endroit qu'elle me marquoit , & qu'elle
» auroit soin que rien ne m'y manquât. «
Je crus de bonne foi cette Lettre de Madame de Chatillon : d'ailleurs , ayant à cœur de sortir d'affaire avec mon mari , je ne balançai pas à faire ce qu'elle m'ordonnoit. Ainsi , après lui avoir écrit une longue Lettre pleine de remerciemens , je sortis du Couvent , & pris le chemin de la maison qu'on m'avoit préparée , accompagnée de Mademoiselle Laval : son mari , qui étoit alors en Province , ne trouvoit plus mauvais que sa femme me vît , depuis que j'avois trouvé de la protection & de l'appui.

Je trouvai dans ce logis un appartement fort propre , & un carosse aux chiffres de Madame de Chatillon. J'admirois sa générosité , & je me plaignois souvent à elle par mes Lettres , de ce que recevant tant de bienfaits , je n'avois pas la liberté de la voir : car j'ai oublié de dire qu'en nous séparant, elle m'avoit dit qu'il n'étoit point à propos que nous nous vissions. Je ne re-

Je ne recevois point de réponse à mes Lettres ; mais l'Abbé Fouquet qui se chargeoit de les rendre , & qui me venoit voir souvent, me faisoit toujours des excuses de sa part. Je fis bientôt réflexion que les visites de l'Abbé Fouquet étoient trop fréquentes ; mais comme il m'apportoit des nouvelles de Madame de Chatillon , & qu'il sembloit ne me venir voir que pour parler d'affaires , je n'osois le prier de venir plus rarement.

Je vivois sans avoir le moindre soupçon qu'il y eût de la supercherie dans la manière dont j'étois traitée ; quand Mademoiselle Laval un jour entra dans ma chambre , & m'apprit , les larmes aux yeux, que le logis où j'étois appartenoit à l'Abbé Fouquet , & qu'on disoit publiquement qu'il m'entretenoit ; en un mot , que Madame de Chatillon n'avoit aucune part à tout ce que je croyois ne devoir qu'à elle.

On peut juger de l'étonnement où me jeta cette nouvelle : je crus voir en ce moment tout ce que je n'avois point vu. Je ne doutai point que les choses ne fussent telles qu'on me les disoit ; & j'admirai comment j'en avois pû être la dupe. Je courus au plutôt chez Madame de Chatil-

82 MEMOIRES DE MADAME

lon ; mais dès que je parus , elle vint au-devant de moi , & m'accablant de reproches , elle m'ordonna de sortir promptement. Cet accueil me saisit : je tombai évanouie ; & ce ne fut pas sans peine qu'on me fit revenir de ma foiblesse : je demandai inutilement à parler à Madame de Chatillon qui s'étoit retirée ; elle refusa de m'entendre , & me fit dire encore de sortir promptement du logis. Ce traitement ne m'ayant que trop convaincue de tout ce que Mademoiselle Laval m'avoit appris , je ne voulus point m'en retourner dans la fatale maison où j'avois demeuré : j'allai au Couvent que j'avois quitté quelques jours auparavant ; mais on refusa de m'y recevoir , & je vis par la manière dont on me parla , que j'avois ignoré seule le tour qu'on m'avoit joué.

Mademoiselle Laval qui savoit mon innocence , me consoloit du mieux qu'elle pouvoit , & je croi que sans elle je me serois poignardée. Elle me mena chez une de ses amies , où elle me laissa pour aller faire emporter mes hardes de la maison où j'avois logé ; mais sur-tout pour y chercher la Lettre par laquelle Madame de Chatillon m'offroit ce logis. Elle y trouva l'Abbé Fouquet fort en peine de ce que

J'étois devenue : elle lui dit que m'étant trouvée mal dans une maison , où j'étois allé passer l'après-dînée , on m'avoit mise au lit. Il crut effectivement ce rapport fidèle , & pria Mademoiselle Laval de le conduire où j'étois. Quelque chose que lui pût dire Mademoiselle Laval pour s'en défaire , il voulut l'accompagner ; & au reste elle n'étoit pas fâchée qu'il me vît , afin que je lui fisse les reproches que j'avois à lui faire ; mais dès que je l'appérçûs, les larmes que je n'avois pas cessé de répandre , se redoublèrent ; je n'eus pas la force de lui dire un mot. Mademoiselle Laval voyant que je ne pouvois parler , lui apprit ce qui m'affligeoit.

L'Abbé Fouquet me dit en riant , que j'avois pris une fausse allarme , & m'assûra que tout s'étoit fait par ordre de Madame de Chatillon ; & pour me prouver la fausseté des choses qu'on m'avoit dites , il alléqua le respect qu'il avoit toujours eu pour moi.

J'étois si accablée de cette aventure ; que j'écoutois avec plaisir toutes les assurances qu'il me donnoit que j'avois pris une fausse allarme ; tant il est vrai que dans des malheurs accablans on cherche à les adoucir. Mais enfin , l'accueil que m'avoit

84 MEMOIRES DE MADAME

fait Madame de Chatillon, ne s'accordoît pas avec les sermens de l'Abbé Fouquet ; & sans examiner davantage si j'étois trompée, ou si je ne l'étois pas, je le priaï de ne me jamais voir : il m'obéït, & sortit en protestant toujours qu'il n'avoit rien fait, que Madame de Chatillon ne lui eût ordonné.

J'envoyai sur le champ à Madame de Chatillon, la Lettre qui avoit tant produit de mauvais effets. L'Abbé Fouquet l'avoit faite pour m'attirer dans ce logis, dans le dessein sans doute, de me déclarer ses sentimens dans la suite : car quel autre motif pouvoit-il avoir ?

Cependant, Madame de Chatillon persuadée que j'avois en cela agi de concert avec lui, s'imagina que j'avois composé cette Lettre pour me justifier ; & ce ne fut que quand elle me vit ferme dans la résolution de ne plus retourner dans cette maison, qu'elle commença à me rendre justice. L'Abbé Fouquet acheva de la désabuser, en lui avouant qu'il avoit supposé cette Lettre, pour me donner lieu de vaquer plus commodément à mes affaires : ajoutant qu'il ne s'étoit servi de cet artifice que pour m'obliger d'accepter cette maison.

Le monde en jugea autrement : on dit

publiquement que j'avois une galanterie avec l'Abbé Fouquet, & qu'il m'avoit même fait fortir de sa maison : ainsi j'eus encore la honte & la mortification de passer pour une Amante abandonnée de son Amant.

Madame de Chatillon & l'Abbé Fouquet essayèrent inutilement de désabuser le Public. Toute la grace que me firent ceux qui crurent que j'avois quitté la maison de mon propre mouvement, fut de dire que je ne l'avois fait que pour éviter les poursuites de ma mere & de mon mari.

Il est vrai qu'ils n'eurent pas plutôt appris l'un & l'autre que je logeois dans une maison qui appartenoit à l'Abbé Fouquet, & qu'il fournissoit à ma dépense, qu'ils présentèrent une Requête contre moi, & ils étoient sur le point d'obtenir une permission de me faire prendre, quand je sortis de cette maison. On m'avertit de leur dessein, & je crus devoir me cacher : je pense que personne ne m'eût conseillé de me livrer à la haine de ma mere & à la jalousie d'un mari furieux.

Dès que Madame de Chatillon fut pleinement convaincue de mon innocence, elle employa pour moi son crédit & ses amis ; & elle en eut assez pour leur faire

86 MEMOIRES DE MADAME

donner une Défense de me pourſuivre. Par ce moyen elle me mit en droit de paroître & de ſolliciter ma ſéparation en Juſtice ; elle me recommanda à un Magiſtrat qui promit de me ſecourir , & qui ſe chargea de mon affaire. On me fit encore obtenir une Proviſion de mille écus ; ce qui me mit à couvert de la néceſſité. Je devois en arrivant à Paris , commencer par-là ; je me ferois bien épargné de la peine : mais comment aurois-je pû en venir à bout ? J'étois ſans protection & ſans amis.

Le Magiſtrat que Madame de Chatillon m'avoit fait connoître , me fit loger chez une de ſes parentes : il me voyoit tous les jours , & me rendoit compte de tout ce qu'il faiſoit pour moi. Je m'applaudifſois d'avoir dans mes intérêts un homme dont le zèle me paroifſoit ardent ; je me reposai ſur lui du ſoin de mes affaires , & ne ſongeai qu'à goûter un repos dont j'avois été privée depuis ſi long-temps.

Le Magiſtrat inſenſiblement me laiſſa voir que ma perſonne ne lui déplaiſoit pas : je ne m'allarmai point de ſes ſentimens : j'avoûrai au contraire que j'en eus de la joye : je m'imaginai que ſon zèle étant animé par l'amour , mon affaire en iroit mieux.

Il avoit un fils fort bien fait qui étoit déjà dans le service , & qui se faisoit appeler dans le monde le Marquis de Saint Albe: il avoit de la politesse & de l'esprit, & ses manières étoient fort agréables. Il venoit souvent chez sa parente : il me vit, & devint bientôt rival de son pere.

Le procédé de ces deux Amans étoit différent : le fils toujours respectueux , n'osoit parler de sa passion ; mais le pere devenu hardi par les services qu'il me rendoit , me découvrit son amour. Je commençai à me repentir de lui avoir abandonné la conduite de mon Procès ; mais il n'étoit plus temps : il s'en étoit emparé, & je ne pouvois presque plus me passer de lui.

J'écoutai avec modération un langage que mes malheurs m'avoient rendu odieux ; & je ne maltraitai point un homme qu'il me falloit ménager. Je ne voulus pas même lui ôter toute espérance , de peur de le détacher de mes intérêts ; & je crus en le laissant dans l'incertitude , que je l'engagerois à me servir : mais cette conduite produisit un autre effet. Il se persuada que l'ayant écouté sans colère , j'avois sans doute de l'inclination pour lui ; dans cette pensée il redoubla ses soins & me pressa de

me déclarer. Ce qu'il avoit fait jusques-là pour moi m'avoit paru sans conséquence, & m'avoit même diverti; mais je commençai à craindre les suites de cet amour; & j'eus en effet lieu de reconnoître par les nouvelles atteintes qu'en reçut ma réputation, que quelque bonne intention que puisse avoir une femme, il est toujours dangereux pour sa gloire de souffrir qu'on l'aime.

Ses empressements devinrent si vifs, & ses importunités si pressantes, que je ne savois à quoi me résoudre pour m'en défaire. J'eus d'abord envie de lui déclarer ouvertement le peu de succès qu'il devoit attendre de sa passion; mais quand je fis réflexion que c'étoit un homme dont j'avois besoin, je changeai de résolution, & pris un parti que j'eus tort de prendre à la vérité. Je fis semblant de n'être pas insensible à son amour; & je me forçai à le souffrir avec complaisance. Ce procédé lui donna des espérances folles, & peu de jours après il eut la hardiesse de me les témoigner. Quand je n'aurois pas été retenue par l'honneur & le devoir, je l'aurois été par l'aversion que j'avois pour lui; & les extrémités dont j'étois menacée me sembloient moins dures que la complaisance qu'il demandoit :

mandoit : ainsi je lui dis tout ce que la colère & le mépris m'inspirèrent , & le priaï de ne se mêler plus de mes affaires. Pour achever de m'en débarrasser , & pour lui ôter l'occasion qu'il avoit de me voir , je me préparois à sortir de chez sa parente , lorsqu'il m'arriva une nouvelle aventure.

Le jeune Marquis de Saint Albe étoit aimé d'une Demoiselle suivante de sa mere : Je ne sai ce qui se passoit entre eux ; mais cette fille s'étant apperçûe que son Amant commençoit à la négliger depuis qu'il me connoissoit , s'avisa de l'observer. Un jour elle surprit une Lettre fort tendre qu'il avoit écrite , dans le dessein peut-être de me la faire tenir : quoi qu'il en soit , cette fille ne douta point qu'elle ne s'adressât à moi ; & pour me punir de lui avoir enlevé son Amant , elle eut la malice d'y faire faire une réponse en mon nom , me faisant dire dans cette réponse tout ce qui pouvoit faire croire que j'aimois Saint Albe autant que j'en étois aimée : & pour ôter la preuve qu'on auroit pû avoir de la fausseté de cette Lettre qui n'étoit pas écrite de ma main , elle faisoit dire que j'avois des raisons pour déguiser mon écriture. Cet artifice étoit grossier ; mais ceux qu'on vouloit tromper étoient gens qui ne cher-

choient qu'un prétexte pour me faire de la peine. La Demoiselle qui se servoit de ce stratagème n'ignoroit pas que je fusse aimée du pere de son Amant , parce qu'elle étoit confidente de sa femme , qui étant fort jalouse de son naturel , avoit la curiosité de faire observer son mari ; & il ne faut pas demander si elle fut bien-aïse d'avoir en main une occasion de le chagriner : elle le railla sur l'attachement qu'il avoit pour moi ; & après avoir pris plaisir à lui représenter qu'il n'étoit pas heureux dans ses galanteries , elle lui montra la Lettre que son fils m'écrivoit , & la réponse qu'on prétendoit que je lui avois faite. Le pere qui avoit déjà quelque soupçon de l'amour de son fils , en fut entièrement persuadé quand il eut lû ces Lettres : il ne se donna pas la peine d'approfondir une chose si grossièrement supposée ; ravi d'avoir des preuves de l'intelligence dans laquelle il croyoit que je vivois avec son fils , il résolut de ne garder plus de mesures avec moi , & se laissa aller à un emporrement furieux contre Saint Albe. Ses amis voulurent en vain lui faire prendre des sentimens plus doux : Ce pere dénaturé, qui avoit par son crédit & par sa charge , assez d'autorité pour venir à bout des desseins les plus injustes , fit

enfermer son fils , sans considérer l'indignité de ce traitement. Car enfin , Saint Albe étoit déjà Officier : il avoit du cœur , & il étoit estimé dans son Régiment. Il ne se contenta pas d'avoir puni Saint Albe , il me vint voir pour m'insulter : il me reprocha la débauche de son fils ; il lui échapa un torrent de paroles injurieuses ; & sortit en me disant que je méritois aussi d'être enfermée.

Je crus d'abord que c'étoit lui qui avoit supposé ces Lettres pour me venir quereller ; ensuite j'accusai son fils d'en être l'auteur : je pensai qu'à l'exemple de quelques jeunes gens , il pouvoit bien l'avoir composée pour se donner la réputation d'un homme à bonnes fortunes. J'étois agitée par ces mouvemens divers , lorsque le Magistrat revint sur ses pas. Il avoit fait réflexion que je n'avois rien dit pour me justifier ; & il vouloit apparemment entendre ce que je répondrois pour me défendre de cette accusation ; mais je le reçûs avec toute la fierté dont j'étois capable. Je ne daignai pas le détromper sur les Lettres , tant son procédé me parut extravagant : je lui dis seulement qu'il sortît , & qu'il se gardât bien de me revenir jamais importuner.



Le lendemain, la Demoiselle qui cau-
soit tout ce désordre, voyant Saint Albe
enfermé, touchée du malheur de son
Amant; me vint avouer ce qu'elle avoit
fait: ayant obtenu d'elle qu'elle soutien-
droit en présence du pere ce qu'elle disoit
je la retins, & j'envoyai prier le Magistra,
de revenir. Il crut que je ne le rappellois
que pour nous raccommo-der: je le vis
bien-tôt paroître. La Demoiselle parla;
mais cela ne le défabusa point, ou il fei-
gnit de ne la croire pas. Il me demanda
en riant combien j'avois donné à cette fille
pour la faire parler, ajoûtant que mes fi-
nesses étoient trop grossieres, & que je le
preno-is pour un homme fort crédule.
Quand la Demoiselle se fut retirée, & qu'il
me vit seule, il me dit qu'il n'y avoit qu'un
moyen de prévenir l'éclat qu'il alloit faire;
qu'il ne me l'expliquoit point; mais que
je savois assez ce qu'il me demandoit.
J'eus beau lui représenter que la voye qu'il
preno-ist pour se faire aimer, n'étoit capa-
ble que de le faire haïr. Il s'opiniâtra dans
ses impertinentes prétentions, en me di-
fant que Messieurs de la Robe n'étoient
pas gens à avoir le démenti dans les cho-
ses qu'ils entreprenoient. Enfin, par ses
discours insolens il m'obligea encore à le

LA COMTESSE DE***. 93

maltraiter : il me répondit par des injures & des menaces ; me quitta en jurant qu'il alloit informer ma mere & mon mari , du dérèglement de ma conduite.

J'allai rendre compte de tout ce qui s'étoit passé à Madame de Chatillon , qui parla au Magistrat , & qui en obtint avec beaucoup de peine , qu'il ne feroit point de bruit , & ne montreroit pas à mon mari les Lettres qu'il avoit entre les mains , mais ce scélérat dit tant de choses à Madame de Chatillon , touchant l'intrigue qu'il disoit que j'avois avec son fils , qu'elle en fut persuadée : il fallut souffrir les sermons qu'elle me fit sur l'indiscrétion de ma conduite. Je l'assurai inutilement que le Magistrat étoit un méchant homme , & que je ne voulois plus demeurer chez sa parente : elle me représenta le besoin que j'avois de lui , & me fit craindre qu'il ne se vengeât. Je me vis donc réduite encore à dissimuler : nous fîmes la paix , à condition qu'il ne me parleroit plus de sa passion. Il me le promit , bien résolu de ne pas tenir sa promesse , & plus obstiné que jamais , à abuser du besoin que j'avois de lui.

Cependant , le malheureux Saint Albe prit le parti de m'écrire , pour me prier d'obtenir sa liberté. Touchée de ce qu'il

94 MEMOIRES DE MADAME

souffroit , & oubliant les raisons que j'avois de ne me pas mêler de ses affaires , j'écoutai trop ma compassion : j'envoyai imprudemment à sa mere , la Lettre qu'il m'avoit écrite , & dans laquelle il me faisoit une peinture touchante de la manière dont il étoit traité. Je ne doutai pas que sa mere n'en fût attendrie ; mais elle étoit plus jalouse que pitoyable : elle préféra l'envie de me brouiller de nouveau avec son mari , au soin de tirer son fils d'oppression ; elle montra à son mari la Lettre que son fils m'avoit écrite. Ce fut un nouveau préjugé contre moi : le pere reprit ses premières fureurs , & jura qu'il m'alloit perdre , si je n'évitois sa vengeance en contentant sa passion. Je parlai encore de cette dernière aventure à Madame de Chatillon , qui me blâma fort d'avoir reçu & montré la Lettre de Saint Albe , & elle me dit que je me tirasse de cette intrigue comme je pourrois.

Pour me défaire du Magistrat , j'imaginai un stratagème qui me fit une nouvelle affaire : je fis semblant de me rendre à ses persécutions ; & je lui promis un rendez-vous pour le lendemain dans un lieu que je lui marquois : mais dès le même jour j'allai trouver sa femme , à qui je dis les

folies de son mari, & le rendez-vous dont je l'avois flaté. Il m'étoit permis, ce me semble, dans les circonstances où j'étois, de faire cette démarche, puisque cette femme étoit déchaînée contre moi, & publioit que j'avois pour son mari autant de complaisance, que j'avois en effet d'aversion pour lui.

Je crus que pour la détromper, je n'aurois qu'à l'instruire de ce qui se passoit entre nous: je le fis en la priant de se vouloir trouver au rendez-vous, lui donnant toutes sortes de facilités pour cela.

Cette femme qui s'imaginoit que ce rendez-vous n'étoit pas le premier que j'eusse donné à son mari, crut d'abord que je lui faisois une fausse confiance; mais enfin elle parut convaincue de ma bonne foi, elle me remercia même de l'avis que je lui avois donné, m'assurant qu'elle feroit ce que je souhaiterois; mais les mesures qu'elle prit, firent encore tourner contre moi l'innocent moyen dont j'avois voulu me servir pour me débarrasser de mon persécuteur.

A peine étois-je arrivée au rendez-vous où le Magistrat m'attendoit, que la femme parut accompagnée de deux parens qu'elle avoit voulu rendre témoins de cette aventure.

96 MEMOIRES DE MADAME

Cette scène m'auroit divertie , si je n'avois pensé dans ce moment que les témoins de la honte du mari pourroient être aussi des témoins contre moi , & qu'il n'étoit pas possible qu'une affaire connue de tant de gens , n'exposât horriblement ma réputation. Cette femme même qui vouloit qu'on crût que ce n'étoit point la première infidélité que son mari lui faisoit , au lieu de dire que je l'avois avertie du rendez-vous , dit tout le contraire , & me fit libéralement part des injures qu'elle lui donna. Le mari confus , sortit sans dire un mot. Je crus que la femme alloit rendre au moins témoignage de mon innocence aux gens qu'elle avoit amenés ; mais elle étoit aussi méchante dans son genre , que son mari l'étoit dans le sien. Elle osa me reprocher en leur présence que je lui débauchois son mari. Cette aventure se répandit bien-tôt dans le monde ; & le Public déjà prévenu contre moi , me crut sans peine dans une véritable intrigue avec le Magistrat. Je fis pourtant ce que je pûs pour désabuser les deux pères ; ils m'écouterent , me crurent , & m'offrirent leur protection.

Le mari qui ne me soupçonnoit pas d'avoir averti sa femme du rendez-vous ;
me

me vint voir dès le lendemain , mais je lui dis que je ne pouvois plus le voir , le conjurant , dans les extrémités où il m'avoit réduite , de m'apprendre l'état de mes affaires , puisqu'il ne pouvoit plus s'en mêler avec honneur. Il me dit que je ne devois pas m'en mettre en peine , qu'il me serviroit jusqu'au bout ; que l'aventure du jour précédent étoit une bagatelle , & que sa femme étoit une folle à qui personne ne faisoit l'honneur d'ajouter foi. Il continua donc à me presser encore de répondre à ses desirs ; mais il cessoit de parler en maître , & je cessois de le craindre. Je fis un détail sincère à Madame de Chatillon de tout ce qui étoit arrivé , elle me fit fortir de chez la parente du Magistrat , & se brouilla avec lui d'une manière à ne vouloir plus le souffrir ni le voir.

Il ne quitta pas prise : ayant appris que sa femme ne l'avoit surpris au rendez-vous que sur l'avis que je lui en avois donné , il entreprit de me perdre , ou de vaincre ma résistance.

Cependant Saint-Albe trouva moyen de rompre sa prison. Son pere qui en étoit fort en peine , & qui ne savoit ce qu'il étoit devenu , me vint apprendre cette nouvelle , & il me parla , comme s'il m'eût

98 MEMOIRES DE MADAME

soupçonnée d'y avoir part. Il est vrai qu'on disoit dans le monde que c'étoit moi qui avoit fait sauver Saint-Albe. Son pere faisoit courir tous ces bruits pour m'intimider. Il vouloit me vaincre à force de me décrier ; car il se persuadoit que je pourrois à la fin lever le masque , quand je me verrois perdue de réputation. C'étoit de cette espérance seule qu'il flattoit la passion qu'il avoit pour moi ; mais comme plus on me décrioit , moins je croyois y avoir donné lieu , j'avois la consolation de me sentir innocente , & Dieu me fit la grace d'envisager tant de malheurs sans perdre la raison. Je me défendis de l'accusation d'avoir contribué à délivrer Saint-Albe ; & je me justifiai avec d'autant moins de peine , que j'ignorois les moyens dont il s'étoit servi pour se sauver. Le pere résolut de faire un dernier effort pour obtenir de moi ce qu'il desiroit depuis si long-temps ; il me vint avertir que mon mari étoit sur le point de faire juger son Procès , dont l'issue ne me seroit pas avantageuse ; mais qu'il savoit seul les moyens d'en prolonger le Jugement , & qu'il m'assuroit que je gagnerois mon Procès avec dépens , si je voulois l'écouter. Je lui répondis avec fierté que j'attendrois patiemment la fin

de mon affaire ; & que quelque triste que fût la destinée que je devois éprouver , j'aime-
rois toujours mieux être malheureuse ,
que d'acheter mon repos par un crime.

La maison où Madame de Chatillon
m'avoit mise en me retirant de celle de la
parente du Magistrat , étoit une de ces
maisons où il y a plusieurs Locataires qui
ne se connoissent pas. J'occupois le pre-
mier appartement ; & je n'avois aucune
habitude avec les gens qui logeoient dans
la maison. Mademoiselle Laval demeuroit
alors avec son mari qui étoit revenu de
Province ; il est vrai que je la voyois sou-
vent , & c'étoit toute ma consolation. Je
repris , pour me servir , la même femme de
chambre que j'avois amenée de Province ,
& qui m'avoit quittée , quand j'allai de-
meurer chez Madame de Chatillon. C'est
une chose pernicieuse à la réputation d'une
jeune femme , que d'avoir des Domesti-
ques du génie de la fille qui me servoit ;
& les premiers soins que doit prendre une
personne de mon sexe , c'est de n'attacher
pas à son service des esprits déréglés , &
de ne se familiariser jamais avec ses Do-
mestiques , quelque réglés qu'ils pa-
roissent.

Cette fille avoit les inclinations très-

mauvaises , comme on le verra dans la suite, Elle n'avoit jamais vû Saint-Albe , ce qui causa une aventure qui paroîtra peut-être fabuleuse ; mais qui arriva pourtant de la manière dont je vais la raconter.

Ma femme de chambre m'ayant souvent entendu parler des persécutions du Magistrat, forma une entreprise qu'elle ne me communiqua point.

Elle avoit déjà fait connoissance avec les gens de la maison , & elle me dit pour qu'une fort jolie fille qui y demeuroit , avoit soin de demander tous les jours des nouvelles de ma santé , & qu'elle témoignoit avoir envie d'être connue de moi. Je lui répondis qu'elle se gardât bien de me l'amener , ne voulant point avoir de commerce avec des personnes que je ne connoissois pas , & qui m'étoient suspectes , ayant tout à appréhender dans l'état où j'étois. J'eus toutefois un jour la curiosité de la regarder par la fenêtre : je n'eus pas le temps de l'examiner beaucoup. Je ne laissai pas pourtant de remarquer que son visage ne m'étoit pas inconnu ; mais je ne pouvois me souvenir où je l'avois vû.

Ma femme de chambre , comme je l'ai dit , méditoit un dessein qu'elle trouva

moyen d'exécuter un jour , pendant que je passois l'après-dînée chez Mademoiselle Laval. Elle alla chez le Magistrat ; & ayant demandé à lui parler en particulier , elle lui dit que je ne l'avois maltraité que pour éprouver sa constance , & d'ailleurs qu'il ne devoit pas s'étonner si je l'avois rebuté , puisqu'il ne m'avoit fait aucun présent ; que les femmes étoient intéressées , & que dans la situation où j'étois , ses galanteries me seroient agréables s'il vouloit être libéral : en un mot , que s'il souhaitoit que je le rendisse content , il n'avoit qu'à venir ce jour-là même au logis. Le Magistrat promit de s'y rendre , & de n'y pas venir sans argent. La femme de chambre après l'avoir quitté , vint proposer à la fille dont j'ai parlé , de vouloir recevoir sous mon nom & sous mes habits , la visite d'un homme dont je voulois me divertir , lui disant que si elle me faisoit ce plaisir , je lui en aurois une obligation infinie. Cette fille après quelques difficultés , accepta la proposition.

Elle souffrit qu'on lui donnât un de mes habits ; mais s'habillant elle rioit comme une folle. Elle demanda le nom de l'homme qu'on attendoit , la femme de chambre lui nomma un autre nom que celui du Magistrat ; après quoi cette fille parut tou-

te disposée à faire ce qu'on exigeoit d'elle ; riant toujours , & disant qu'elle n'étoit guère propre à faire ce personnage. Le Magistrat arriva peu de temps après : ma femme de chambre alla au-devant de lui ; & le tirant à part elle lui dit , qu'avant de l'introduire dans mon appartement où je l'attendois , elle l'avertissoit que je le priois de laisser les volets fermés , ajoutant que je l'avois aussi chargée de prendre l'argent qu'il apportoit , parce que je ne pouvois me résoudre à le lui demander. Il mit une bourse entre les mains de ma femme de chambre , & entra dans mon appartement avec toute la joye que l'espérance d'un bonheur qu'il ne croyoit pas éloigné , lui inspiroit. Il entroit si peu de jour dans la chambre , qu'il avoit de la peine à distinguer les objets. Il remarqua pourtant une personne qui lui parut assez bien faite : dans la prévention où il étoit , il ne soupçonnoit point encore qu'on le trompât. Il s'en approcha ; mais quand il vit qu'il n'en pouvoit tirer une parole , il commença à se défier de sa bonne fortune. Il crut même avoir entendu rire la personne qu'il pressoit ; il courut aux fenêtres. Pendant qu'il étoit occupé à les ouvrir , la fille ouvroit la porte pour se sauver ; il s'en ap-

perçut , la saisit , & l'ayant regardée il demeura immobile. La fille se débarrassa de ses mains , & monta dans son appartement.

Le Magistrat descendit ; & ayant appelé tous ses gens , il remonta en demandant qu'on eût à lui remettre entre les mains son fils qui étoit caché dans la maison sous un habit de femme.

Ma femme de chambre crut que le Magistrat avoit perdu l'esprit ; elle ignoroit que la fille à qui elle avoit fait faire ce personnage , fût le malheureux Saint-Albe. Après s'être sauvé du lieu où son pere le tenoit enfermé , il s'étoit déguisé en femme , & étoit venu loger dans cette maison , conduit par la passion qu'il avoit pour moi , espérant en se mettant à couvert des poursuites de son pere , trouver l'occasion de me voir.

Le Magistrat ayant fait ouvrir la chambre , Saint-Albe fut remis entre ses mains dans l'état où on le trouva , c'est-à-dire , sous mes habits. Quelle affreuse conjoncture pour moi ! Quand un Ange seroit descendu Ciel pour rendre témoignage de mon innocence , on ne l'auroit pas crû. On savoit que Saint-Albe m'aimoit ; on le trouvoit logé dans la maison où je de-

104 MEMOIRES DE MADAME

meurois , déguisé en fille , & même sous des habits qui m'appartenoient. Quelqu'un pouvoit il se persuader que tout cela ne se fût pas fait de concert ? Quelle folie à Saint-Albe , ayant pris le parti de venir demeurer chez moi , de ne s'être pas fait connoître plutôt , & d'avoir eu la complaisance qu'on avoit exigée de lui ? Mais il n'avoit aucun soupçon que son pere dût venir , puisqu'on lui avoit nommé un nom inconnu ; & d'ailleurs son amour lui faisoit regarder l'homme qu'on vouloit tromper , comme un rival dont il étoit bien aise de se venger.

Pendant que cela se passoit chez moi , j'attendois ma femme de chambre à qui j'avois donné ordre de me venir trouver. Ennuyée de l'attendre , je priai Mademoiselle Laval de m'accompagner jusqu'au logis. Les voisins m'apprirent en arrivant cette aventure ; & ma femme de chambre ne venant point , je jugeai qu'elle n'avoit osé paroître devant moi.

Ceux qui apprirent cette histoire , ne doutèrent point que ce ne fût moi qui l'eût conduite. Ils crurent que j'avois voulu me divertir du Magistrat , & ils dirent que je l'avois fait d'une manière fort plaisante ; mais en même-temps ils soupçon-

nerent qu'il falloit que Saint-Albe fût bien avec moi, & je passai pour un mauvais cœur de l'avoir ainsi livré à son pere. Enfin, on jugea que j'étois de l'humeur de ces femmes galantes, à qui rien ne coûte quand il s'agit de se vanger ou de se divertir.

Les suites de cette affaire ne furent pas si fâcheuses pour moi que je me l'imaginois. On conseilla au Magistrat de ne point faire de bruit, parce qu'il n'en pouvoit faire sans se rendre ridicule; il se contenta de publier qu'ayant appris que son fils étoit déguisé chez moi, il n'y étoit venu que pour le faire prendre.

Je me vis par ce moyen délivrée d'un amant odieux & importun. Il n'eut plus envie de faire l'amour à une femme qu'il crut capable de lui jouer de pareils tours. Il se contenta de me haïr dans le fond de son cœur, & l'éclat de son ressentiment ne tomba que sur son fils, qu'il fit enfermer plus étroitement.

Cependant mon Procès demeuroit toujours dans le même état, le Magistrat n'avoit rien fait pour moi, & Madame de Chatillon seule étoit cause de ce que ma mere & mon mari ne réussissoient pas dans leurs poursuites. Elle avoit fait ensorte que

105 MEMOIRES DE MADAME

les plus fameux Avocats ne se chargeassent point de leur affaire, & que tous ceux à qui ils s'adressoient pour cela, leur répondissent que c'étoit un Procès qu'il falloit accommoder; mais comme nous ne pouvions convenir d'un accommodement, on ne faisoit rien de part & d'autre, & je jouissois toujours de ma provision; sans voir mon mari & ma mere. Il est vrai que je prenois un grand soin de les éviter.

Je n'entendois point parler de ma femme de chambre; & je n'étois pas fâchée qu'elle se fût retirée de chez moi, lorsqu'on m'avertit qu'elle me faisoit passer dans le monde pour une femme d'une mauvaise conduite. Je vais conter une aventure qui achevera de faire connoître le caractère de cette fille.

Comme elle s'imaginoit apparemment que la seule différence du sexe avoit été cause que le Magistrat s'étoit apperçu qu'on le trompoit, elle s'assura d'une fille assez bien faite, & entreprit de la faire passer sous mon nom. Elle me proposa à plusieurs jeunes gens de la Cour, comme une femme que la nécessité avoit réduite à se servir de cette manière de subsister. Elle s'adressa même à Blossac, à qui elle dit

» que j'étois esclave de ma réputation , &
 » que c'étoit cette raison seule qui m'avoit
 » fait refuser sa bourse ; mais que je ne se-
 » rois pas si fière quand je croirois n'être
 » pas reconnue ; & que pourvû qu'il eût
 » assez de discrétion pour faire semblant
 » de ne me pas connoître quand je lui
 » donnerois un rendez-vous secret , il pou-
 » voit se flatter d'être heureux. Comme
 Blossac ne m'avoit jamais guère fait l'hon-
 neur de m'estimer , il ajouta foi aisément
 à tout ce que lui dit cette fille ; & vou-
 lant se venger des inconstances, dont il
 m'avoit accusée , il accepta la proposition
 dans le dessein de m'insulter. C'étoit sans
 doute son intention , puisqu'il dit à la fem-
 me de chambre qu'il iroit au rendez-vous
 avec de ses amis , à qui il vouloit faire part
 de sa bonne fortune. Blossac en parla à son
 ami , & cet ami à un autre , & enfin
 cela se répandit insensiblement dans le
 monde.

Le Duc de Candale que je voyois quel-
 quefois chez Madame de Chatillon , fut
 étonné des bruits qui couroient contre
 moi , & fut assez honnête homme pour
 les croire faux. Il en fit avertir Mademoi-
 selle Laval , qui le pria de lui apprendre
 de qui il tenoit cette nouvelle ; il avoua que
 c'étoit de Blossac.

108 MEMOIRES DE MADAME

En effet , Blossac lui avoit raconté l'entretien qu'il avoit eu avec ma femme de chambre ; & lui ayant marqué le lieu où je devois le voir , & le jour qui étoit pris pour cela , le Duc de Candale ne savoit plus ce qu'il en devoit penser ; & voulant s'assurer de la vérité , il pria Blossac de souffrir qu'il l'accompagnât au rendez-vous.

Mademoiselle Laval m'avertit de tout ce que le Duc de Candale lui avoit dit ; & nous ne savions à qui imputer une si extravagante histoire. J'avoue que dans les premiers mouvemens j'en accusai ma mere & mon mari , que je voyois toujours obstinés à me perdre ; mais que résoudre dans cet embarras !

Nous délibérions ensemble sur les moyens de détruire ces bruits , lorsqu'on me vint dire que le Duc de Candale demandoit à me voir. J'étois bien aisé de l'entretenir , pour en tirer quelque éclaircissement. Il entra ; & voyant qu'il ne me parloit que de choses générales , je l'interrompis en lui demandant ce que vouloient dire les bruits qui couroient , & dont il avoit parlé à Mademoiselle Laval. Il me dit la conversation qu'il avoit eüe avec Blossac , & celle que Blossac avoit eüe avec ma femme

de chambre , ajoutant en riant , qu'il ne venoit chez moi que pour voir si j'y étois , parce qu'on l'avoit assuré que je devois être ailleurs , & même que Blossac l'attendoit pour le conduire au rendez-vous. Enfin , il conclut qu'il ne feroit point semblant d'être désabusé , qu'il iroit joindre Blossac , qu'il l'accompagneroit & qu'il me feroit dire qui étoient les gens qui se servoient ainsi de mon nom.

Je fus ravie de trouver si promptement le moyen de m'éclaircir entièrement d'une chose qui m'avoit tant causé d'inquiétudes. Je demandai au Duc de Candale tous les éclaircissemens dont j'avois besoin pour faire surprendre Blossac , lorsqu'il seroit avec la personne qu'on lui avoit promise sous mon nom. Je lui représentai de quelle importance il étoit pour ma réputation , que cette affaire fût éclaircie , & je conjurai le Duc de Candale de m'en faire raison. Il me le promit ; mais il me dit qu'il falloit encore pour ma gloire , que ce fût mon mari qui surprît Blossac , parce qu'il savoit probablement les bruits qui couroient , qu'il alloit dans le moment lui faire donner avis que j'avois accordé un rendez-vous à Blossac , & qu'il ne tiendrait qu'à lui de m'y surprendre. J'approuvai la

110 MEMOIRES DE MADAME

pensée du Duc de Candale , & lui laissant la conduite de toutes choses , je le vis sortir avec autant de joye , que j'avois , un moment auparavant , d'accablement & de tristesse.

Le Duc de Candale fit si bien , que mon mari & ma mere furent avertis du rendez-vous , avant qu'il eût rejoint Blossac. Les gens dont il s'étoit servi pour leur porter cette nouvelle , ne les laisserent point en repos , & leur persuaderent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Mais il n'étoit pas nécessaire de les presser ; ils crurent que cette aventure alloit tout d'un coup finir le Procès , & ils prirent main forte pour ne me pas laisser échapper.

Cependant le Duc de Candale avoit rejoint Blossac , auquel il avoit dit qu'une affaire lui étoit survenue , & qu'il ne pouvoit pas être de la partie. Blossac s'en consola , & prit seul le chemin du rendez-vous. Le Duc de Candale le suivit de loin sans en être apperçû , & se tint lui-même aux environs de la maison , voulant être témoin de ce qui arriveroit. Ma mere & mon mari gardoient si peu de mesures , qu'ils disoient hautement que je ne leur échapperois pas. En un moment le bruit de leur dessein se répandit par-tout , &

LA COMTESSE DE ***. III

ils furent accompagnés de plusieurs personnes ravies d'assister à ce spectacle nouveau, d'un mari qui alloit lui-même, comme on le pensoit, se convaincre de sa honte.

Blossac fut reçu par ma femme de chambre ; & il étoit à peine avec la personne qu'il prenoit pour moi, quand ma mere & mon mari arriverent bien accompagnés. Ma femme de chambre vint au bruit qu'ils firent ; elle fut reconnue, & l'on ne douta point en la voyant, qu'on ne dût me voir aussi bien-tôt. Les portes furent enfoncées ; & je ne sai qui fut le plus honteux de Blossac ou de mon mari, quand ils reconnurent l'un & l'autre qu'ils s'étoient trompés. Ma mere se retira la première, mon mari la suivit bien-tôt, & Blossac après. Le Duc de Candale arriva dès qu'ils furent partis, & donna ordre qu'on arrêtât ma femme de chambre & la personne qui avoit servi à cette intrigue. Les ayant fait mettre dans un lieu de sûreté, il vint me tirer de l'impatience où j'étois d'apprendre le succès de cette affaire.

J'espérois que cette fausse démarche de mon mari seroit dans la suite un préjugé de mon innocence, & du peu de fondement

112 MEMOIRES DE MADAME

de ses soupçons , & je regardois cette aventure comme un coup de partie ; mais on en jugea autrement. On dit que tout cela étoit un tour de mon adresse , & que ma femme de chambre, de concert avec Blossac & moi , avoit tendu ce panneau pour en tirer des avantages dans mon Procès. Enfin ; on trouva la chose d'autant mieux conduite , que je paroissais moins y avoir part. Tout le monde en rit , & je n'en retirai que la louange d'avoir de l'esprit & de l'adresse. Ce n'étoit pas là l'éloge que je cherchois , je voulois qu'on me donnât celui qui m'étoit dû. Mais il n'est pas possible quand on est mêlé dans des affaires qui ont deux faces , qu'on évite la plus mauvaise ; & pour jouir d'une heureuse réputation , ce n'est pas assez à une personne de mon sexe d'avoir de la sagesse & même de la conduite , il faut encore qu'il n'y ait rien d'équivoque dans les événemens de sa vie. On passe presque toujours pour coupable , quand l'innocence a besoin de tant de justifications. Heureuses les femmes qui ne sont point exposées à ces incidens ! Une vie unie est la chose du monde qu'elles devroient le plus souhaiter ; & il faudroit les accoûtumer de bonne heure à regarder les aventures comme l'écueil

l'écueil de leur repos & de leur gloire. Je confirmai moi-même le tour qu'on donnoit à cette histoire , par la compassion que j'eus pour ces deux malheureuses. Persuadée que je n'avois plus besoin d'éclaircissement pour justifier mon innocence ; je crus que je pouvois en avoir pitié ; je ne pus entendre parler sans compassion du châtiment dont on menaçoit une fille qui m'avoit servie , & je la fis mettre en liberté avec sa complice. J'avoue que je ne pouvois tomber dans une plus grande imprudence ; & jamais compassion n'étoit venue plus à contre-temps ; car on jugea avec plus de raison que jamais , que cette fille avoit agi par mes ordres , quand on fut que c'étoit moi qui l'avoit fait mettre en liberté.

Je ne conseille à personne d'en user comme je fis. Cette créature eut si peu de reconnaissance de ma bonté , qu'elle fut dans la suite la première à faire de moi cent contes ridicules. Une femme qui a des Domestiques qui exposent sa réputation , les doit faire punir sans miséricorde.

Mon mari fit alors un voyage dans sa Province , soit qu'il eût de la peine à soutenir l'aventure dont il s'étoit vû la dupe , ou qu'il crût son éloignement nécessaire

114 MEMOIRES DE MADAME

pour me faire entendre à un accommodement ; car il se lassoit de n'avoir plus sa femme , & depuis que j'avois trouvé de l'argent & de l'appui , ma mere qui ne me voyoit qu'avec peine à Paris , lui avoit persuadé qu'il étoit de son intérêt de se reconcilier avec moi.

Je ne pouvois aussi prendre un meilleur parti , que de consentir à cette réconciliation , quand ce n'auroit été que pour faire tourner à mon avantage l'histoire qui venoit d'arriver. Le monde eût cru sans doute plus aisément que je n'y avois aucune part , si j'avois immédiatement après retourné avec mon mari. Il m'envoya un Gentilhomme de ses amis nommé Montalzac , avec ordre de me faire de belles propositions , si je voulois oublier le passé. Il ne se contenta pas d'avoir chargé ce Gentilhomme de cette négociation , il employa encore pour cela un Ecclésiastique qui étoit un fameux Directeur. Mais ces deux Agens , au lieu d'avancer le raccommodement ; le reculèrent , par les manières différentes dont ils s'y prirent.

Montalzac ne m'eut pas vû deux fois , qu'il me fit connoître qu'il étoit amoureux de moi , & qu'il n'avoit point d'autre motif , en travaillant à me remettre chez mon

mari, que parce qu'étant son voisin, il lui feroit plus aisé de me voir. Pour ce qui est du Directeur, il me tint des discours qui m'offenserent. Il voulut me prouver en forme, que je ne pouvois plus en conscience vivre séparée de mon mari; & il me dit tant de choses défobligeantes sur ma mauvaise conduite, qu'il me mit en colere. Je lui répondis que je n'avois que faire de ses sermons, & je le renvoyai avec fierté. Il n'étoit pas accoutumé à être traité de la sorte; il avoit au contraire la réputation d'un oracle dans toutes les pieuses négociations dont il se mêloit. Il me regarda comme une réprouvée; & après m'avoir quittée brusquement, il alla publier partout que j'étois une endurecie, & que je mourrois dans mon iniquité. De toutes les personnes qui ont attaqué ma réputation, nul ne l'a fait ni plus malicieusement, ni avec plus d'opiniâtreté que ce dévot personnage. Il croyoit rendre service à Dieu en me décriant, & je me vis bien-tôt en proye aux fureurs des faux Dévots, qui crioient que j'étois une pierre de scandale qu'il falloit retrancher: tant il est vrai qu'un zèle mal entendu produit de pernicious effets. On ne devoit jamais employer de ces sortes de Dévots dans les affaires de la

116 MEMOIRES DE MADAME

nature de la mienne ; ou bien il faudroit leur apprendre avant qu'ils s'en mêlassent , que la douceur & la patience sont de meilleurs moyens pour y réussir , que les emportemens & les invectives d'un zele outré. Il est étrange que ceux qui (par la confiance que leur profession oblige d'avoir en eux) devroient être les premiers à ménager l'honneur de leur prochain , soient ordinairement ceux qui le déchirent le plus ! Un Directeur en titre d'Office ne fauroit pardonner à ceux auprès de qui son zèle est mal reçu ; & les Dévots , comme celui dont je parle , n'ont ordinairement de la charité & de la douceur , que quand on leur applaudit.

A l'égard de Montalzac , dès qu'il m'eut déclaré sa passion , ses conseils me devinrent suspects ; & de peur qu'en recevant ses visites , il ne s'imaginât que je le voulusse flater de quelque espérance , je lui dis que j'avertirois mon mari de la hardiesse qu'il avoit eue de me découvrir ses sentimens ; & que quand je serois disposée à un raccommodement , je le différerois , tant qu'il auroit pour voisin un ami si infidèle. Montalzac indigné de se voir traiter de la sorte , résolut d'observer toutes mes démarches , & d'en informer mon mari , ce qu'il fit , mais

donnant toutes les couleurs qu'il lui plut aux choses les plus innocentes. Quelque sagesse que puisse avoir une femme, elle ne fauroit éviter la médifance & la calomnie, quand elle est assez malheureuse pour être aimée par de malhonnêtes gens.

Pendant qu'on travailloit à me réconcilier avec mon mari, j'avois plus d'envie que jamais de m'en faire séparer. La protection de Madame de Chatillon m'avoit donné celle de Monsieur le Prince. J'avoue que si j'eusse été moins appuyée, j'aurois plus volontiers écouté les offres que mon mari me faisoit faire; mais tous ceux qui m'approchoient m'en détournoient; les uns par intérêt, & les autres, parce qu'ils ne se donnoient pas la peine de me faire voir les inconvéniens d'un dessein dans lequel je courois risque de ne pas réussir. En vérité l'on trouve peu d'amis sincères, qui sachent donner aux Femmes des conseils qui conviennent à leurs véritables besoins! Il n'y avoit que Mademoiselle Laval qui me parlât sans flatterie. Elle me disoit tous les jours: » Que » je ne pouvois prendre un meilleur parti » que de vivre avec mon mari, & elle me » représentoit que je devois du moins écouter les propositions avantageuses qu'il

118 MEMOIRES DE MADAME

» me faisoit faire. Mais je n'étois guères alors en état de goûter les solides raisons dont elle appuyoit ses conseils. Ce qu'elle souffroit même avec son mari qui en usoit mal avec elle, me faisoit craindre ce que j'aurois à souffrir avec le mien. Je n'avois point encore compris comme elle, que jamais la réputation d'une femme n'est en sûreté, lorsqu'elle vit éloignée de celui à qui il a plû à Dieu de l'unir. Je pensois au contraire que je serois heureuse, si je pouvois obtenir ma séparation, & c'est à quoi je croyois devoir uniquement travailler.

Saint Albe eut encore recours à moi dans l'oppression où son pere le tenoit; je ne dissimule point que le respect dont il avoit toujours accompagné la passion qu'il avoit pour moi, m'avoit donné une forte envie de lui être utile. Je m'imputois tous les mauvais traitemens qu'il recevoit de son pere: j'étois même touchée du déguisement sous lequel il s'étoit caché pour me voir; & d'ailleurs, je lui pardonnois les bruits auxquels il m'avoit exposée, en faveur de l'agréable vengeance qu'il m'avoit fait prendre des importunités de son pere. Enfin, j'étois bonne; & quoique je ne sentisse pas encore de l'amour pour lui,

je l'estimois assez pour ne vouloir pas me refuser le plaisir de contribuer à lui faire mener une vie moins malheureuse : enfin, il faut dire tout , je ne lui faisois pas de crime de m'aimer ; & je ne croyois pas qu'un amour qui ne m'étoit pas défagréable , dût m'empêcher de faire pour lui ce que j'aurois fait par générosité. Il faut avouer aussi que jamais on ne déplaît aux femmes quand on les aime : l'amour qu'il avoit pour moi me rendit plus vive sur ses intérêts : je parlai à Madame de Chatillon, de l'état où il étoit , & la priai d'employer son crédit pour lui. Elle me fut bon gré d'entrer dans ses intérêts , mais elle ne laissa pas en même temps de me représenter que ma réputation seroit encore attaquée , si l'on savoit que je me mêlasse de le servir. Cette raison m'obligea de la prier de faire mettre Saint Albe en liberté , sans qu'il parût que j'y eusse aucune part. Madame de Chatillon en parla à Monsieur le Prince , qui obtint un ordre de le faire sortir , & qui lui procura même un Emploi dans les Troupes plus considérable que celui qu'il avoit avant que d'avoir encouru la disgrâce de son pere.

On devina bien-tôt que Madame de Chatillon n'avoit fait remettre Saint Albe

en liberté , que parce que je l'en avois priée.
 Mais je ne sai si l'on me blâmera d'avoir
 pris à cœur cette affaire : la délicatesse que
 je devois avoir pour ma réputation devoit-
 elle me rendre insensible aux malheurs d'un
 homme , qui par son mérite & sa jeunesse
 étoit digne de compassion ? Il n'avoit que
 moi à qui il pût avoir recours ; & je ne
 me suis jamais repentie de l'avoir servi ;
 quelque lieu qu'on ait eu dans la suite de
 m'en faire un crime , j'ai toujours pensé
 qu'il y auroit eu de la cruauté à laisser
 Saint Albe dans l'état déplorable où il
 étoit , pouvant si aisément l'en retirer.
 Quelque soin que doive prendre une fem-
 me de sa gloire , je croi qu'il lui est permis
 de faire une bonne action : & quand on
 n'est décriée que par ces endroits , il ne
 faut se plaindre que des circonstances mal-
 heureuses qui ne permettent pas quelque-
 fois aux femmes de faire impunément de
 bonnes actions.

Dès qu'on fut que Saint Albe étoit sor-
 ti des mains de son pere par le crédit de
 Monsieur le Prince , on dit plus que ja-
 mais que c'étoit une suite de l'amour que
 nous avions l'un pour l'autre. Son pere le
 publia par-tout ; & Montalzac ne manqua
 pas d'en informer mon mari. C'est ce qui
 m'obligea

m'obligea de refuser constamment de recevoir Saint Albe ; & ne croyant pas mériter de reproches pour lui avoir procuré la liberté , je crus au moins devoir éviter des visites qu'on m'auroit reprochées avec plus de fondement.

Mais Saint Albe avoit un cœur aussi bon que moi ; & comme le tort que je pouvois me faire en agissant pour lui , ne m'avoit pas empêché de lui rendre service , il crut de son côté que le tort que me feroit sa reconnaissance ne devoit pas l'empêcher de me la témoigner ; il me fit prier plusieurs fois de recevoir au moins une de ses visites ; & me voyant obstinée à la refuser , il me voulut voir à quelque prix que ce fût. J'aurois mieux fait de le laisser venir d'abord sans m'y opposer : ma délicatesse me fut préjudiciable en cette occasion.

Madame de Chatillon alla dans ce temps-là à sa Terre de Marlou ; je l'y accompagnai : l'Abbé Fouquet nous venoit voir souvent : Madame de Chatillon ne souffroit ses assiduités , que parce qu'elle vouloit ménager un homme qui avoit beaucoup de crédit ; & ce qu'elle fit marque bien qu'elle étoit innocente de la galanterie que d'injurieux Mémoires lui ont attribué. Elle étoit toujours persuadée , de-

puis l'aventure dont j'ai parlé, que l'Abbé Fouquet ne me haïssoit pas : c'est ce qui fut cause peut-être qu'elle m'emmena à Marlou, espérant que l'Abbé Fouquet s'attacheroit à moi plus que jamais, ou qu'au moins on mettroit sur mon compte les fréquens voyages qu'il feroit à Marlou. Je devinai son dessein ; mais je lui avois tant d'obligations, que je voulus bien pour l'amour d'elle m'exposer à tout ce qu'on pourroit dire de moi ; & je croi avoir eu raison d'en user comme je fis. Il y a de certaines obligations dont il n'est jamais permis d'être ingrate ; & j'aurois cru avoir une délicatesse ridicule, si je m'étois opposée au dessein de Madame de Chatillon. Il me sembloit que c'étoit assez de ne point contribuer par ma conduite aux préjugés que le voyage pourroit donner, si toutefois on peut sans reproches avoir ces complaisances : enfin, je me mis au-dessus de ces scrupules. Ce sont encore là de ces circonstances où il est fâcheux de se trouver, & où une femme ne peut faire une bonne action sans perdre quelque chose de sa gloire. Mais qu'y faire ! Il faut renoncer au monde, ou se résoudre à se trouver quelquefois dans ces sortes d'embarras.

Fin du Livre troisième.

MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE***,

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE QUATRIEME.

PENDANT que nous étions à Marlou, Mylord Digby qui avoit loué une maison dans le voisinage, se crut obligé de rendre visite à Madame de Chatillon; cette visite fut suivie de tant d'autres que le bruit courut bientôt qu'il étoit amoureux d'elle. Elle ne fut pas fâchée qu'on s'imaginât que le Milord s'attachoit à elle, parce qu'elle espéroit qu'on ne diroit pas qu'elle eût de la complaisance pour l'Abbé Fouquet, dans le temps qu'on verroit qu'elle sembloit en écouter un autre.

L'Abbé Fouquet vint d'abord à Marlou

124 MEMOIRES DE MADAME

fans me rien dire qui marquât qu'il pensoit à moi : mais dès qu'il s'apperçut que le Milord aimoit Madame de Chatillon, il eut pour moi de vifs empressements, il vouloit éprouver si elle ne témoigneroit pas un peu de jalousie. Je connus bien ses intentions par les continuelles plaintes qu'il me faisoit d'elle ; & on n'aura pas de peine à croire que je n'avois pas envie de répondre à l'amour qu'il faisoit semblant de sentir pour moi : mais plus j'avois résolu de n'y répondre pas, & plus je m'imaginai qu'il m'étoit permis d'avoir pour lui des manières honnêtes ; cela l'engagea plus que je ne voulois, & les choses vinrent au point que je crus voir qu'il m'aimoit véritablement. Je ne voulus point l'amuser, je lui dis nettement que toutes ses peines seroient inutiles : mais j'éprouvai alors qu'une femme ne risque pas plus sa réputation en témoignant une passion qu'elle ne sent point, qu'en faisant connoître qu'elle n'aime pas.

L'Abbé me dit qu'il étoit surpris que je ne le ménageasse pas mieux, puisqu'il pouvoit me faire de la peine, en découvrant le commerce que j'avois avec un Domestique du Milord. Ce discours me surprit, je lui en demandai l'explication.

il refusa de me la donner, & se retira plein de dépit & de colére.

Peu de temps après je voulus instruire Madame de Chatillon de ce qui s'étoit passé; mais elle m'interrompit, en me disant que j'étois une folle, & que je courois risque de me perdre sans ressource; qu'on favoit que Saint Albe me voyoit tous les jours, & que pour le voir plus commodément, je l'avois fait déguiser; enfin qu'il servoit le Mylord en qualité de Valet de Chambre. Je lui protestai que si cela étoit, je n'en favois rien, que je n'avois point vû Saint Albe depuis qu'il étoit sorti de prison, & que je ne comprenois pas ces discours.

Ce que Madame de Chatillon me disoit étoit vrai. Saint Albe toujours possédé de son amour, & désespéré du refus que j'avois fait de le voir, ayant appris que j'étois à Marlou; & que le Mylord Digby voyoit souvent Madame de Chatillon, il s'étoit donné à lui sous un nom emprunté, & le servoit comme je l'ai dit: mais je ne l'avois pas encore vû, il s'étoit contenté de me voir quelquefois dans la foule, attendant l'occasion qu'il cherchoit. Cependant on l'avoit reconnu; & on croyoit que je lui parlois tous les jours.

126 MEMOIRES DE MADAME

Je priai Madame de Chatillon de faire dire à Saint Albe qu'il se retirât avant que cette affaire fît plus de bruit, & que je serois sa plus mortelle ennemie s'il ne m'obéïssoit

Madame de Chatillon fit venir Saint Albe, & lui représenta le tort qu'il faisoit à ma réputation ; mais il lui parut si touché de m'avoir déplû, & si prompt à obéir, qu'elle en eut pitié ; elle lui promit qu'avant qu'il s'en retournât à Paris, elle lui donneroit occasion de me voir ; & m'ayant fait appeller aussi-tôt, elle me laissa avec lui. Il se jetta à mes pieds sans pouvoir parler ; de mon côté je n'eus pas la force de le quereller, je lui représentai seulement les extrémités où il m'exposoit par ses folies ; & je lui dis qu'il devoit essayer de vaincre une passion qui ne convenoit ni à lui ni à moi, que je serois toujours de ses amies ; mais que je le haïrois s'il ne s'attachoit plus sérieusement à son devoir, qu'il devoit se donner tout entier au service, & songer à se rendre digne des graces que lui avoit procurées Madame de Chatillon. Il se retira charmé de la douceur avec laquelle je l'avois traité, & me dit en me quittant qu'il ne seroit heureux que lorsqu'il auroit perdu pour moi une vie dont il m'étoit redevable.

Cela ne put se passer si secrètement, que le pere de Saint Albe & Montalzac n'en entendissent parler ; ils publierent l'un & l'autre cette aventure, en y ajoutant des circonstances horribles.

L'Abbé Fouquet voyant qu'il ne pouvoit réussir auprès de moi, me laissa en repos, & recommença à rendre ses soins à Madame de Chatillon; elle affectoit de ne le voir qu'en ma présence, il crut le Mylord mieux traité que lui, il en conçut du chagrin, & s'en alla à Paris ; mais ayant appris peu de temps après, que le Mylord s'en retournoit, & qu'il avoit déjà pris congé de Madame de Chatillon, il revint à Marlou, fit le passionné auprès d'elle; mais me voyant toujours avec Madame de Chatillon, & ne pouvant l'entretenir en liberté, il voulut me donner une occupation.

L'Abbé Fouquet croyoit comme tout le monde, que j'aimois Saint Albe ; je ne sai comment il fit pour le trouver, mais il l'amena un jour à Marlou, il nous dit que Saint Albe avoit sur les bras une affaire qui l'obligeoit à se cacher ; qu'il lui avoit fait espérer que Madame de Chatillon ne lui refuseroit pas un asyle.

L'Abbé Fouquet croyoit me faire un

sensible plaisir ; il fut surpris de la manière dont je reçûs Saint Albe, je lui demandai s'il avoit perdu l'esprit, & s'il avoit résolu de se faire haïr, & je lui ordonnai sur le champ de se retirer. Madame de Chatillon à qui le respect & les malheurs de ce jeune homme donnoient de la compassion, dit qu'il ne falloit pas le renvoyer si promptement, & qu'on devoit au moins, lui laisser le temps de se reposer. Je ne pus refuser à Madame de Chatillon ce qu'elle demandoit ; ainsi je donnai à Saint Albe le temps de m'entretenir. Dès qu'il me put parler en particulier, il m'avoua qu'il n'avoit aucune affaire qui l'obligeât à chercher un asyle, qu'il étoit étonné de l'accueil que je lui faisois, parce que l'Abbé Fouquet lui avoit dit que je souhaitois passionnément de l'avoir auprès de moi ; qu'on disoit à Paris que l'Abbé Fouquet étoit aimé de Madame de Chatillon, qu'elle ne demeuroit à Marlou que pour avoir un commerce réglé avec lui, qu'il fortifioit lui-même ces bruits, & qu'enfin il lui avoit fait entendre que je serois ravie d'avoir quelqu'un qui m'amufât, & que je lui avois dit qu'il me feroit plaisir de le chercher, & de me l'amener.

Je rendis compte de cet entretien à Ma-

Madame de Chatillon, qui n'en témoigna rien à l'Abbé ; mais nous nous en retournâmes à Paris dès le lendemain. Elle eut beau faire pour se justifier , on a toujours cru dans le monde , qu'elle ne s'étoit éloignée de Paris que pour voir plus commodément l'Abbé Fouquet , & personne ne doutoit que Saint Albe ne fût auprès de moi un Amant favorisé.

L'Abbé Fouquet , à notre retour, venoit voir tous les jours Madame de Chatillon ; mais elle prenoit tant de soin de l'éviter en particulier , qu'il lui fut impossible de lui parler sans témoins.

Pendant que Madame de Chatillon vivoit ainsi avec l'Abbé Fouquet , je demourois à l'Hôtel d'Entragues. Madame de Chatillon & moi , nous avions jugé à propos de nous séparer ; mais cela ne nous empêchoit pas de nous voir très-souvent. Mademoiselle Laval qui essayoit de me mettre dans le goût de me réconcilier avec mon mari , me pressa tant d'écouter les propositions qu'il m'avoit fait faire , que j'envoyai chercher Montalzac : il vint ; mais il me dit que mon mari avoit changé de volonté ; que le voyage de Marlou l'avoit fort éloigné d'un accommodement. Je témoignai à Montalzac que j'é-

tois fâchée que mon mari fût dans cette disposition, parce que j'étois dans une résolution sincère de me réconcilier avec lui.

Montalzac m'assura que si je voulois flater son amour de quelque espérance, il feroit prendre à mon mari d'autres sentimens. Je crus devoir ménager Montalzac; je savois qu'il pouvoit beaucoup sur mon mari, & je pensai que s'il ne nous raccommodoit pas, je ferois du moins connoître à tout le monde, en mettant Montalzac dans mes intérêts, que je souhaitois de me raccommoder. Ainsi, je dissimulai dans cette occasion; & sans promettre à Montalzac que je récompenserois ses soins, je lui laissai entrevoir que je pourrois un jour n'être pas insensible à sa passion. Dans ce moment il s'imagina que sa personne ne me déplaisoit pas; mais me croyant prévenue pour Saint Albe, il me demanda que je lui promisse que je ne le verrois jamais: je ne lui répondis point encore là-dessus avec aigreur; au contraire, comme si j'eusse voulu me justifier de tout ce qu'on avoit publié de Saint Albe & de moi, je dis qu'à la vérité j'en étois aimée; mais que je l'avois toujours fort mal traité; que la manière dont je l'avois reçu à Marlou, le

prouvoit assez , que je lui avois défendu de me venir voir , & qu'enfin je ne le voyois plus : en achevant ces paroles , Saint Albe entra dans ma chambre.

Je laisse à juger de mon embarras & de mon étonnement ; je dis de mon étonnement , parce qu'il y avoit effectivement long-temps que je n'avois vû Saint Albe , & que je ne savois ce qu'il étoit devenu. Je lui parlai avec emportement , & lui ordonnai de sortir sur le champ. Saint Albe se retira respectueusement en me demandant pardon de m'avoir déplû. Son arrivée imprévûe persuada à Montalzac , que tout ce que je venois de lui dire étoit faux , & la prompte retraite de Saint Albe lui parut un jeu concerté entre nous. Il me dit en raillant que j'étois fort sincère , qu'il ne doutoit plus de ma vertu , & que le monde avoit grand tort de la soupçonner ; enfin il me dit des choses si offensantes , que je me mis en colère. Je me repentis d'avoir fait sortir Saint Albe , & je fus sur le point de le rappeler , pour marquer à Montalzac que je me souciois peu de ce qu'il en pourroit penser , tant il est vrai que les femmes sont capables de tout quand on ne les ménage point : cependant je ne rappelai point Saint Albe , je me contentai

132 MÉMOIRES DE MADAME
de faire sortir Montalzac fort brusquement.

Saint Albe apprit en sortant, que l'homme qu'il venoit de voir avec moi étoit le Marquis de Montalzac ; & se souvenant en même temps de tous les mauvais offices qu'il m'avoit rendus, il résolut de l'attendre & de m'en venger. Saint Albe ne considéra point les suites de l'action qu'il alloit faire, & ne suivit que les mouvemens de sa colére. Dès qu'il vit sortir Montalzac il le joignit, & lui ayant demandé pourquoi il osoit décrier une femme, dont il ne devoit parler qu'avec respect, il l'obligea de mettre l'épée à la main. Ils se battirent long-temps sans avantage, à la fin Montalzac tomba mort après avoir blessé Saint Albe. Ce combat se fit presque sous mes fenêtres ; le bruit que firent ceux qui s'empresserent, mais trop tard de les séparer me les fit ouvrir, & la première chose qui frappa ma vûe fut Saint Albe tout sanglant, qui avoit de la peine à se soutenir, & qui s'efforçoit de gagner la porte de l'Hôtel d'Enragues. Je n'eus pas la cruauté de la lui faire fermer, au contraire, je courrois sans savoir ce que je faisois, & j'ordonnai qu'on le fist entrer. Dès qu'il me vit, il tomba à mes pieds, en me disant ;

Je meurs , Madame , trop heureux de vous avoir vengée. Je priai l'Hôte de l'Hôtel d'Enragues de faire transporter Saint Albe sans perdre un moment , par la porte de derriere dans une maison voisine , où on lui mit le premier appareil : & de-là j'eus soin encore de le faire porter dans une autre plus éloignée. La chose réussit de manière qu'on ne le trouva point,

On punissoit en ce temps-là les duels plus sévèrement que jamais , & je vis bien que Saint Albe auroit besoin d'un grand crédit pour avoir des informations favorables. Je courus chez Madame de Chatillon pour l'informer de cette aventure. J'y rencontrai heureusement l'Abbé Fouquet , qui me promit que les informations ne seroient point données au Procureur Général son frere , qu'après qu'il les auroit vûes , & qu'il feroit ensorte qu'il parût que Saint Albe avoit été attaqué.

L'Abbé Fouquet tint sa parole. Par son crédit & par ses soins l'affaire n'ent aucune suite , & Saint Albe eut la liberté de paroître dès que sa santé le lui permettoit ; ses Lettres de grace furent bientôt expédiées, & il ne resta de cette aventure que le préjugé qu'elle donnoit contre moi ; car le moyen de croire que Saint Albe me fût

134 MEMOIRES DE MADAME
indifférent , voyant ce que j'avois fait pour
lui. Cependant je ne l'avois servi que par
générosité & par compassion , & je crois
que les femmes de la vertu la plus sévère,
en auroient usé comme moi. Pendant que
Saint Albe fut caché je ne le vis point : j'a-
voue que je me faisois violence en cela ,
parce qu'outre que mes visites auroient pû
contribuer à sa guérison , l'amour qu'il
avoit pour moi , avoit toujours été accom-
pagné d'un respect & d'une soumission
charmante. Peut-être que la plupart des
femmes qui jouissent d'une heureuse répu-
tation , n'auroient pas eu la force que j'eus
dans cette occasion.

Néanmoins, quand je pensois à tout ce
qu'on disoit dans le monde, de Saint Albe
& de moi , je m'affligeois , & je m'estimois
malheureuse ; car enfin , le zèle désintéressé
de Saint Albe me faisoit autant de tort ,
que m'en avoit fait le caractère de ceux
qui m'avoient aimée avec moins de déli-
catesse. Il n'y a point d'Amant qu'une
femme ne doive craindre , puisqu'un hon-
nête homme peut être dangereux.

Comme l'Abbé Fouquet croyoit que
j'aimois Saint Albe , il étoit persuadé que
je lui avois beaucoup d'obligation , c'est
pourquoi il crut être en droit de me de-

mander des marques de ma reconnoissance; il me dit qu'après avoir, en ma considération, sauvé la vie de mon Amant, il attendoit de moi un service que je ne pouvois lui refuser sans ingratitude; c'étoit de l'avertir de la conduite de Madame de Chatillon avec Monsieur le Maréchal d'Hocquincourt, qui depuis quelques mois sembloit s'attacher à elle. Je lui répondis par avance, que je n'avois point encore remarqué que Madame de Chatillon aimât quelqu'un de ceux qui l'aimoient, & qu'elle ne m'a.oit jamais paru les souffrir que par honn. teté. J'ajoutai qu'il devoit connoître le caractère de Madame de Chatillon, qui pensoit beaucoup plus à un établissement qu'à une galanterie.

L'Abbé Fouquet me dit qu'il favoit tout cela, mais qu'il ne laissoit pas de me prier de faire ce qu'il me demandoit.

Si j'avois de l'obligation à l'Abbé Fouquet, je croyois en avoir davantage à Madame de Chatillon; je ne manquai pas de lui rendre compte de la commission qu'il m'avoit voulu donner. » Vous n'êtes pas » la première, me dit Madame de Chatillon, qu'il a tâché d'engager à l'informer de toutes mes actions; c'est un ami jaloux qui ne peut souffrir personne

136 MEMOIRES DE MADAME

» dans mes intérêts ; il m'aime , & parce
 » que je ne puis l'aimer de la manière
 » qu'il le fouhaite , il s'imagine que je ré-
 » ferve à un autre cette espèce d'amitié ;
 » dans cette pensée , il se tourmente , tous
 » ceux qui me voyent lui donnent de l'in-
 » quiétude ; & sur la moindre apparence ,
 » il forme des soupçons dont il ne veut
 » point se défabuser , il les répand même
 » dans le monde , « & trouve des gens
 qui débitent ces impostures. N'est-ce pas
 lui qui a tâché de persuader à toute la terre
 que j'ai aimé Monsieur de Candale & Mon-
 sieur de Nemours ? Je ne suis pas surprise
 que les visites du Maréchal d'Hoquincourt
 l'allarment , c'est son caractère qu'il sou-
 tient : mais vous savez , ajouta-t-elle , les
 raisons que j'ai de le ménager , il faut dissi-
 muler ; ne faites pas semblant de m'avoir
 parlé , & je vous permets de lui rendre
 compte de ma conduite avec le Maréchal
 d'Hoquincourt , mais vous lui direz inu-
 tilement la vérité , il ne la croira pas ; il
 vous accusera de dissimulation , c'est un
 homme qui n'est point content quand on
 lui fait des rapports qui lui font voir son
 injustice ; en un mot il veut qu'on lui di-
 se du mal de moi.

Ce que Madame de Chatillon me dit
 arriva §

arriva ; l'Abbé Fouquet s'imagina que je ne la voulois point trahir ; & lorsque je l'assurai qu'on ne pouvoit soupçonner la vertu de Madame de Chatillon sans injustice , il me dit qu'il savoit bien ce qu'il en devoit penser , & se mit en colère , parce que je ne voulus pas mentir.

Madame de Chatillon ne laissoit pas de le voir , & de le souffrir toujours par politique. C'est cette complaisance seule qui a fait soupçonner sa conduite , sans cela elle auroit eu toute la réputation qu'elle méritoit.

Pour moi j'étois encore plus à plaindre que Madame de Chatillon , étant obligée de me ménager des amis , & me trouvant dans une situation à autoriser tout ce qu'on voudroit dire de moi. Dès qu'une femme vit séparée de son mari , elle donne des armes contre elle , & on ne croit pas lui faire une grande injure de soupçonner de sa conduite.

Saint-Albe étoit à peine guéri quand son pere mourut ; heureusement pour Saint-Albe il mourut si subitement , qu'il n'eut pas le temps de signer un Testament par lequel il le déshéritoit.

Le premier usage que fit Saint-Albe de sa succession , fut de me l'offrir. Il m'écri-

138 MEMOIRES DE MADAME

vit que j'étois maîtresse de tout son bien ; & qu'il me prioit de souffrir qu'il m'en fît la donation pour une raison particulière. On vouloit le marier ; & comme il lui étoit impossible d'y consentir, il croyoit se débarrasser de cette importunité, en faisant voir qu'il avoit disposé de son bien, & qu'il devenoit par-là un assez mauvais parti.

Quoique cette proposition me parût extravagante, je n'étois point insensible à la générosité qui en étoit le principe ; mais j'admirois en même-temps le malheur que j'avois d'être aimée d'un homme, qui plus il étoit capable de faire des actions héroïques, plus il commettoit ma réputation ; & quel déchaînement ne devois-je pas craindre de sa famille, si l'on venoit à soupçonner le dessein qu'il me proposoit ! Cet écueil étoit d'autant plus à craindre, que je me sentoient plus agréablement flatée ; car je connus alors qu'il ne me seroit pas possible de ne point aimer un homme qui me donnoit tous les jours de nouveaux sujets de l'estimer.

Quand je n'aurois pas eu mille raisons d'avoir de la sagesse & de la vertu, j'aurois voulu en avoir pour me rendre digne des sentimens que Saint-Albe avoit pour

moi , & je ne voudrois que cette épreuve pour justifier ma conduite. Depuis ce temps-là je suis persuadée qu'il n'y a point de femme assez peu raisonnable pour se démentir sur les principes de l'honneur , quand elle est aimée d'un homme qui mérite seul d'être aimé d'elle ; & si l'on voit tous les jours des femmes peu délicates dans leurs attachemens , c'est qu'elles ne trouvent personne qui mérite plus de délicatesse ; c'est presque toujours le caractère de ceux dont elles sont aimées , qui fait leur bon ou leur mauvais sort , & rien ne leur apprend mieux leur devoir , qu'un amant qui fait faire le sien.

Ce que Saint-Albe faisoit de son côté ; m'apprit ce que je devois faire du mien. Je résolus non-seulement de refuser ses offres , mais encore de l'obliger à se marier. Je lui mandai qu'il me perdrait en faisant ce qu'il méditoit ; mais que s'il vouloit que je l'aimasse toute ma vie , il falloit qu'il fît ce que sa famille souhaitoit , & que je l'en conjurois par le soin qu'il devoit avoir de ma réputation.

Ma réponse lui causa beaucoup de chagrin ; il en tomba malade ; il m'écrivit encore plusieurs Lettres pour essayer de me faire consentir à la donation , je la refusai

140 MEMOIRES DE MADAME

constamment, & je lui écrivis de nouveau qu'il songeât à se marier, s'il ne vouloit me perdre entièrement; & en effet on voit bien que je n'aurois pû éviter les persécutions de sa famille, si l'on avoit connu ses desseins.

A l'égard de la donation, il fit réflexion sur les suites qu'elle auroit indubitablement, il ne m'en parla plus; mais il me manda qu'il ne pouvoit se résoudre à se marier, & que ne pouvant être à moi, il ne vouloit être à personne. Le plaisir que me fit ce sentiment, m'empêcha de le combattre, cela fut cause que je n'évitai pas le déchaînement de sa famille.

Comme on le pressoit de se marier; parce qu'il se présentoit pour lui un parti considérable qu'on craignoit de manquer, on m'imputa le refus qu'il en faisoit. Ses parens prévenus de cette opinion, ne garderent plus de mesures avec moi, & attaquèrent cruellement ma réputation. D'un côté on mandoit à mon mari, & l'on faisoit dire à ma mere que Saint-Albe m'entretenoit, & de l'autre, on faisoit tomber tous les jours entre les mains de Saint-Albe des détails ridicules de mes prétendues galanteries. Les choses allerent si loin, qu'un grand Seigneur qui vouloit marier

Saint-Albe , proposa de me faire rendre de force à mon mari. J'en fus avertie ; & entrant tout de bon en colere contre Saint-Albe , je lui mandai que je le haïrois & ne le verrois jamais , s'il ne faisoit ce que sa famille desiroit.

Il tenta divers moyens de se dispenser de cette nécessité ; mais voyant que plus il différoit , plus on se déchaînoit contre moi , il promit d'épouser la personne qu'on lui proposoit ; il l'alla voir , & les articles furent bien-tôt signés.

Après m'avoir donné cette marque de sa soumission , il me fit demander permission de me rendre visite. Je ne crus pas devoir la refuser. Il vint avec une douleur qui me fit repentir de ce que j'avois exigé de lui. Je ne lui dissimulai point que je la partageois ; mais enfin , lui dis-je , il n'y a pas d'autre moyen de me marquer que vous m'aimez. Mariez-vous donc ; & pour me prouver tout votre amour , il faut que vous aimiez la personne que vous allez épouser ; & par la manière dont vous en userez avec elle , je jugerai de celle dont vous m'aimez. Gardez-vous bien de lui témoigner de la froideur ou du mépris , parce qu'on en pénétreroit bien-tôt la cause. Hé bien , Madame , répondit Saint-Albe en soupi-

142 MEMOIRES DE MADAME

rant , je ferai tout ce vous m'ordonnez ; mais je veux que ma famille & ma femme même sachent qu'ils vous en ont obligation , qu'ils viennent vous voir , & vous demander pardon de la manière dont ils vous ont traitée. Non , lui dis-je , cela produiroit un mauvais effet. Votre femme ne pourroit vous aimer , si elle favoit qu'une autre qu'elle , vous eût engagé à l'épouser ; & à l'égard de votre famille , je vous permets de lui témoigner que vous m'estimez toujours , & que je n'ai jamais été capable de vous donner de mauvais conseils. Souffrez au moins , Madame , reprit Saint-Albe ; que je vous amène ma mere , afin qu'elle soit instruite de vos sentimens , & qu'elle puisse dans la suite détromper ceux qui ont cru que c'étoit vous qui me détourniez de ce mariage ; car je vous proteste , ajouta-t-il , que je ne me marierai pas , si quelqu'un ne fait que c'est vous qui l'ordonnez. Je lui répondis qu'il pouvoit m'amener sa mere , & que je la verrois volontiers , puisque c'étoit une satisfaction qu'il vouloit absolument.

Saint-Albe en me faisant faire une espèce de réparation , croyoit avoir trouvé un moyen de me lier avec sa mere , pour avoir dans la suite occasion de me voir ; il ne

diffimula point ce motif, & j'y fus sensible, parce que je sentoïis bien que j'aurois de la peine à ne le plus voir; d'ailleurs je crus qu'on cesseroit de parler de nous, dès qu'on me verroit amie de sa femme & de sa famille.

Sa mere ne tarda pas à me venir voir. Depuis l'aventure qui étoit arrivée à son mari, elle avoit de l'inclination pour moi; & quoiqu'elle crût comme les autres, que son fils & moi nous nous aimions, elle ne laissa pas de me demander mon amitié, & de me prier de vouloir bien être toujours dans les intérêts de son fils.

Saint-Albe ravi d'avoir la liberté de me voir, acheva son mariage peu de jours après avec moins de répugnance. Je crois qu'il n'y auroit jamais consenti, s'il avoit été obligé en se mariant de cesser de me voir.

Ceux qui s'imaginoient que je l'empêchois de se marier, furent étonnés quand ils virent la chose faite, & que j'étois tous les jours avec sa femme & sa mere; mais comme on ne croit pas aisément qu'une femme soit capable de la force que j'eus dans cette occasion, on dit que je n'avois consenti au mariage de Saint-Albe, que pour appaiser le ressentiment de sa famille, & pour

144 MEMOIRES DE MADAME

être en état de souffrir ses soins tranquillement. On insinua cette opinion à sa femme ; & comme elle avoit assez de mérite & de beauté pour être aimée , elle conçut une jalousie furieuse contre moi. Son mari qui avoit toutes les qualités d'un très honnête homme , en usoit fort bien avec elle , mais quoiqu'elle dût être satisfaite de ses manières , elle exigea de lui qu'il ne me verroit plus , & elle affecta de son côté de me témoigner de la froideur. Je m'aperçus alors que j'avois eu tort d'être entrée dans cette société : une femme sans doute dans cette occasion devoit se résoudre à ne voir jamais le mari ni la femme , c'est ce que j'eus envie de faire pour réparer ma faute. Je ne retournai plus chez Saint-Albe ; il me vint demander la raison de ce changement , je ne lui parlai point de la froideur que sa femme m'avoit marquée , je lui dis seulement que j'avois appris que ma mere & mon mari trouvoient mauvais que je continuasse à le voir , & que dans la résolution où j'étois de m'accommoder , je voulois leur ôter tout sujet de plainte.

Ce fut alors que les chagrins de Saint-Albe recommencerent ; il me reprocha
» que je l'avois rendu le plus malheureux
» de tous les hommes , que sa femme lui
» deviendrait

» deviendrait insupportable dès qu'il ne me
» verroit plus, qu'il ne pourroit s'empêcher
» de faire éclater son aversion pour elle ;
» enfin que j'allois causer dans sa famille
» un désordre effroyable. Je lui représen-
tai qu'il me perdrait indubitablement, &
que s'il avoit pour moi quelque considé-
ration, il ne s'opposeroit point à la réso-
lution que j'avois prise de cesser de le voir ;
je le priai encore de continuer à traiter sa
femme comme il avoit commencé, parce
que s'il en usoit mal avec elle, on ne man-
queroit pas de m'imputer ce changement.
Non, Madame, je ne vous obéirai point,
s'écria Saint-Albe, quelque chose qu'il en
puisse arriver ; il ne me fera pas possible
d'avoir de la complaisance pour une per-
sonne qui ne m'a paru digne de mon ami-
tié, qu'autant que j'ai cru qu'elle nous ren-
doit justice ; elle a bien osé me prier de ne
vous voir plus, mais je me suis expliqué
là-dessus ; elle a paru contente des raisons
que je lui ai dit que j'avois de vous voir ;
& quand vous voudrez l'honorer de vos
visites, je vous réponds qu'elle les rece-
vra comme elle le doit. Je lui dis qu'il ne
devoit plus espérer que je remisse le pied
chez lui ; que la jalousie de sa femme se
réveilleroit, & que d'ailleurs je songeois

férieusement à me réconcilier avec mon mari. Il me voulut parler là-dessus, mais je ne voulus point l'écouter, & je l'obligeai de sortir.

Il revint le lendemain, mais je refusai sa visite, & enfin il désespéra de me faire changer de résolution. Dès qu'on fut dans le monde que je ne voyois plus sa femme, on dit qu'elle m'avoit bannie de chez elle, & ce bruit confirma celui qu'on avoit auparavant répandu contre moi. Il faut avouer que je me trouvois dans des circonstances bien malheureuses, car je ne pouvois prendre là-dessus de conduite qu'on ne pût mal expliquer; ainsi j'aimois mieux souffrir qu'on dît que Saint-Albe m'avoit sacrifiée à la jalousie de sa femme, que de faire dire qu'il sacrifioit sa femme à l'amour qu'il avoit pour moi.

Quand Saint-Albe ne put plus douter que je ne le voulois plus voir, il cessa de se contraindre, & en usa mal avec sa femme; on dit encore alors que je lui faisois tenir cette conduite pour me venger de sa femme.

Aussi-tôt que j'appris que Saint-Albe ne suivoit pas les conseils que je lui avois donnés, je commençai à n'avoir plus si bonne opinion de lui; il me parut trop fem-

blable aux autres hommes, je l'accusai d'être peu délicat, & je fus même assez injuste, pour m'imaginer que son procédé m'offendoit ; je crus qu'il manquoit de considération pour moi, c'est pourquoi je résolus de le guérir de sa passion, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen de l'engager à bien vivre avec une femme qu'il auroit trouvée aimable, s'il ne m'eût point aimée.

Je communiquai mon dessein à Mademoiselle Laval, & nous convînmes que je ferois semblant d'aimer un Gentilhomme nommé Savigny, que je connoissois depuis quelque temps, & que je voyois souvent chez Madame de Chatillon, dont il étoit parent ; que Mademoiselle Laval iroit trouver Saint-Albe, pour lui faire confidence de cette nouvelle galanterie. J'espérois que Saint-Albe cesseroit de m'aimer, & vivroit bien avec sa femme, quand il me croiroit prévenue pour un autre. Je connoissois assez la discrétion de Saint-Albe, pour ne pas craindre qu'il abusât de cette confidence, & qu'il fût capable de me décrier ; c'est ce qui me détermina à lui donner des preuves de cette intrigue imaginaire, par plusieurs Lettres que je feignis d'écrire à Savigny, & que Mademoiselle Laval devoit montrer à Saint-Al-

148 MEMOIRES DE MADAME

be d'une manière mystérieuse. J'avoue que cet artifice étoit grossier ; car pour peu qu'on me connût , on favoit bien que je n'avois aucune liaison particulière avec Savigny , & que je ne le voyois jamais chez moi ; mais je m'imaginai que Saint-Albe pourroit s'y laisser surprendre ; peut-être même n'étois-je pas fâchée de l'éprouver par là , & au pis aller je croyois que s'il découvroit l'artifice , il connoîtroit au moins que je voulois absolument qu'il en usât mieux qu'il ne faisoit avec sa femme , puisque je me servois d'un si étrange moyen pour l'y obliger.

Une partie de ce que j'avois prévu arriva. Saint-Albe n'étoit point capable de juger de moi peu favorablement , & jamais homme n'a mieux rempli que lui la première qualité qu'il me semble que doit avoir un véritable amant , & qui est une estime inviolable pour la personne qu'il aime. Mais ce ne fut pas seulement l'estime qu'il avoit pour moi , qui l'empêcha d'ajouter foi à cette confiance , la bonne opinion qu'il avoit du caractère de Mademoiselle Laval , ne lui permettoit pas de la croire ; il étoit persuadé qu'une femme qui étoit attachée à moi par une si forte amitié , n'étoit pas capable de me trahir ;

ainsi il dit à Mademoiselle Laval qu'il ne croyoit rien de ce qu'elle vouloit lui insinuer.

Mademoiselle Laval, charmée de le trouver si honnête homme, lui avoua que je m'étois servie de ce moyen pour lui faire comprendre le chagrin que me donnoit la conduite qu'il tenoit avec sa femme.

Saint Albe ne put s'empêcher de pleurer, quand il vit que je faisois, pour l'attacher à son devoir, ce qu'il disoit que d'autres auroient voulu faire pour l'en détacher. Il pria Mademoiselle Laval de se charger d'une lettre pour moi, & je pense devoir la mettre ici dans les propres termes dont elle étoit conçue.

Je me rends, Madame, aux bontés que vous avez pour moi. Mademoiselle Laval pourra vous dire que je n'ai pas balancé un moment à prendre votre parti contre vous-même. L'estime que j'ai pour vous m'a fait juger d'abord que vous me vouliez tromper, mais désabusez vous, rien ne me donnera jamais de vous une autre opinion, que celle que j'en ai conçue quand je vous ai sacrifié mon cœur & ma vie. Je ferai ce que vous m'ordonnez, mais permettez que je vous demande pour récompense de ce

159 MEMOIRES DE MADAME

sacrifice, une part dans votre cœur ; je ne cesse point de l'admirer, & je suis au désespoir de ne le pas mériter ; aidez-moi à soutenir le malheur auquel vous me condamnez, en m'obligeant à marquer à une autre ce que je ne sentirai jamais que pour vous ; faites-moi voir de temps en temps que vous ne m'oubliez point, & laissez-moi me flater, que j'aurois été plus heureux si votre devoir & le mien l'eussent permis.

Mademoiselle Laval me rendit cette Lettre, elle pleuroit en me parlant de ce qu'elle avoit remarqué de grand & d'héroïque dans les sentimens de Saint Albe, nous admirions ensemble la fatalité de ma destinée, qui faisoit prendre de si fâcheuses impressions contre moi à tant de gens, auprès desquels je m'efforçois d'établir l'estime que je croyois qui m'étoit due, pendant que le seul homme que j'avois voulu prévenir contre moi, n'en pouvoit concevoir une mauvaise opinion.

Que j'aurois été heureuse, disois-je à Mademoiselle Laval, si tous les hommes étoient du caractère de celui-là ! Hé, pourquoi ne le sont-ils pas ? quel détestable panchant ont-ils à juger mal des femmes ? Du moins, ajoutois-je, puisque j'en ai trou-

vé un qui ne partage ni leur aveuglement, ni leur malignité, il est juste que je n'estime que lui, & c'est ce que je veux faire le reste de ma vie : heureuse, si ceux qui ont causé mes premiers attachemens lui avoient ressemblé ! Mais non, reprenois-je aussi-tôt, je ferois au désespoir qu'un autre que Saint Albe eût mérité une estime que je ne veux donner qu'à lui. Mais enfin, me dit Mademoiselle Laval, quelle est votre résolution ? lui accorderez-vous ce qu'il demande, & lui donnerez-vous quelquefois de vos nouvelles ? Hé ! pourquoi ne lui en donnerois-je pas, lui repondis-je ; seroit-ce en trop faire pour un homme à qui rien ne coûte pour moi ? Allez le trouver, je vous conjure, & dites-lui qu'il peut compter sur tout ce qui s'accordera avec mon devoir, & que si jamais je me vois en état Mais non, repris-je aussi-tôt, il ne faut point nous flater de ces espérances chimeriques ; dites-lui que je suis à lui pourvu que je ne le voye point, & qu'il n'exige point de moi des Lettres, qui toutes innocentes qu'elles seroient, pourroient me rendre suspecte. Vous avez bien de la peine à prendre une résolution, me dit Mademoiselle La-

152 MEMOIRES DE MADAME

val, pour moi je vous conseille de ne lui rien mander, & d'attendre qu'il fasse ce qu'il vous promet, & que l'occasion se présente de lui témoigner combien vous y êtes sensible. Je me rendis à ce conseil, & j'avoue que pour peu que Mademoiselle Laval m'eût parlé autrement, j'aurois voulu lui répondre sans différer, & peut être que je n'aurois pas été assez maîtresse de moi, pour ne lui témoigner pas toute la passion que j'avois pour lui.

Si j'eus lieu d'être contente de la Lettre de Saint Albe, je le fus bien davantage quand j'appris la manière dont il en usoit avec sa femme. Il y avoit dans sa conduite tant de soins, d'égards & de complaisance, qu'on le donnoit pour modèle à tous les Maris; quelque passion que j'eusse pour lui, je n'avois garde d'en être jalouse; je croyois tellement connoître le caractère de Saint Albe, que je m'attribuois tout ce qu'il faisoit pour sa femme.

Mais on n'en jugeoit pas ainsi dans le monde, on crut que Saint Albe n'aimoit sa femme que parce qu'il ne me voyoit plus, & l'on dit qu'on avoit eu raison de m'éloigner, & qu'il falloit que

LA COMTESSE DE ***. 133

ce fût moi qui les eus brouillés auparavant.

Saint Albe étoit au désespoir de tout ce qu'il entendoit dire là-dessus, mais il n'osoit détromper personne, parce qu'il falloit pour bien vivre avec sa femme, & pour suivre parfaitement mes conseils, qu'il se gardât bien de lui dire la part que j'avois à ce changement.

Madame de Saint Albe persuadée que le nouveau procédé de son mari n'étoit dû qu'à elle, étoit la première à me déchirer par tout; elle gardoit, à la vérité, des mesures en présence de son mari, devant qui elle n'osoit prononcer mon nom, de peur apparemment de rappeler le souvenir du passé; tout le monde m'en avertissoit, & l'on me conseilloit d'en demander raison à Saint Albe, mais je n'avois garde de le faire, & je me sentoient assez de force pour dire d'elle autant de bien, qu'elle disoit de mal de moi. Il n'y avoit pas un grand mérite dans cette modération, je l'avoué, & il me semble que dans la conjoncture où j'étois, je ne pouvois en user autrement; d'ailleurs, j'aimois trop Saint Albe pour ne pardonner pas à sa femme des dis-

154 MEMOIRES DE MADAME

cours dont il n'auroit pû me venger sans se brouiller encore une fois avec elle.

Dans ce tems-là il fut obligé d'aller à l'armée ; comme il crut que ma provision ne suffiroit pas pour m'entretenir, il alla trouver Monsieur Brice qui avoit soin de me la payer, & lui mettant entre les mains une somme considérable, il le pria de ne me laisser manquer de rien, & d'en user avec moi d'une manière qui me fist croire que j'avois cette obligation à Monsieur Brice ; il fit si exactement ce que lui avoit recommandé Saint Albe, que j'ignorai long-tems cette générosité ; dès que je l'appris j'augmentai mon estime & mon amour pour un homme si digne d'être aimé ; j'avouë que je n'avois pas besoin de recevoir de nouvelles marques de son mérite pour me déterminer à l'aimer toute ma vie, j'y étois déjà résolue, mais en même-tems je me promettois bien de ne rien faire pour lui que ce qui pourroit s'accorder avec mon devoir. Le plaisir innocent d'aimer Saint Albe & d'en être aimée, me consolait de tout ce que ma mauvaise destinée me faisoit souffrir ; & quelque compassion que fasse le récit de mes malheurs,

Je crois qu'on enviera le bonheur que j'eus d'avoir trouvé, dans Saint Albe, un amant digne d'occuper mon cœur, & dans Mademoiselle Laval une amie qui méritoit si bien ma confiance.

L'absence de Saint Albe mit sa femme en pleine liberté d'exercer sa haine contre moi; rien ne lui faisoit tant de plaisir que d'entendre mal parler de ma conduite; ses amies qui connoissoient ses sentimens nourrissoient sa malignité par complaisance: enfin elle résolut de travailler à me perdre entièrement; & pour y réussir, elle s'avisa de composer des Lettres elle-même, où elle disoit des choses horribles de Mademoiselle Laval & de moi. On mit ces Lettres entre les mains du Directeur dont j'ai déjà parlé, lequel s'imaginant que la gloire de Dieu demandoit de lui qu'il se vengeât du peu de cas que j'avois fait de ses avis, les fit voir avec une circonspection hypocrite au mari de Mademoiselle Laval, ensuite à ma mere & à mon mari. Il n'en demeura pas là, il trouva moyen de faire informer la Reine de ma mauvaise conduite, & de la prier d'interposer son autorité, pour remédier aux désordres dont il ge-

156 MEMOIRES DE MADAME
misoit, & dont il n'auroit tenu qu'à lui
de voir la fausseté, s'il avoit voulu pren-
dre la peine d'examiner par qui ces Let-
tres lui avoient été données : mais la pru-
dence & la charité sont des vertus que
le faux zèle ne connoît pas.

Fin du quatrième Livre.



MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE ***,

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE CINQUIEME.

QUAND la réputation est en proye au zèle indiscret des faux dévots, c'est un mal sans remède. Les Lettres dont j'ai parlé firent beaucoup de bruit; Madame de Châtillon m'avertit que la Reine même en avoit ouï parler, & qu'on sollicitoit auprès de cette Princesse un ordre pour nous faire enfermer Mademoiselle Laval & moi. Tout cela se faisoit, comme j'ai déjà dit, par les soins pieux du Directeur dont j'ai parlé. Je ne doute point que nos ennemis n'eussent obtenu ce qu'ils souhaitoient, si Mada-

me de Châtillon n'eût pas eu la bonté de désabuser la Reine, mais elle me justifia de manière, que le Directeur ne put nous nuire.

Cependant Madame de Châtillon nous conseilla d'aller demeurer dans une Communauté, jusqu'à ce qu'on eût obligé mon mari & celui de Mademoiselle Laval, à nous rendre justice. Nous suivîmes ce conseil, & je peux dire que nous le suivîmes sans répugnance.

Je ne songeai après cela qu'à terminer mon procès. Madame de Châtillon prit la peine d'en parler à mes Juges; & enfin il étoit en état d'être jugé, lorsque ma mere me vint trouver pour me proposer un accommodement de la part de mon mari. Je crois, en vérité, que ma mere faisoit cette démarche sans ordre; elle craignoit qu'étant aussi bien appuyée que je l'étois, je n'obtinsse une séparation; & que je ne demeurasse toujours à Paris; c'étoit pour elle un malheur effroyable d'avoir une fille de mon âge, & elle vouloit au moins, en m'éloignant, adoucir ce malheur, mais elle ne me trouva pas dans la disposition qu'elle desiroit, je lui dis que j'avois été trop maltraitée pour me contenter d'un accord fait en particu-

lier, & que je voulois être justifiée publiquement; ma réponse l'aigrit un peu contre moi, & nous nous séparâmes peu contentes l'une de l'autre. Pour moi je l'avoûrai, c'étoit moins les mauvais traitemens de mon mari, que ceux de ma mere qui m'obligeoient à m'opposer à ce qu'elle souhaitoit; j'étois indignée qu'une mere qui m'avoit abandonnée lorsque j'étois sans appui, me recherchât lorsque je commençois à n'avoir pas besoin d'elle.

Je sollicitois le jugement de mon procès, & j'étois sur le point de l'obtenir, lorsque la mort de mon mari le termina d'une manière imprevue. Il s'en étoit retourné en Province, dans l'intention, à ce qu'on disoit, de suborner des témoins contre moi, & il fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissa que le temps de me rendre justice: il déclara avant que de mourir qu'il se repentoit de la manière dont il en avoit usé avec moi, qu'il avoit conçu de ma conduite d'injustes soupçons, qu'il les condamnoit, & qu'il vouloit que tout le monde sçût que j'étois très-innocente des choses que la médifance m'avoit imputées, & dont il se reconnoissoit la cause.

Ma mere apprit cette nouvelle plutôt

160 MEMOIRES DE MADAME

que moi ; elle vint avec empressement m'en informer. Il auroit été difficile d'ajouter quelque chose aux démonstrations de joye & de tendresse qu'elle me fit voir. Toutes les Dames de la Communauté vinrent aussi m'en faire leurs complimens : Je m'étois apperçue qu'elles m'avoient toujours regardé jusques-là comme une femme qu'elles ne souffroient chez elles qu'à regret , je fus un peu étonnée de leurs civilités , lorsqu'elles me témoignèrent qu'elles seroient ravies que je demeurasse dans leur maison : il y en eut même qui me proposerent d'en faire achever les bâtimens.

Le premier conseil que me donna ma mere , fut de m'en aller incessamment en Province , pour mettre ordre aux grands biens dont mon fils étoit devenu heritier par la mort de son pere , mais une autre mort qui arriva presque en même temps , changea encore plus avantageusement ma fortune : Mon frere qui pouvoit avoir quinze ans , s'étant échauffé au Collège , mourut d'une pleuresie , & sa mort me laissa héritiere d'un fort grand bien.

Ma mere eut tant de douleur de la perte de mon frere que je crus qu'elle n'y survivroit pas. Je l'aurois consolée de
cette

cette mort si elle avoit pû me rendre justice , mais j'essayai en vain de lui persuader qu'elle retrouveroit en moi ce qu'elle avoit perdu dans mon frere ; elle ne changea point de sentimens pour moi , soit qu'elle s'imaginât que la dureté qu'elle avoit eûe à mon égard m'empêcheroit de l'aimer , ou qu'elle conservât toujours un penchant à me nuire.

Le changement de ma fortune me fut d'autant plus agréable que je m'y attendois le moins. La premiere chose que je fis dans ce nouvel état , fut de songer aux moyens de reconnoître les obligations que j'avois à Mademoiselle Laval ; je la reconciliai avec son mari à qui je prêtai une somme assez considérable pour acheter une Charge dans la maison du Roi ; il ne vécut pas long-tems dans cette nouvelle fortune : Je voulus après cela établir avantageusement Mademoiselle Laval , mais elle me témoigna tant d'envie de demeurer toujours auprès de moi , que j'y consentis , d'autant plus volontiers , que j'étois assurée de son cœur , & que je l'aimois beaucoup.

Pendant que je donnois ainsi des marques de ma reconnoissance , le monde accoutumé à empoisonner les choses , ne

manqua pas de dire que je n'avois donné la Charge dont je viens de parler au mari de Mademoiselle Laval que parce que je l'aimois. Je ne dirai rien pour détruire une si lâche calomnie.

Pour Saint Albe, je l'aimois toujours passionnément, & je répondis autant que la bienséance me le pouvoit permettre aux marques de tendresse qu'il me donnoit continuellement. On peut croire qu'il apprit avec plaisir le changement de ma fortune ; & j'avoûrai aussi, que me trouvant maîtresse de moi, je me repentis plus d'une fois de l'avoir obligé de se marier ; j'aurois été ravi de partager mon bien avec lui. Il n'étoit pas, à la vérité, de ma qualité, ni assez riche pour prétendre à m'épouser, mais ce qu'il avoit fait pour moi, & le respect dont il avoit toujours accompagné sa passion, me faisoit croire qu'il n'y avoit que lui au monde qui fût digne de moi ; mais je ne voyois pas de fondement à lui donner cette espérance, & je crus au contraire que si je la lui laissois concevoir, cela ne serviroit qu'à augmenter son malheur, & à lui donner encore plus de mépris pour sa femme ; c'est pourquoi je résolus de lui cacher plus que jamais les sentimens que j'avois

pour lui. Je lui fis rendre exactement ce que je crus lui devoir ; & lui offrant à mon tour tout ce qui étoit à moi , je le priaï de me donner une occasion de lui témoigner ma reconnoissance ; mais en même-tems je le conjurois de faire tous ses efforts pour étouffer une passion qui ne serroit qu'à le rendre malheureux.

Il m'aimoit avec tant de délicatesse , qu'il n'osa combattre la résolution que je semblois avoir prise de l'oublier : quelque répugnance qu'il eût à recevoir l'argent que je lui envoyois , il ne le refusa point de peur de me déplaire ; & craignant que s'il continuoit à me marquer sa passion je n'en fusse à la fin importunée , il prit le parti de la dissimuler autant qu'il pourroit , & il consentit à la résolution où je lui dis que j'étois de ne lui pas écrire , & de ne le point voir : il me manda seulement que son amour dureroit autant que sa vie , mais qu'il ne me donneroit jamais lieu de me plaindre de lui.

Cette soumission me le rendit encore plus cher ; & si j'avois du chagrin de ne pouvoir faire pour lui ce que j'aurois voulu ; je pensois au moins avec joye que j'avois en lui un amant à l'épreuve de tout.

Il y a peut-être peu de femmes capables de se tenir dans les bornes que je me prescrivis alors, parce qu'elles ne sçavent pas goûter ce qu'il y a de plus exquis dans le plaisir d'être aimée; pour moi il me semble que c'est de n'avoir rien à se reprocher, & de pouvoir accorder son amour avec son devoir.

Peu de tems après la mort de mon mari, plusieurs personnes me vinrent proposer des partis considérables, mais ce que j'avois éprouvé dans mon premier mariage, ou plutôt les sentimens que j'avois pour Saint Albe, me firent toujours rejeter ces propositions.

Personne alors ne faisoit scrupule, ni de me voir, ni de se déclarer de mes amis; j'étois riche, & mes richesses avoient effacé le souvenir de tout ce qu'on avoit inventé pour me perdre. Je reconnus bien alors le caractère du monde, ceux qui m'avoient le plus décriée furent les premières à me chercher, & à me jurer qu'ils n'avoient jamais ajouté foi aux discours de mes ennemis; je ne fus point éblouie de ce changement, je sçus toujours bien distinguer les gens qui m'avoient aimée dans ma misère, de ceux qui ne s'attachoient à moi que depuis que j'étois heureuse.

LA COMTESSE DE ***. 165

Les affaires que la mort de mon mari avoit laissées dans la Province, m'obligèrent d'y faire un voyage qui dura plus que je n'avois pensé ; en passant par Lyon, j'appris que le Duc de Candale y étoit si malade qu'on désespéroit de sa vie ; je fus touchée de cette nouvelle, & oubliant alors les raisons que j'avois eues de ne le plus croire de mes amis, je ne me souvins que de ce qu'il avoit fait pour moi ; je crus devoir, par reconnoissance, lui aller offrir mes soins dans l'état où il étoit. Le Duc de Candale n'étoit point encore à l'extrémité quand je le vis ; dès qu'il m'aperçut, il ne put s'empêcher de me demander pardon, de ne m'avoir point donné de ses nouvelles depuis si long-temps ; il me dit en soupirant, qu'il avoit été bien malheureux d'avoir si mal connu ses véritables amis. Je lui répondis que je lui pardonnois le passé, pourvû qu'il fît ses efforts pour recouvrer sa santé ; il me dit qu'il sentoit bien qu'il en mourroit, mais qu'il avoit, en mourant, une extrême joye de pouvoir m'assurer qu'il avoit toujours eu pour moi plus d'estime que pour une autre femme ; il me parla ensuite de celles qu'il avoit aimées, & je vis bien que je n'étois pas la seule pour

166 MEMOIRES DE MADAME

qui il avoit eu de l'inconstance. Oh ! si je pouvois vivre encore quelque temps ; s'écrioit-il , que j'apprendrois bien au monde qu'il y a des femmes qui ont du mérite & de la vertu , & mon exemple détromperoit bien ceux qui sont cause du tort qu'on leur fait. Je ne pouvois m'empêcher de pleurer en le voyant persuadé qu'il alloit mourir, il pleuroit aussi de son côté , & nos larmes firent croire qu'il falloit que nous nous aimassions.

Ce que je fis par reconnoissance pour le Duc de Candale tourna encore contre ma réputation d'une maniere étrange : tant il est vrai que lorsqu'une femme a du malheur, elle ne sauroit faire une bonne action à laquelle on ne donne un mauvais sens. On dit qu'on m'avoit chassée de la Chambre du Duc de Candale comme un objet fatal à sa conscience ; mais de quoi n'est pas capable le monde quand il veut décrier une femme ? J'étois peu touchée de ces bruits. Comme je n'avois rien à me reprocher je crus devoir les négliger ; & il ne faut pas s'étonner si je ne pris pas dans la suite plus de précautions que je n'en avois prises jusques-là ; mon innocence m'empêcha toujours de m'observer , & fut la premiere

cause des atteintes que reçut ma réputation ; j'aurois étudié davantage les apparences , si j'avois eu le cœur plus déréglé , mais l'hipocrisie & la grimace me paroissent les plus indignes de tous les vices , j'ignorois combien on en a besoin dans le commerce du monde.

Je rencontrais en Province une Dame que ses malheurs ont rendu illustre aussi bien que moi ; & comme je n'ai entrepris d'écrire ces Memoires que pour prouver que le monde se trompe souvent dans les jugemens qu'il fait des femmes , je crois devoir ici raconter l'Histoire de cette Dame , par laquelle on verra combien les apparences sont trompeuses : je ne veux point la nommer , l'histoire que j'en vais conter la fera assez connoître , elle la commença de la sorte.

Lorsque le Duc de Beaufort s'attacha à moi , j'étois assez ambitieuse pour souhaiter de l'avoir pour mari , & je me flattai même de cette espérance , parce qu'il me la donna. Le Duc de Nemours son beau-frere me témoigna aussi , dans le même temps , beaucoup de passion ; j'aurois sans doute plus aimé le Duc de Nemours , mais il étoit marié , & j'étois trop fière pour vouloir écouter un Amant

168 MEMOIRES DE MADAME

qui ne pouvoit devenir mon époux. J'écoutai donc le Duc de Beaufort, & j'essayai d'éloigner le Duc de Nemours. L'attachement qu'ils avoient pour moi l'un & l'autre étoit d'autant plus caché, que tout le monde étoit persuadé qu'ils aimoient ailleurs; & l'on ne croyoit pas qu'ils eussent d'autres démêlés que ceux qui partageoient souvent toute la Cour; & dont les deux Dames qu'ils paroissent aimer, étoient l'occasion. Le Duc de Beaufort me promit qu'il m'épouserait aussi-tôt qu'il seroit venu à bout d'une entreprise qu'il méditoit, & qu'il me communiqua.

La promesse d'un Mariage si avantageux augmenta ma fierté pour le Duc de Nemours, & je ne songeai qu'à plaire au Duc de Beaufort. Le Duc de Nemours étoit trop persuadé de son mérite, & avoit trop d'esprit pour ne démêler pas le motif de cette préférence; néanmoins il fut au désespoir d'être le plus maltraité, & il tâcha de m'inspirer du mépris pour son rival; mais il eut beau m'en faire des portraits desagréables, je continuai à recevoir avec complaisance le Duc de Beaufort.

Le Duc de Nemours en eut tant de dépit,

dépit, que n'ayant pû réussir à détruire son rival dans mon esprit, il entreprit de me détruire dans celui de son rival : il lui fit donner avis par une personne qui ne paroïssoit pas suspecte que je le trahissois, & que le Duc de Nemours passoit les nuits avec moi.

Le Duc de Beaufort ne m'en témoigna rien, mais il resolut de me faire observer. Le Duc de Nemours qui se doutoit bien que son Beau-frere ne manqueroit pas de mettre des gens en sentinelle, ne songea qu'à pouvoir faire dire qu'on l'avoit vû entrer chez moi la nuit; il fit gagner un de mes gens, qui laissa ouverte une Fenêtre basse qui donnoit sur la rue; il entra une nuit par cette fenêtré, ce qui ne manqua pas d'être remarqué par les personnes que le Duc de Beaufort avoit postées.

Cette aventure ne demeura pas secrette, on la publia dès le lendemain; cependant j'ignorois tout cela, & qui pourroit être en garde contre de telles aventures, & quelle est la femme qui puisse se promettre de n'être pas décriée, quand il ne faut avoir pour cela qu'un ennemi, ou qu'un amant qui cherche à se venger.

Dès que j'appris ce qui s'étoit passé;

176 MEMOIRES DE MADAME

J'eus recours au Duc de Beaufort pour lui demander raison de cette calomnie ; il me répondit qu'il favoit mieux que personne que ce n'en étoit pas une , puisqu'on avoit vû la nuit entrer & sortir son rival de mon logis. Je fis tant de bruit que je découvris à la fin la vérité. Je mandai au Duc de Beaufort de me venir voir , il vint ; le laquais qui avoit été gagné avoua tout devant lui , enfin il commença , ou plutôt il fit semblant de croire que je pouvois être innocente. Je lui dis que je ne me contentois pas de ces preuves , & que je voulois lui en donner encore de plus fortes , en obligeant le Duc de Nemours à se dédire ; mais il me pria d'oublier cette aventure , m'assurant qu'il ne vouloit pas d'autre éclaircissement , & qu'il étoit parfaitement persuadé de mon innocence.

Je ne voyois néanmoins qu'un moyen de rétablir entièrement ma réputation , c'étoit d'épouser le Duc de Beaufort ; mais je m'aperçus bien-tôt qu'il m'avoit flattée d'une fausse espérance. Il diminua ses soins , & cessa insensiblement de me voir. Il m'écrivit pour justifier son changement , que dans les agitations où se trouvoit sa fortune , il ne pouvoit penser à se marier,

Je vis bien que je ne devois plus compter sur lui. Je n'eus pas de peine à l'oublier, parce que je ne l'avois jamais aimé : J'étois pourtant fâchée qu'il m'eût échappé, & je ne pus me résoudre après cela de demeurer à Paris ; je me retirai dans ma Province. Pendant que j'étois dans ma terre, qui est, comme vous, savez sur les frontieres des Etats du Duc de Savoye, il m'arriva une nouvelle aventure.

On me vint dire un soir que deux Cavaliers qui s'étoient égarés à la chasse demandoient si je ne ferois point scrupule de les loger jusqu'au lendemain, attendu que la nuit étoit fort avancée, & que se trouvant fort fatigués, il leur étoit impossible d'aller plus loin. La personne qui me parloit de leur part ne voulut point les nommer, il se contenta de m'affirmer que c'étoient deux hommes de qualité à qui je ferois bien aise de faire le plaisir qu'ils me demandoient.

J'avois avec moi une Dame de mes amies, & un vieux Gentilhomme de mes parens. Je ne savois si je devois recevoir des Cavaliers qui refusoient de se faire connoître; lorsqu'ils parurent je leur trouvai l'air si noble, & ils me prièrent de si bonne grace de les loger, que je ne

172 MEMOIRES DE MADAME

pus m'en défendre. C'étoit le Duc de Savoye & le Marquis de Fleury, qui sous prétexte de s'être égarés à la chasse me venoient voir par curiosité.

Le Duc de Savoye avoit depuis longtemps envie de me connoître ; il avoit vû mon portrait parmi ceux qu'on lui avoit envoyés de plusieurs Dames de la Cour de France ; & comme c'étoit un Prince galant qui prenoit plaisir aux aventures, ayant appris que j'étois dans un Château voisin de ses Etats, il avoit eu la curiosité de m'y venir voir, *incognito*, avec le Marquis de Fleury.

Le Duc de Savoye qui ne vouloit se découvrir qu'à moi seule, pour ne point perdre le temps, fit signe au Marquis de Fleury de lier conversation avec le vieux Gentilhomme & mon amie, pendant qu'il m'entretiendroit ; & dès qu'il put parler sans être entendu que de moi, il me dit : Madame, vous voyez un Prince qui depuis plus de deux ans a conçu pour vous une passion qui lui a fait oublier ce qu'il doit à son Rang, pour avoir le plaisir de vous voir. Je suis le Duc de Savoye, mais je fonde moins l'espérance que j'ai de vous plaire sur ma qualité, que sur l'amour le plus tendre & le plus passionné.

né qui fût jamais. Je le regardois attentivement pendant qu'il me parloit ; il s'aperçut de ma surprise , & craignant que je ne l'interrompisse pour témoigner l'étonnement où j'étois , il me pria instamment de ne point faire paroître qu'il se fût découvert. Après qu'il m'eut dit mille choses passionnées , il me pressa de lui dire quelle impression faisoit sur mon cœur tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

Je n'eus garde de lui découvrir mes sentimens. Je m'étois senti de l'inclination pour le Marquis de Fleury sans savoir qui il étoit , & j'étois fâchée d'avoir plu au Duc de Savoye , parce que je prévoyois qu'il mettroit obstacle à ma passion naissante ; enfin j'aimois déjà plus que je ne pensois. Au lieu de répondre à tout ce que le Duc de Savoye venoit de me dire , je lui demandai avec empressement le nom de celui qui l'accompagnoit , mais me repentant dans le moment de lui avoir fait cette question , je fis un galimatias qui fit rire le Duc de Savoye. Il attribua le désordre de mes discours à l'étonnement où j'étois , & il me demanda encore ce qu'il devoit esperer. M'étant un peu remise de mon trouble , je lui dis que je ne pouvois lui être obligée

d'une démarche qui exposoit ma réputation. Il se moqua de ma délicatesse en matière de réputation, & me dit que la première chose qu'il exigeoit d'une femme qu'il aimoit, étoit de n'avoir point cette délicatesse. Nous nous entretînmes là-dessus, & notre conversation finit par de très-instantes prières qu'il me fit d'aller à la Cour de Savoye.

Le Marquis de Fleury, à ce que me dit depuis mon amie, fut fort distrait pendant que le Duc de Savoye me parla; & elle s'apperçut qu'il falloit que je ne lui fusse pas indifférente. Avant que de nous retirer le Marquis de Fleury prit son temps, & me dit ces paroles à l'oreille; *Je mourrai, Madame, si vous donnez au Duc de Savoye un cœur que je mérite seul, par l'amour infini que j'ai pour vous.* Il ne voulut pas m'en dire davantage de peur d'être remarqué, & j'avoue que ce fut un bonheur pour moi de ne l'avoir point entretenu en particulier, car j'aurois eu de la peine à lui cacher la joye que me donnoit l'assurance de son amour: dans les premiers mouvemens d'une passion on est guères maître de soi. Le Duc de Savoye me demanda la permission de rester encore le lendemain

chez moi. Le plaisir de voir le Marquis de Fleury, & l'esperance d'apprendre qui il étoit, m'empêcha de la lui refuser.

Dès que je me vis seule avec mon amie ; je lui rendis compte de la conversation que j'avois eüe avec le Duc de Savoye ; mais je ne lui parlai point de l'inclination que je me sentoïis pour le Marquis de Fleury. Ce n'est pas que je me défiasse d'une personne qui étoit toute à moi, mais le mistère est toujours la premiere chose que nous inspire une véritable passion. Mon amie eut d'abord de la peine à me croire, quand je lui dis qu'un de ces hommes étoit le Duc de Savoye ; mais enfin, n'en pouvant douter, elle me blâma fort d'avoir consenti à les garder encore le lendemain ; elle prévît mieux que moi les conséquences de cette aventure, & elle me dit que si on venoit à la savoir, plus le sang du Duc de Savoye étoit élevé, plus ma réputation en souffriroit. Je l'assurai qu'il n'auroit jamais lieu de se vanter de rien qui pût me faire tort, & que je ne me sentoïis aucun penchant pour lui. Nous passâmes presque toute la nuit à nous entretenir de cette aventure, sans que je pusse me résoudre à lui déclarer les sentimens que j'avois

■ 76 MEMOIRES DE MADAME

pour le Marquis de Fleury ; & c'est sans doute une faute que je me suis toujours justement reprochée ; car jamais une femme n'a plus besoin des conseils d'une amie sage & éclairée , que quand la passion commence à l'aveugler ; lorsqu'elle veut se conduire seule , elle fait mille fausses démarches , & tombe dans une infinité d'égaremens.

Ainsi , ne consultant que moi , je résolus deux choses mal concertées , mais qui sembloient en même-temps me donner lieu de contenter mon inclination & ma vertu. Je pris la résolution de ne pas témoigner au Marquis de Fleury , les sentimens que j'avois pour lui , & de ne rebuter point le Duc de Savoye pour me conserver la possession de revoir le Marquis. Ce dessein me parut héroïque , & d'ailleurs j'avois intérêt d'éprouver si le Marquis de Fleury m'aimoit véritablement , & je crus que c'étoit un moyen assuré de m'en convaincre , que de faire semblant de n'avoir pas pour le Duc de Savoye autant d'indifférence que j'en avois. J'exécutai le lendemain ce que j'avois projeté ; je n'eus de l'honnêteté que pour le Duc de Savoye , & j'évitai avec soin de regarder & d'entretenir le Marquis de Fleury.

LA COMTESSE DE ***. 177

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi qu'une de ces passions qui ne peuvent languir , & qui cherchent à se satisfaire promptement , fut charmé de mes manières , & il ne balança point à me proposer ce que sa passion lui faisoit souhaiter ; comme j'avois dessein de le ménager , je ne lui répondis pas aussi absolument que j'aurois dû le faire , & il crut qu'il n'y avoit plus qu'à trouver l'occasion de me voir en particulier pour être content. Il dissimula , & m'ayant fait promettre que je ferois un voyage en Savoye , il prit congé de moi , & je crus qu'il partoit. Le Marquis de Fleury tâcha vainement de me parler avant que de monter à cheval , mais je l'évitai toujours ; tout ce qu'il put faire fut de me mettre adroitement entre les mains un billet que je n'eus pas la force de refuser : Dès que je les vis partis , je l'ouvris avec précipitation , & j'y lûs ces mots.

Il faut vous aimer autant que je vous aime , pour faire au Duc de Savoye la trahison que je lui fais , en vous avertissant qu'il doit entrer cette nuit dans votre chambre ; vos manières l'ont flatté , mais puisque je vous ai trouvée digne de mon amour ,

178 MEMOIRES DE MADAME
*je ne puis croire que vous approuviez le
sien.*

Le Marquis DE FLEURY.

Le mérite du Marquis de Fleury étoit trop connu , & j'en avois ouï parler si avantageusement , que je fus ravie d'apprendre que c'étoit lui qui m'aimoit , & que j'aimois déjà passionnément. Son Billet pourtant me mit dans un grand embarras ; je crus d'abord le devoir montrer à mon amie , mais comme je voulois qu'elle ignorât les sentimens que le Marquis de Fleury avoit pour moi , je me contentai de lui dire , que j'avois appris la résolution du Duc de Savoye. Elle me représenta que j'avois eu tort de flatter la passion de ce Prince , & elle me demanda ensuite quel étoit mon dessein ; je lui répondis que je ne voyois guères d'apparence qu'il pût exécuter son dessein , mais qu'en tout cas je romprois ses mesures en la gardant toute la nuit avec moi , & donnant ordre qu'on ne laissât entrer personne dans le Château. Elle me conseilla de prendre un autre parti , & d'aller passer la nuit chez des Dames du voisinage , qui m'étoient venu voir peu de jours auparavant. Je ne pus goûter ce con-

feil , & j'avoue que l'espérance de revoir le Marquis de Fleury, me détermina à attendre chez moi , l'issue de cet événement ; je m'imaginai que c'étoit assez de me tenir sur mes gardes pour sauver ma réputation.

Après avoir donné tous les ordres que je crus nécessaires pour rendre l'entreprise du Duc de Savoye inutile ; je me retirai de bonne heure avec mon amie. Je pensois qu'après les précautions que j'avois prises , je ne devois pas craindre le Duc de Savoye ; mais j'avois affaire à un Prince ingénieux à trouver des moyens de faire réussir ces sortes de desseins. Une de mes Femmes qu'il avoit gagnée l'avoit fait entrer dans le Château de fort bonne heure , & l'avoit enfermé dans ma Garderobe. Le Marquis de Fleury, de son côté, s'étoit caché dans une des cours , où ayant été découvert par un de mes gens , on cria sur lui au voleur ; tous mes Domestiques prirent des armes , & ils l'auroient tué indubitablement , si dès que nous entendîmes du bruit , nous ne fussions descendues mon amie & moi pour le faire cesser. Nous sauvâmes la vie au Marquis de Fleury. Le Duc de Savoye pendant ce temps-là entra dans ma chambre ; mais comme je ne doutois plus qu'il ne fût dans le

180 MEMOIRES DE MADAME

Château ; je ne rentrai dans ma chambre qu'avec mon amie , le Marquis de Fleury & le vieux Gentilhomme.

Le Duc de Savoye voyant son dessein découvert , se montra. Je m'emportai contre lui , mais il ne fit que rire de tout ce que je lui dis ; & ordonnant au Marquis de Fleury de le suivre , il sortit du Château avant le jour. J'étois au désespoir de voir partir le Marquis de Fleury ; de son côté il me parut si affligé , que je pensai m'opposer à son départ.

Quelques jours après je reçus une Lettre , par laquelle il me mandoit qu'il m'aimoit toujours éperdûment , quoiqu'il ne pût pas douter que je n'aimasse le Duc de Savoye. Je sentis que j'aimois beaucoup le Marquis de Fleury par le chagrin que me causa sa Lettre. Je ne pouvois comprendre pourquoi il étoit persuadé que j'aimois le Duc de Savoye. Je me représentai là-dessus tout ce que j'avois dit , & tout ce que j'avois fait qui pût marquer de l'inclination pour ce Prince ; & ne pouvant vivre dans l'incertitude où j'étois , je pris la résolution d'aller à la Cour de Savoye.

Je n'examinai point si mon dessein étoit contraire à ma gloire , je fermai les yeux

fur tout ce qui devoit m'en détourner ; & n'écoutant que mon amour, je me préparai à partir.

Le Duc de Savoye fut surpris de mon arrivée , il n'espéroit plus de me revoir à Turin après ce qui s'étoit passé ; mais comme il aimoit à se flatter , il crut que je me repentois de ne l'avoir pas mieux traité , & il s'imagina que le motif de mon voyage étoit le dessein de lui plaire.

Le Marquis de Fleury eut le même soupçon , & en conçut un chagrin mortel ; mais soit qu'il voulût se consoler de ma perte , ou se venger de son Rival , il s'attacha à une personne que le Duc de Savoye paroissoit aimer beaucoup. C'étoit une Demoiselle de Bretagne , dont le nom & les aventures sont connues de tout le monde. Ainsi , pendant que je n'allois en Savoye que pour voir le Marquis de Fleury , il cherchoit à m'oublier , & à en aimer une autre.

Je n'avois rien épargné pour paroître ; je suivois en cela le panchant que j'ai toujours eu pour la dépense & pour l'éclat ; on ne manqua pas de dire que c'étoit un présent du Duc de Savoye ; le Marquis de Fleury le crut comme les autres. Cette opinion avança ses affaires auprès de sa Maîtresse.

182 MEMOIRES DE MADAME

Elle se mit en tête que le Duc de Savoye m'aimoit , & jugeant par ce présent , de ceux qu'il me pourroit faire dans la suite , elle écouta le Marquis de Fleury.

— Je désabusai Madame Royale , d'une opinion dont elle s'étoit aussi laissé prévenir comme les autres ; & lui rendant un compte fidèle de ce qui s'étoit passé entre le Duc de Savoye & moi , ma sincérité lui plut , & même cette Princesse m'honora de son amitié.

Cependant mon cœur n'étoit pas tranquille ; le Marquis de Fleury sembloit m'éviter par-tout , je savois son intrigue avec la Demoiselle de Bretagne , & le Duc de Savoye ne l'ignoroit pas. Il m'en parla même un jour , il me dit que j'étois cause qu'il souffroit sans se venger , l'affront que lui faisoit le Marquis de Fleury ; & que je devois juger par - là qu'il ne vouloit plus avoir d'autre Maîtresse que moi : je lui découvris une partie de mes sentimens , qui ne le satisfirent guères , & je lui représentai l'injure que lui faisoit le Marquis de Fleury , & qu'il alloit de sa gloire de ne pas abandonner à un autre , une personne qu'il avoit aimée. La jalousie m'inspira une éloquence admirable. Le Duc de Savoye devoit bien s'appercevoir de l'intérêt que je pre-

nois à l'injure que lui faisoit le Marquis de Fleury ; car de la manière dont je lui en parlai, il sembloit que j'en fusse plus offensée que lui.

Quelque prévention qu'eut le Marquis pour celle qu'il aimoit, il ne laissa pas de remarquer que j'avois peu de complaisance pour le Duc de Savoye : & l'amour qu'il avoit eu pour moi, & qui n'étoit pas encore bien éteint, le rendoit attentif à toutes les démarches de ce Prince, & il s'apperçut qu'il n'étoit pas content, & que je l'évitois même avec soin. Cela fut cause qu'il cessa de me fuir, & j'eus bientôt occasion de l'entretenir. Il me parla de ses soupçons, je le défabusai ; & la joye que j'eus de voir qu'il m'aimoit toujours, m'empêcha de lui cacher que je l'aimois.

Il n'abusa point de cette connoissance ; jamais on n'a joint plus de respect à plus de passion. Je lui dis que je le priois de se contenter de l'assurance que je lui donnois qu'il étoit aimé, & je le conjurai de ménager ma réputation. Je trouvai un caractère en lui bien différent de la plûpart des autres hommes, qui se croient en droit de ne garder point de mesures avec une femme que la médifance n'a point épargnée : le Marquis de Fleury me dit au con-

traire , qu'il se feroit un plaisir de me convaincre par un attachement respectueux ; qu'il étoit persuadé que je méritois une autre réputation , & il me demanda permission de me rendre publiquement ses soins , pour donner de moi à tout le monde , l'opinion qu'il en avoit lui-même. Ses manières me parurent si nobles & si généreuses , que je ne pus lui refuser ce qu'il me demandoit , & dès ce jour , il commença à s'attacher à moi comme à une femme qu'il vouloit épouser. Je le flattai de l'espérance de mon mariage , ce n'étoit pourtant pas mon dessein , & je ne sai si l'on approuvera les motifs que j'eus de lui faire espérer une chose que je n'avois nulle envie d'exécuter. On trouvera sans doute qu'il y avoit en cela un peu de perfidie de ma part ; mais une considération qui paroîtra peut-être chimérique à quelques-uns , m'empêcha de me résoudre à ce mariage. Je prévoyois que dès que le Marquis de Fleury m'auroit épousée , on ne manqueroit pas de lui exagérer les histoires qui avoient donné sujet de soupçonner ma conduite en France ; & je craignois que sa passion étant satisfaite , il ne fût susceptible de ces impressions , & ne cessât de m'aimer. Je regardois la fin de son amour comme
le

le plus grand malheur qui me pouvoit arriver. Voilà donc la raison qui me détournoit de ce mariage ; voici celle qui m'obligea de lui en donner l'espérance. Je m'imaginois que rien ne me feroit plus d'honneur, & ne feroit plus capable de rétablir ma réputation , que de voir un homme de son mérite & même de sa délicatesse , s'attacher uniquement à moi , & me juger digne d'être sa femme , dans un temps où tant de gens sembloient prendre plaisir à me faire passer pour une femme sans délicatesse & sans conduite : je crus qu'il m'étoit permis de profiter de cette occasion de rétablir ma gloire.

L'attachement du Marquis de Fleury irrita le Duc de Savoye, & m'attira la haine de la Demoiselle de Bretagne. Elle avoit eu déjà de la jalousie des soins que le Duc de Savoye m'avoit rendus ; mais l'inconstance du Marquis de Fleury offensa tellement sa vanité , qu'elle résolut de se venger de lui & de moi. Elle se réconcilia avec le Duc de Savoye , dont elle ménagea si bien l'esprit , qu'elle vint aisément à bout de ce qu'elle avoit entrepris.

Le Duc de Savoye chargea bientôt le Marquis de Fleury d'une Commission pour la Cour de France. Quoique nous vissions

Q



bien que cette Commission n'étoit qu'un prétexte pour nous séparer, il fallut nous y résoudre.

Cette séparation ne me fut pas aussi sensible qu'elle m'auroit été si nous n'avions eu l'espérance de nous revoir à Lyon, où les deux Cours devoient se rendre sur la fin de l'année.

Fin du cinquième Livre.



MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE ***;

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SIXIEME.

LE Duc de Savoye après avoir éloigné le Marquis de Fleury , ne s'appliqua plus qu'à me dresser un piège qui le fist triompher de ma résistance , ou qui lui donât lieu de se venger du Marquis de Fleury en décriant ma conduite.

La Demoiselle de Bretagne & moi , nous nous réconciliâmes sur les assurances que je lui donnai que je n'avois jamais eu d'intrigue avec le Duc de Savoye. Elle me demanda pardon de ses soupçons , & comme j'avois intérêt que ce Prince s'attachât plus que jamais à elle , je fis ce que je pus

Q ij

pour les mettre bien ensemble ; & par une mauvaise politique , je souffris qu'il la vît chez moi. Elle y venoit donc souvent , & le Duc de Savoye s'y trouvoit presque toutes les fois qu'elle y étoit : je me mettois peu en peine qu'on dît que ce Prince y venoit pour moi , parce qu'on favoit bien que je ne le voyois jamais sans cette Demoiselle ; d'ailleurs je croyois qu'il ne pensoit plus à moi , parce qu'il paroissoit aimer ardemment sa Maîtresse : on ne laissa pourtant pas de dire qu'il m'aimoit toujours , & il y eut des gens qui mandèrent au Marquis de Fleury que ce Prince ne bougeoit de chez moi , & que nous étions tous deux dans un commerce qui commençoit à faire du bruit. Cette nouvelle lui redonna ses premiers soupçons ; il m'écrivit dans des termes qui me marquèrent qu'il étoit persuadé que je ne ménageois pas assez ma réputation & sa délicatesse , & il me pria instamment de trouver moyen de ne recevoir plus le Duc de Savoye chez moi : J'eus beau lui représenter les raisons que j'avois eûes de le souffrir , il fallut pour le contenter faire cesser les visites du Duc de Savoye.

Je feignis pour cela d'être malade , & j'affectai de ne plus paroître ; mais il étoit

dit que tout ce que je ferois tourneroit contre ma réputation. Les médifans glorièrent fur ma maladie, & publièrent que j'étois groffe. On difoit en Savoye que c'étoit du Marquis de Fleury, & on lui mandoit en France que c'étoit du Duc de Savoye. Il fe trouva même des gens qui prétendoient favoir la chofe de mes propres Domestiques. Peut être y en eut-il en effet quelqu'un qui appuya ce faux bruit; car fort souvent nos Domestiques font les plus dangereux de nos ennemis.

Dès que j'appris ce qu'on difoit de moi dans le monde, je me montrai pour détromper ceux à qui on avoit perfuadé cette calomnie; les gens raisonnables en furent défabusés; mais comme il y a plus de gens qui croyent le mal que le bien, les uns difoient que j'avois fait une fauffe couche, & les autres voyant les chofes felon leur prévention, prétendoient trouver dans mon visage & dans ma taille, des indices de cette imposture. Cependant je ne m'étois jamais mieux portée que je me portois alors.

L'effet le plus fâcheux de cette calomnie ne fut pas ce qu'on en dit en Savoye, ce fut ce qu'on en crut à Paris. Le Marquis de Fleury en demeura perfuadé, & m'é-

crivit là-dessus. Je ne pus m'empêcher d'avoir un peu d'aigreur contre lui en recevant sa Lettre ; la facilité avec laquelle il ajouta foi à ces bruits , me le faisoit paroître si différent de ce qu'il avoit toujours été , que je me repentis de l'aimer : j'éprouvai du moins alors que l'absence nuit à l'amour en plus d'une manière. Cela mit un peu de froideur entre nous , nous cessâmes de nous écrire. Tout homme qui entreprend d'estimer une femme , doit avoir la tête forte , sur-tout quand la personne qu'on veut estimer , a le malheur d'avoir des ennemis. Pour moi je pense qu'il n'y a point d'homme assez fort pour cela , puisque le Marquis de Fleury , qui étoit l'homme du meilleur caractère que j'aye connu , eut la foiblesse de croire tout ce qu'il entendit dire.

Le Duc de Savoye avoit autant de joye de ces médifances , que le Marquis de Fleury en avoit de chagrin ; & par-là on peut connoître la différence de leur amour.

Le Duc de Savoye qui n'avoit pour moi qu'une passion grossiere , ne se soucia guétes de me voir décriée , il crut même qu'il ne lui seroit pas difficile de gagner une femme qui n'avoit presque plus de réputation à ménager. Car c'est ce qui n'arrive

que trop souvent ; il y a peu de femmes , qui quand leur gloire est sacrifiée , fassent scrupule d'immoler le reste. Mais le Marquis de Fleury au contraire , qui ne m'avoit aimée , que parce qu'il s'étoit imaginé que je ne méritois pas mes malheurs , fut au désespoir d'avoir lieu de douter de mon innocence ; son amour ne pouvant se soutenir sans l'estime qui en étoit le fondement , il comptoit pour rien un cœur accoutumé à se rendre. J'avois aussi des sentimens bien différens pour deux Amans d'un si différent caractère.

Le Marquis de Cah..... devint dans ce temps-là amoureux de la Demoiselle de Bretagne , c'étoit un parti avantageux pour elle ; & comme le Duc de Savoye la vouloit marier , il me pria de ne pas refuser de me trouver quelquefois avec elle , d'être des parties que ce nouvel Amant proposoit ; il me chargea même de parler au Marquis de Cah..... en faveur de sa Maîtresse , ce que je fis avec assez de succès , puisqu'il l'épousa un an ou deux après.

Un jour le Duc de Savoye proposa une promenade sur le Pô ; j'y étois avec toute la Cour. En revenant de cette promenade , on s'apperçut que la chaloupe qui nous portoit faisoit eau. Le Duc de Savoye

192 MEMOIRES DE MADAME

aussi-tôt ordonna qu'on nous mît à terre. Comme tout cela se faisoit par son ordre, il n'étoit pas surprenant que nous trouvassions sur le bord des carosses tous prêts à nous recevoir au sortir de la chaloupe. On se partagea pour revenir, car nous étions à une lieue de Turin, & la nuit s'approchoit. Je ne sai par quel enchantement, croyant monter dans le carosse du Marquis de Cah. avec sa Maîtresse, je montai dans un autre qui partit comme un éclair; & dans lequel je me trouvai seule avec un homme que je reconnus bientôt pour le Duc de Savoye. Je croi l'avoir déjà dit; c'étoit le Prince du monde le plus habile à réussir dans ces sortes d'entreprises; mais celle-là me parut si inconcevable, que j'avois de la peine à croire ce que je voyois; j'aurois juré en montant en carosse, que le Duc de Savoye étoit dans un autre. Je pensois avec chagrin qu'on diroit que j'étois revenue seule avec ce Prince; mais j'eus bientôt un plus juste sujet de m'affliger. La flèche de notre carosse se rompit, selon l'ordre que le Duc en avoit donné, & nous fûmes obligés de descendre; nous nous trouvâmes auprès d'une maison qui appartenoit au Marquis de Fleury, & qui nous fut ouverte dès qu'on eut nommé le Duc
de

LA COMTESSE DE ***. 193

de Savoye. On étoit accoutumé dans ces Etats à le voir courir ces fortes d'avantures ; & jamais Prince ne s'est moins ménagé là-dessus. Je ne fis pas difficulté d'entrer dans cette maison , croyant que les autres carosses nous suivoient , mais ils avoient pris une autre route , & je demeurai seule avec le Duc de Savoye. J'espérois du moins trouver compagnie dans cette maison ; & quand j'appris qu'elle appartenoit au Marquis de Fleury , je me flattai qu'il ne m'arriveroit aucun malheur , & que dans le logis d'un Amant si cher , j'aurois plus d'adresse à me défendre de l'insulte que j'avois à craindre de son Rival. A peine y fûmes-nous entrés , qu'un homme y arriva : on sera surpris quand je dirai que c'étoit le Marquis de Fleury puisque j'ai dit qu'il étoit en France. Cependant c'étoit lui-même , & voici pourquoi il étoit revenu.

Ne recevant plus de mes Lettres , & ne pouvant se résoudre à m'écrire , il prit la résolution de venir s'éclaircir sur les lieux , des soupçons qu'il avoit conçus sur tant de Lettres qui lui avoient été écrites contre ma conduite ; car il m'aimoit véritablement , & il étoit au désespoir de n'être pas content de moi. Il lui fut aisé de faire ce

R

194 MEMOIRES DE MADAME
voyage, parce que la Cour de France se dispoſoit en ce temps-là à ſe rendre à Lyon; ainſi, profitant de ces circonſtances, il partit de Paris en poſte, & vint à ſa maiſon dans le deſſein d'y demeurer *incognito*, & de n'apprendre ſon retour qu'à ceux par qui il vouloit ſ'informer de la vérité des bruits qu'on avoit répandus.

Il arriva preſqu'auffi-tôt que nous; & le Concierge lui ayant dit que le Duc de Savoye venoit d'arriver avec une Dame, il eut un triſte preſſentiment que c'étoit moi. Il ne ſavoit ſ'il devoit ſe cacher, quand le Duc de Savoye qui voulut ſavoir qui étoit celui qui venoit d'entrer, l'apperçut. Ce Prince lui demanda pourquoi il n'étoit pas en France, & pourquoi il étoit revenu ſans ordre. Le Marquis pour ſ'excuser, lui répondit que ſes négociations étant finies, il avoit cru qu'il lui étoit permis de quitter un lieu où rien ne le retenoit plus.

Le Duc de Savoye, qui ne défefpéroit point encore de vaincre ma réſiſtance, lui commanda de l'aller attendre à Turin, ne voulant pas apparemment qu'il me vît avec lui. Le Marquis de Fleury fit ſemblant d'obéir; mais ſ'étant informé plus exactement qui étoit la Dame que le Duc de

Savoie avoit amenée , il apprit que c'étoit moi. Ce fut alors qu'il se mit peu en peine de désobéir au Prince , pourvû qu'il pût se convaincre par ses propres yeux de ce qu'on avoit voulu lui persuader. Comme il connoissoit mieux que personne , tous les appartemens de sa maison , il se cacha dans un cabinet où il entendoit & voyoit ce qui se passoit dans la chambre où nous étions.

Il ne pouvoit rien m'arriver de plus avantageux , car le Marquis de Fleury fut témoin de la manière dont je traitai le Duc de Savoie , & l'estime qu'il avoit pour moi , se rétablit dans son cœur , & lui fit perdre ses soupçons. Cependant le Duc de Savoie me pressoit de répondre à sa passion , & les choses vinrent à un point que le Marquis de Fleury crut ne devoir pas se tenir caché , & qu'il étoit temps de me secourir. Il parut donc , & sans considérer qu'il s'exposoit à se perdre par cette démarche , il entra dans la chambre où nous étions , & s'approchant du Duc de Savoie avec beaucoup de respect , il le pria de trouver bon qu'il me donnât le secours que j'implorois. Le Duc mit l'épée à la main , & si je ne me fusse mise au-devant de ce Prince , il auroit tué avec d'autant

169 MEMOIRES DE MADAME

plus de facilité le Marquis de Fleury , qu'il ne songeoit ni à se défendre , ni à prendre la fuite. La colere du Duc de Savoye ne fut point appaisée par le respect du Marquis de Fleury , il lui donna sa maison pour prison , & lui défendit d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. J'éprouvai aussi le repentiment du Prince ; il me renvoya à Turin , & me dit qu'il ne vouloit plus que je parusse à la Cour. Il monta aussi tôt à cheval , & se rendit à Turin par une autre voye que celle qu'il m'avoit fait prendre.

On ne m'avoit guères épargnée quand on avoit sù que j'étois seule avec le Duc de Savoye ; mais ce fut bien un autre déchainement le lendemain , car tout le monde apprit que le Prince & le Marquis de Fleury s'étoient rencontrés. On disoit que j'avois donné un rendez-vous au Marquis de Fleury , & que le Duc de Savoye n'avoit affecté de revenir seule avec moi , que pour rompre les mesures que le Marquis de Fleury & moi nous avions prises pour nous voir.

Il faut rendre cette justice au Prince dont je parle , qu'il étoit naturellement ennemi de la violence ; il n'eut un procedé si étrange avec moi , que parce qu'il s'imaginoit

que j'étois de l'humeur de ces femmes qui veulent qu'on leur arrache ce qu'elles meurent d'envie de donner. Ce n'est donc qu'au malheur de ma réputation qu'on doit imputer ce qu'on trouvera de violent dans la conduite du Duc de Savoye. Il m'auroit plus ménagée s'il m'avoit mieux connue, & s'il n'eût point trop compté sur l'opinion qu'il avoit de mes premières intrigues.

Il me vint voir le lendemain, & m'ayant fait des excuses, il me pria de revenir à la Cour. Il me pria à l'égard du Marquis de Fleury, de trouver bon qu'il l'obligeât à quelques jours de prison, puisqu'il étoit revenu sans ordre. Mais le Marquis de Fleury qui ne croyoit pas en être quitte à si bon marché, ne se trouva point quand on fut le chercher, & personne ne put dire ce qu'il étoit devenu.

Quoique je fusse surprise qu'il n'eût pas trouvé le moyen de me mander où il étoit, j'en eus peu d'inquiétude, & je fus même bien aise qu'il eût pris la fuite, parce que je m'imaginois qu'il s'en étoit retourné en France, où je devois bien-tôt aller. En effet, je partis avec la Cour de Savoye peu de temps après, & nous nous rendîmes à Lyon où la Cour de France étoit sur le point d'arriver.

Le Marquis de Fleury étoit dans cette Ville *incognito* ; depuis ce qui s'étoit passé dans sa maison de campagne , il n'avoit plus de soupçons. Il sembloit même que cette aventure eût donné une nouvelle vivacité à sa passion. Il me venoit voir très-souvent ; mais comme je craignois qu'on ne le découvrit , je lui persuadai qu'il devoit songer à se réconcilier avec le Duc de Savoye. Je ne croyois pas que cela fût difficile dans un temps où ce Prince ne pensoit qu'à se divertir. Il est vrai qu'on n'a jamais tant vû de plaisirs & de divertissemens , qu'il y en eut pendant que les deux Cours furent à Lyon.

Le Marquis de Fleury me dit qu'il savoit un moyen assuré d'appaîser le Duc de Savoye , qu'il ne falloit pour cela que nous marier. Là-dessus il me fit souvenir des espérances que je lui avois données de l'épouser , & il me pressa fortement de ne pas différer davantage une chose qui lui redonneroit les bonnes grâces de son Maître , & qui le rendroit parfaitement heureux. Je n'eus pas la force de lui avouer que je ne pouvois m'y résoudre , je lui dis seulement que je ne croyois pas qu'il pût regagner la confiance du Duc de Savoye par ce mariage , parce que ce Prince m'ai-

moit encore assez pour ne pas trouver bon que je choisisse pour mari un homme dont il se croyoit offensé.

Le Marquis de Fleury étoit trop amoureux , pour se contenter de cette excuse. Il me reprocha que je ne l'aimois point. Je lui dis alors franchement que je ne l'épouserois jamais, parce que je craignois que le mariage ne diminuât son amour. Il ne put goûter une délicatesse si exquise ; il me crut changée , & me fit des reproches mêlés d'aigreur. Ils me déplurent : je trouvai qu'il y avoit trop de grossièreté & d'intérêt dans son amour. J'étois au désespoir qu'il eût moins de délicatesse que moi ; & par une bizarrerie qu'on aura peut-être bien de la peine à comprendre , plus je l'aimois , plus je croyois avoir lieu de n'être pas contente de lui. J'aurois voulu qu'il eût été satisfait de savoir que je lui donnois dans mon cœur la préférence sur tous les autres hommes ; & qu'il eût autant appréhendé que moi, tout ce que je m'imaginois pouvoir un jour détruire une si belle union.

Cependant on fut que le Marquis de Fleury étoit à Lyon , & qu'il me voyoit tous les jours. Je ne sai s'il espéra de m'obliger à l'épouser , en disant que nous étions déjà mariés ; mais le bruit en courut ,

& j'appris que c'étoit lui qui en étoit l'auteur.

Le Duc de Savoye m'en parla , & me fit de reproches de ne l'avoir pas instruit de l'intérêt que je prenois à la fortune du Marquis de Fleury , & il me protesta que puisqu'il étoit mon mari , non seulement il lui pardonnoit le passé , mais qu'il vouloit tâcher par ses bienfaits de me rendre le séjour du Piémont agréable. J'assurai le Duc de Savoye que ce mariage n'étoit point fait , mais je le priai de rendre sa confiance au Marquis de Fleury. Cette priere fit croire au Prince que j'avois des raisons pour cacher ce mariage , il en demeura persuadé. Il fit chercher le Marquis de Fleury , & lui redonna sa familiarité. Dès que je vis le Marquis de Fleury , je le blâmai de n'avoir pas défabusé le Duc de Savoye de l'opinion qu'il avoit de notre mariage , & je lui dis que je trouvois fort mauvais qu'il eût lui-même fait courir ce bruit. Il ne s'en défendit point ; il me pria même de lui pardonner une chose qu'il avoit cru nécessaire pour se réconcilier avec le Duc de Savoye. Ensuite il me rendit compte de la manière dont ce Prince lui avoit rendu son amitié , & il me représenta que je n'avois plus de raison qui dût m'empêcher de l'épouser. Je

lui représentai les mêmes choses que je lui avois dites lorsqu'il m'avoit pressé de lui donner ma main ; mais voyant que j'étois déterminée à ne le vouloir pas épouser , il se laissa aller à un emportement dont je ne l'aurois jamais cru capable , & il me dit qu'il commençoit à croire que tout ce qu'on avoit dit de moi étoit véritable. Cette injure me fut si sensible , que dans la colere qu'elle m'inspira , je lui défendis de me voir davantage. Il sortit , & il faut que je l'avoûe , je fus plus irritée de son obéissance , que je ne l'avois été de ses injures ; & la manière dont il sortit , me fit juger qu'il ne lui seroit pas difficile de s'accoutumer à ne me voir plus.

Je n'ai jamais eu de si violens chagrins que j'en eus alors ; mais enfin j'eus du courage & de la fermeté ; & quelque passion que je me sentisse pour le Marquis de Fleury , je ne voulus point le rappeler. Nous serions toujours maîtres de nos passions , si nous n'avions pas de complaisance pour elles.

Cependant le Marquis de Fleury après m'avoir quittée , prit la poste , & s'en alla je ne sai où. Les médifans ne m'épargnerent point en cette occasion , pour moi je pris patience. Je laissai les deux Cours à

Lyon , & je pris le chemin de ma Terre ; résolue de me consoler de la perte d'un homme qui n'avoit pas eu assez de délicatesse pour se contenter de mon cœur. Si je n'eus pas l'avantage de conformer le Marquis de Fleury à mes sentimens , au moins j'eus la consolation de n'avoir pas eu la foiblesse de me conformer aux siens.

La Dame qui m'a conté cette histoire ; me parla encore d'une infinité d'autres aventures qui lui étoient arrivées ; & pendant que je demeurai en Province , nous fîmes souvent ensemble les réflexions que sa destinée & la mienne nous donnoient lieu de faire sur le malheur des femmes.

Après avoir terminé les affaires qui me retenoient en Province , je revins à Paris. Le Baron de Sarcelles qui étoit mon parent , me vint voir dès que je fus arrivée. Il m'apprit que pendant mon absence il avoit fait une connoissance particulière avec Saint-Albe & sa femme ; qu'il les voyoit souvent tous deux , enfin qu'il étoit de leurs amis. Il me dit même que Madame de Saint-Albe l'avoit chargé du soin de la réconcilier avec moi , qu'elle étoit entièrement détrompée de tout ce qu'on avoit

voulu lui persuader de mon attachement pour son mari , qu'elle souhaitoit ardemment de me donner lieu d'oublier le passé , & de devenir de mes amies. Je n'avois point eu de nouvelles de Saint-Albe pendant que j'avois demeuré en Province ; & quoique j'eusse été bien persuadée qu'il n'avoit osé m'écrire de peur de me déplaire , je n'avois pas laissé de m'ennuyer de n'en rien apprendre.

Je me persuadai que Sarcelles me parloit de la sorte par ordre de Saint-Albe , qui avoit enfin fait entendre raison à sa femme , & qui lui avoit conseillé d'être de mes amies, pour se remettre en possession de me voir. J'aimois trop Saint-Albe , pour refuser de consentir à une réconciliation qui le flatoit si agréablement ; & d'ailleurs j'étois bien aise que sa femme fût devenue raisonnable , & qu'elle recherchât mon amitié ; ainsi je dis à Sarcelles que je la verrois avec plaisir , & qu'il pouvoit me l'amener quand elle voudroit. Il ne tarda guères à me l'amener , nous ne parlâmes point du passé ; & durant notre conversation , il ne m'échappa rien qui lui donnât lieu de s'en souvenir. Je l'interrompis même dès qu'elle en voulut parler ; & comme elle m'accabla de caresses , je m'imaginai qu'elle m'aimoit de

bonne foi. Je lui demandai des nouvelles de son mari , elle me dit qu'il étoit à la campagne , & qu'il n'en pourroit revenir que dans trois semaines. Je n'osai m'en informer plus particulièrement , mais je ne doutois pas que dès qu'il fauroit que j'avois revû sa femme, il ne m'écrivît , & que même il ne hâtât son retour , néanmoins je n'en entendis point parler. Je rendis visite à Madame de Saint-Albe qui me venoit voir après cela très-souvent ; Sarcelles s'y trouvoit toujours ce qui me fit croire qu'ils étoient amis ; mais je ne les soupçonnai point d'être en commerce ensemble comme ils l'étoient.

Saint-Albe revint de la Campagne , & ne s'empressoit point à me venir voir , cela me donna de l'inquiétude ; mais comme je croyois toujours qu'il ne me vouloit pas voir sans en avoir la permission , j'allai chez lui deux jours après que j'eus appris son retour. Il étoit avec sa femme ; il me reçut froidement , & ne me dit pas un mot sur la joye que je croyois qu'il devoit avoir de ce que je revoyois sa femme. Je remarquai pourtant dans ses yeux qu'il m'aimoit toujours , & qu'il se faisoit violence pour ne me point témoigner le plaisir qu'il avoit de me voir ; il me parut triste , & je vis qu'il

n'étoit pas content. Je ne lui parlai pas en présence de sa femme ; mais m'ayant donné la main jusqu'à mon carrosse , je lui dis : Hé bien , Monsieur , que dites-vous de la conversation de Madame de Saint-Albe sur mon chapitre ? Ce changement ne vous paroît-il pas merveilleux ? Si j'en crois les apparences , elle m'aime de tout son cœur. Saint-Albe ne me répondit rien. Pourquoi ce silence , lui dis-je ? Vous en devez savoir la cause , me repartit-il : je suis fâché , Madame , que vous ayez fait si facilement pour Sarcelles , ce que vous m'avez si souvent refusé. Hé quoi , repris-je , n'est-ce pas vous qui avez persuadé à Madame de Saint-Albe de se réconcilier avec moi ? Il sourit en m'entendant parler ainsi , & me dit que je ne pouvois pas ignorer le motif de cette réconciliation. Le lieu ne permettoit pas d'avoir un plus long éclaircissement. J'étois déjà en carrosse , & je ne pouvois avec bienséance , arrêter plus long-temps Saint-Albe , cela auroit été remarqué ; je me contentai de lui dire que je le priois de venir m'expliquer cet énigme chez moi , & que je croirois qu'il n'étoit plus de mes amis , s'il ne me tiroit de cette inquiétude. Il me le promit , & je le quittai sans savoir ce que je devois penser là-dessus.

206 MEMOIRES DE MADAME

Dès que je fus au logis , j'en parlai à Mademoiselle Laval ; nous crûmes avoir deviné le sujet du chagrin de Saint-Albe. Il vint lui-même me l'expliquer le lendemain. Je ne suis point, dit-il, plus visionnaire ni plus foible qu'un autre , & d'ailleurs je n'aime pas assez Madame de Saint-Albe ; pour m'allarmer des attachemens qu'elle peut avoir ; mais je vous aime , Madame , avec une délicatesse qui me rend sensible à votre gloire. Tout le monde croit que Sarcelles aime ma femme , & que c'est vous qui leur ménagez des tête-à-tête.

Le discours de Saint-Albe me toucha vivement : je lui demandai s'il avoit pu m'accuser d'une pareille lâcheté. Non , Madame , répondit Saint-Albe , quoique j'aye eu lieu d'abord d'être surpris que vous eussiez revû ma femme à la prière de Sarcelles , que je haïs , & que j'aurois déjà fait repentir de son insolence , sans l'honneur qu'il a d'être votre parent. Je n'ai pas balncé un moment à vous rendre justice. J'ai crû que vous aviez été la dupe des démarches qu'ils ont faites pour vous attirer chez ma femme , & je n'ai attribué votre complaisance qu'à votre honnêteté & à votre bonté naturelle. Croyez-vous ; lui dis-je , en l'interrompant avec préci-

pitiation , que je n'ai point eu d'autre motif ? En prononçant ces paroles , je rougis , & je le regardai plus tendrement que je n'avois jamais fait ; il me regarda de son côté de la même manière , & nous demeurâmes un moment sans rien dire. Oui , Madame , reprit ensuite Saint-Albe , quoique vous ayez toujours eu la cruauté de me faire entendre que je vous étois indifférent , j'ai eu moins de peine à m'imaginer que vous cherchiez à me voir , qu'à vous croire capable de malignité ou d'aveuglement. Pour de la malignité , lui dis-je , je n'en ai point eu , mais je pense que j'ai été un peu aveugle , & je veux bien que vous soyez persuadé que c'est l'envie de vous revoir qui a causé mon aveuglement. Car enfin , Saint-Albe , il ne faut plus vous cacher mes sentimens , je connois tout votre mérite , & je n'ai pû être insensible à tant de marques d'amitié que vous m'avez données. J'ai crû , ajoutai-je , que c'étoit vous qui aviez persuadé à Madame de Saint-Albe de me revoir. Je n'ai rien vû dans sa conduite avec Sarcelles qui m'ait été suspect , & je crois , après tout , qu'il ne se passe rien de criminel entr'eux. Saint-Albe ne fit point attention à ces dernières paroles , il ne pensa qu'à s'assurer de

1208 MEMOIRES DE MADAME

a sincérité de mes sentimens pour lui ; & quoiqu'il ne pût douter que je ne l'aimasse , c'étoit néanmoins la première fois que je les lui découvrois. Je ne me repentis pas de les lui avoir fait connoître ; il accompagna de tant de respect la joye & les transports que lui donnoit l'assurance de mon amour , qu'il me parut encore plus digne d'être aimé. Je crois qu'on n'auroit pas lieu de reprocher aux femmes la foiblesse qu'elles ont de faire connoître qu'elles aiment , si tous les amans étoient aussi respectueux & aussi délicats que Saint-Albe.

Après qu'il m'eut cent fois renouvelé les sermens de ne vivre que pour moi , & de n'exiger jamais d'autre récompense de son amour , que le plaisir de m'aimer & d'être aimé , je le remis sur le chapitre de Sarcelles , & il me dit qu'il y avoit long-temps qu'il étoit attaché à sa femme , que le Public même en avoit parlé , & que Sarcelles & sa femme ayant prévu que la patience pourroit lui échapper , ils avoient cru qu'en m'attirant chez Madame de Saint-Albe , c'étoit le moyen de conserver leur union , parce que Saint Albe étant toujours amoureux de moi , le plaisir qu'il auroit de me voir , le consoleroit du chagrin que lui donnoit Sarcelles. Je

Je trouvai beaucoup de vraisemblance dans ce que me dit Saint-Albe , & cela nous mit dans de nouveaux embarras. Je ne pouvois cesser de voir Madame de Saint-Albe , sans me priver de voir son mari , & aigrir encore une fois cette femme contre moi ; mais aussi je ne pouvois continuer à la voir , sans me donner dans le monde une mauvaise réputation. J'appris même qu'on ne m'avoit guères ménagée là-dessus ; & que dès que j'avois revu Madame de Saint-Albe , on avoit dit hautement que nous agissions de concert tous quatre ; & que Saint-Albe pour avoir le plaisir de me voir , avoit abandonné sa femme à Sarcelles.

Ce bruit me parut si injurieux pour ma réputation & pour celle de Saint-Albe , que je ne balançai point , pour le faire cesser , à prendre la résolution de ne plus voir Saint-Albe ni sa femme.

Saint-Albe aimoit trop ma gloire , & il n'étoit pas assez insensible à la sienne pour ne pas approuver mon dessein ; mais comme nous ne pouvions cesser de nous voir l'un & l'autre sans beaucoup de peine , le tempérament que nous trouvâmes , fut que je serois quelque temps sans

210 MEMOIRES DE MADAME

revoir sa femme, & que pendant ce temps-là j'obligerois Sarcelles de garder plus de mesures.

Cette affaire tourna encore contre moi. Comme on s'étoit apperçu que Saint-Albe m'avoit reçu froidement, & qu'on ignoroit la visite qu'il m'avoit rendue le lendemain, on dit dans le monde que j'avois cessé de voir sa femme, parce que le mari avoit reconnu que je favorisois les desseins de Sarcelles, cela fit croire que j'aimois plus Saint-Albe qu'il ne m'aimoit, & on me regarda comme une femme qui comptoit le reste pour rien, pourvû qu'elle contentât sa passion. Cependant je méritois une autre réputation, & je crois que peu de femmes auroient le courage que j'eus de me priver de la vûe d'un homme que j'aimois, quand j'avois une occasion si favorable de le voir.

Madame de Saint-Albe tomba malade dans ce temps-là, & quelques remédes qu'on lui pût donner, elle mourut de la petite vérole. Sa mort ruina Saint-Albe, qui n'ayant point d'enfans, fut obligé de rendre tout le bien qu'elle lui avoit apporté; & comme il n'avoit pas ménagé le sien, il fallut qu'il se dépouillât de tout.

ce qu'il avoit pour contenter les Héritiers de sa femme , de manière que de riche qu'il étoit , il tomba dans une grande pauvreté.

Il y avoit déjà quelque temps que Madame de Chatillon m'avoit proposé de me marier au Duc de . . . qui étoit veuf ; & qui avoit une fille à peu-près de l'âge de mon fils. Le Duc de . . . consentoit en m'épousant , que mon fils épousât sa fille. C'étoit un parti très avantageux pour mon fils ; & quand ce n'auroit été que pour cette raison , je devois faire ce que Madame de Chatillon me proposoit ; mais je ne pouvois me résoudre à me remarier. Ce n'étoit plus l'expérience de mon premier mariage qui me détournoit d'un second , c'étoit , comme je crois l'avoir déjà dit , l'estime & l'attachement que j'avois pour Saint-Albe. Néanmoins n'ayant pas prévu la mort de sa femme , j'avois reçu les propositions de Madame de Chatillon avec honnêteté , & je n'avois point apporté d'autre raison pour différer ce mariage , que la trop grande jeunesse de mon fils.

Madame de Saint-Albe mourut ; lorsque Madame de Chatillon me pressoit de passer par dessus cette raison. Je crus que

212 MEMOIRES DE MADAME

Saint-Albe étant veuf , je ne devois plus penser à me marier à un autre , & ce qui n'étoit d'abord que l'effet de ma passion , devint une raison de générosité. J'étois riche , & il ne l'étoit plus. Je m'imaginai qu'il ne m'étoit pas permis de refuser de le secourir , & je ne voyois point de manière de lui donner du secours plus noble , & en même-temps plus conforme à mon inclination , que de l'épouser. Voilà le véritable motif qui m'engagea dans un dessein qui a tant été blâmé de ceux qui m'ont accusé de n'avoir consulté qu'une passion aveugle ; mais je n'ai pour me justifier de ce reproche , qu'à rendre compte de la manière dont notre mariage se fit , on verra encore mieux par-là , combien Saint-Albe étoit digne de l'avantage qu'il trouvoit en m'épousant. Toute autre femme à ma place auroit fait ce que je fis ; car on a beau dire , il y a encore des femmes qui ont de nobles sentimens , & ceux qui croient qu'elles n'agissent que par caprice ou par intérêt , ne les connoissent pas.

Quand Saint-Albe après avoir perdu sa femme , se vit réduit à perdre le meilleur bien dont il jouissoit , on parloit partout de mon mariage avec le Duc de . . . &

Soit que Saint-Albe comprît quela chose fût trop avantageuse pour moi, pour devoir tenter de m'en détourner, ou qu'effectivement il ne se flatât pas que je l'aimasse assez pour le préférer au Duc de . . . ou bien enfin qu'il eût honte de se voir sans bien, il sortit de Paris , & se retira dans une terre , d'où après l'avoir vendue , il avoit dessein d'aller chercher en Hollande l'occasion de servir. Je ne l'avois vû qu'une fois depuis la mort de sa femme ; & quoique j'eusse pris la résolution de l'épouser , je ne lui en avois point parlé. Je m'étois contentée de lui offrir tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin pour rétablir ses affaires. Il m'avoit remercié de mes offres , mais sans les accepter. Il partit deux jours après pour aller à la Terre dont j'ai parlé , je ne savois ce qu'il étoit devenu , quand je reçus cette Lettre.

L E T T R E.

Je crois , Madame , vous devoir informer que je suis resté quitte avec les Héritiers de Madame de Saint-Albe. Si je ne me suis pas servi , pour terminer cette affaire , du secours que vous avez eu la bonté de m'offrir , soyez , s'il vous plait , persuadée

que ce n'a point été par la crainte de vous être à charge , ni de vous avoir obligation. Je connois la générosité de votre ame ; mais je n'ai pas cru devoir accepter vos bienfaits , dans un temps où vous ne devez songer qu'à l'établissement qui va vous mettre dans un rang digne de vous , si toutefois il peut y en avoir un qui ne soit pas au-dessous de votre mérite. Je vous aimerai toujours , mais souffrez que je vous cache ma destinée , jusqu'à ce que votre mariage soit achevé. Ne vous informez point si je serai heureux ou malheureux ; tel que soit mon sort , je goûterai un véritable bonheur , quand je saurai que vous serez contente.

Je me sentis agiter par des sentimens bien différens à la lecture de cette Lettre. D'abord je fus charmée de la générosité de Saint-Albe , ensuite je l'accusai de m'aimer peu , puisqu'il me cédoit si aisément. Sa Lettre me parut indigne d'un amant tendre , & peu s'en fallut que je ne le crusse inconstant ; mais enfin je le connoissois trop pour avoir long temps cette pensée , je jugeai qu'il m'aimoit d'autant plus qu'il paroïssoit résolu de se sacrifier pour moi.

LA COMTESSE DE ***. 215

Je lui envoyai un homme en poste ; avec un Billet , par lequel je le priois instamment de revenir à Paris , ayant à lui communiquer des choses importantes. On le trouva sur le point de partir pour la Hollande. Il ne put résister à mes ordres ; il revint sur le champ à Paris.

Fin du sixième Livre.



MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE***,

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE SEPTIEME.

CEPENDANT Madame de Chatillon me pressoit de conclure mon mariage & celui de mon fils, & je ne crus pas devoir plus long-temps me déguiser avec elle. Je lui dis que je ne voulois pas absolument me marier, & que si elle pouvoit faire en sorte que mon fils épousât la fille du Duc de... c'étoit la seule obligation que je lui voulois avoir. Elle me dit que le Duc de... ne consentiroit au mariage de mon fils, qu'après m'avoir épousée. Je lui répondis que si cela étoit ainsi, il ne falloit
penfer

penser ni à l'un ni à l'autre mariage. Là-dessus Madame de Chatillon me reprocha que j'avois peu d'amitié pour mon fils, puisqu'il ne trouveroit jamais un parti aussi avantageux que la fille du Duc de . . . Je lui repartis que mon fils étoit encore trop jeune pour songer à le marier, & qu'après tout, je n'étois pas d'humeur à sacrifier mon repos & ma liberté à ses intérêts. Je vois bien, me dit Madame de Chatillon, que vous voulez épouser Saint-Albe. Elle me dit ces paroles d'un ton qui m'empêcha d'abord de lui avouer que c'étoit en effet mon dessein. Si, vous l'épousez, ajoûta-t-elle, vous ferez une folie. Ce mariage sera universellement blâmé, & d'ailleurs je crains pour vous un mariage d'inclination; elle me fit voir ensuite tous les inconvéniens qui en pouvoient arriver. Comme j'avois intérêt que Madame de Chatillon approuvât la résolution que j'avois prise d'épouser Saint-Albe, je lui en fis là-dessus un portrait qui lui plut; & lorsque je lui montrai la Lettre qu'il m'avoit écrite, elle changea de sentiment. Elle me dit après l'avoir lûe, qu'elle avoit pitié de Saint-Albe, & qu'elle ne me conseilloit plus de l'a bandonner à son désespoir.

Je laisse à imaginer la joye que j'eus de

voir que Madame de Chatillon commençoit à approuver mon dessein. Quel plaisir de se voir applaudi dans ce que l'on souhaite ! Je ne balançai plus après cela à découvrir mon cœur à une amie qui entroit si bien dans mes sentimens. Je lui avouai que je ne refusois le Duc de . . . que parce que j'avois résolu d'épouser Saint-Albe, que j'étois touchée de sa fortune, & qu'après ce qu'il avoit fait pour moi, je croyois qu'il y auroit de la lâcheté & de l'ingratitude à l'abandonner. Madame de Chatillon loua ma générosité, me promit de me servir en tout ce qu'elle pourroit ; mais elle me dit qu'il falloit que ce mariage fût secret. Je lui remis mes intérêts entre les mains. Envoyez-moi, Saint-Albe, reprit-elle, il faut que je lui parle avant vous, & que je le connoisse à fond devant qu'on lui apprenne son bonheur ; car s'il ressembloit aux autres hommes, je ne vous conseillerois pas de l'épouser ; il faut, avant que d'en faire votre mari, que vous n'ayez rien à vous reprocher, & que vous sachiez s'il peut vous rendre aussi heureuse que vous le pensez.

J'étois bien aise que Madame de Chatillon se chargeât du soin qu'elle vouloit prendre. J'étois bien persuadée que Saint-

Albe lui paroîtroit tel qu'elle vouloit qu'il fût, & d'ailleurs je n'étois pas fâchée qu'une autre que moi le préparât à un bonheur qu'il espéroit si peu. Il me sembloit même que Madame de Chatillon se chargeant de cette affaire, je pouvois dire que c'étoit elle qui me l'avoit conseillée, & je ne demandois qu'à pouvoir me disculper de tout ce qu'on pourroit trouver à redire dans ma conduite à cet égard.

En quittant Madame de Chatillon, je trouvai Saint-Albe qui m'attendoit chez moi; il ne faisoit que d'arriver. Je lui dis que je me plaignois de la délicatesse qui l'empêchoit de vouloir m'avoir obligation; que je savois l'état de ses affaires, & que j'avois pensé à un moyen de les rétablir; que Madame de Chatillon lui expliqueroit; que ce que nous voulions faire pour lui n'empêcheroit point mon mariage avec le Duc de... Saint-Albe changea de couleur en m'entendant parler de la sorte. Hélas! Madame, me dit-il, pourquoi m'avez-vous fait revenir? je n'ai point en vous voyant, la force que j'avois, éloigné de vous. Voyez Madame de Chatillon, lui dis-je, elle vous encouragera. Je ne voulus plus l'écouter après ces paroles, & je le renvoyai. J'avoue que pour peu qu'il eût demeuré davanta-

ge, je n'aurois pû lui cacher mon dessein. Je ne me faisois plus de scrupule de mes sentimens, depuis que Madame de Chatillon les approuvoit.

Saint-Albe alla voir le lendemain Madame de Chatillon, elle lui montra la Lettre qu'il m'avoit écrite, & qu'elle avoit gardée. A quel dessein, lui dit-elle, avez-vous écrit cette Lettre ? Avouez la vérité ; n'avez-vous pas cru que la Marquise en seroit assez touchée pour rompre son mariage avec le Duc de . . . car s'il étoit vrai que vous eussiez approuvé ce mariage, vous l'auriez laissé achever sans rien dire. Je ne vous dissimule point ajouta-t-elle, que cette Lettre marque que vous avez conçu des espérances ridicules, & que vous vous êtes imaginé que pour l'amour de vous on romproit une affaire si avantageuse. Est-il possible que vous ne vous connoissiez pas, & que vous ignoriez qu'il est impossible que mon amie vous épouse ? Ce discours déconcerta Saint-Albe, qui dit, après avoir gardé quelque temps le silence : Qu'y a-t-il, Madame, de si criminel dans cette Lettre, & par où ai-je marqué les espérances dont vous me blâmez ? Ne dissimulez point, reprit Madame de Chatillon, vous aimez la Marquise, vous

croyez qu'elle vous aime , & vous voudriez qu'elle vous épousât. Moi , Madame ? répondit Saint-Albe ; eh ! quand elle le voudroit , je serois le premier à m'y opposer. J'aime trop sa gloire pour approuver qu'elle préférât un malheureux qui n'a plus rien qu'un bon cœur , à un homme qui va lui donner un rang qu'elle mérite plus que personne du monde. Je suis bien aise , dit Madame de Chatillon , que vous me confirmiez ce que vous avez mandé ; car je ne vous déguiserai point que la Marquise auroit de la peine à épouser le Duc de . . . si elle croyoit que vous ne fussiez pas assez raisonnable pour y consentir. Vous êtes assez maltraité de la fortune pour vous épargner d'autres chagrins. Elle a voulu que je vous visse pour vous préparer à ce mariage ; & afin de vous faire voir qu'elle pense à vous , elle est résolue de vous donner ou de vous prêter quarante mille écus pour vous aider à rétablir vos affaires. Vous devez être content , & il y a peu de femmes qui en usassent si bien. Ce n'est pas tout encore , nous avons , elle & moi , songé à vous marier , & il ne tiendra qu'à vous d'épouser une belle personne qui vous apportera du bien. Si vous aimez la Marquise , vous donnerez parole

que vous ferez ce mariage. C'est à quoi il s'agit de vous résoudre , & je ne vous laisserai point partir que vous ne m'avez promis que vous épouserez la personne que nous voulons vous donner. Je vous promets, Madame , repliqua Saint-Albe , tout ce qui servira à rendre la Marquise heureuse. Je me suis déjà marié une fois pour l'amour d'elle , vous pouvez l'assurer , que je n'ai jamais conçu en l'aimant la moindre espérance. J'ai fait consister mon bonheur à l'aimer , & je l'aimerai toujours. Vous parleriez autrement , interrompit Madame de Chatillon , si vous étiez son mari. Croyez-moi , le mariage affoiblit les plus fortes inclinations ; & quand la Marquise seroit d'humeur à vous épouser , je l'en détournerois , par la crainte que le mariage ne vous changeât. Pourquoi , Madame , s'écria Saint-Albe , prenez-vous plaisir à me tourmenter , en me donnant des idées que je n'ai jamais flattées ? C'est trop vous amuser , reprit Madame de Chatillon , la Marquise veut vous épouser. C'est une folle qui suit en cela son inclination , sans avoir à quelles extrémités ce mariage la doit exposer ; mais j'espère que vous ferez plus raisonnable qu'elle , & que vous ne voudrez point qu'elle se rende ridicule aux

yeux de tout le Royaume. Saint-Albe regarda, sans rien dire, Madame de Chatillon & voyant qu'elle ne continuoit pas : Je crois, dit-il, Madame, que vous ne parlez pas sérieusement ; jamais je ne me suis flatté que la Marquise eût autant d'inclination pour moi que vous me le voulez persuader ; mais s'il étoit vrai qu'elle eût le dessein dont vous parlez, je suis assuré que le respect & l'amour infini que j'aurai pour elle jusqu'à la mort, justifieroit son choix, & qu'il n'y a personne qui la blâmât d'avoir épousé le seul homme qui dans tous les temps a rendu justice à son mérite. Je l'ai aimée aussi-tôt que je l'ai vûe ; depuis ce temps là je n'ai point cessé de l'adorer, & l'amour que j'ai pour elle m'a toujours tenu lieu de tout. Seroit-il possible, ajouta-t-il, transporté de plaisir, & se jettant aux pieds de Madame de Chatillon, que la Marquise eût le dessein que vous m'apprenez ? Ah ! Madame, au nom de Dieu ne le combattez pas. Si vous l'aimez, vous devez souhaiter son bonheur. J'ose croire que je suis le seul homme, qui puisse la rendre heureuse. Ses larmes l'empêcherent de continuer. Madame de Chatillon en fut attendrie, & le faisant relever : Non, dit-elle, je ne m'y opposerai point, elle



peut même vous dire que c'est moi qui l'ai confirmée dans la résolution de vous épouser ; mais il faut que je vous avertisse qu'elle craint que le mariage ne vous change , c'est la seule raison qui la retient , car elle se met peu en peine de ce que le monde en pourra dire. Je puis même vous assurer que si elle ne vous épouse point , elle ne se mariera jamais.

Il seroit difficile d'exprimer le plaisir que sentit Saint-Albe en ce moment ; il embrassoit les genoux de Madane de Chatillon , en la conjurant de lui apprendre , si ce qu'elle disoit étoit sincère. Madame de Chatillon lui répondit , que pour lui faire voir qu'elle ne le trompoit point , elle alloit me faire venir. Elle m'envoya chercher aussi-tôt : je me rendis chez elle , fort impatiente de savoir ce qui s'étoit passé entr'eux. Saint-Albe étoit encore à ses genoux quand j'entrai. Venez , dit-elle , Madame , car je ne sai plus où j'en suis , & je crains , si vous n'y mettez ordre promptement , que Monsieur de Saint-Albe n'expire à mes pieds. Je ne savois ce que Madame de Chatillon lui avoit dit , & le voyant en cet état , j'eus peur qu'elle ne l'eût mis au désespoir , en lui faisant entendre que je voulois épouser le Duc de ...

Ah! Madame , lui dis-je , dans cette pensée , que vous êtes cruelle de faire de la peine à Saint-Albe ! Que vous a-t-elle appris qui vous afflige si fort , dis-je à Saint-Albe , en lui adressant la parole ? Il se retourna de mon côté , & m'embrassant les genoux : Non , Madame , s'écria-t-il , je ne puis croire ce que j'ai entendu , mon bonheur est si inconcevable , que j'en suis étonné. Je craignis alors que Madame de Chatillon n'eût trop dit , & je lui demandai en rougissant , quel étoit ce bonheur dont il étoit si saisi. Hélas ! Madame , répartit-il , je ne puis l'exprimer ; tout ce que je sens , c'est que je vous adore ; je voudrois que vous pussiez lire dans mon cœur. Je vois bien , repris-je , que Madame de Chatillon m'a trahi , & qu'il est inutile de feindre plus long-temps. Levez-vous Saint-Albe , & écoutez-moi : Je vous aime , & tout ce que vous avez fait pour moi depuis douze ans , m'a persuadé que vous méritiez que je vous aimasse. Je n'ai jamais cru que le Ciel disposeroit les choses , de sorte que je pusse vous témoigner l'impression que vos manières ont faites sur mon cœur. Je puis même vous dire , que quoique nous soyons vous & moi en état de nous unir pour

226 MEMOIRES DE MADAME

toujours , j'aurois de la peine à m'y résoudre , fans le malheur qui vous a privé de vos biens ; mais vous avez besoin de moi , & je ne veux pas qu'un autre ait l'avantage de vous être utile. Vous m'avez secourue dans un temps où ma fortune étoit malheureuse , & il est juste que je vous rende ce que vous avez fait pour moi. Je vous épouse , mais je compte assez sur votre amitié & sur votre délicatesse ; pour croire que vous ne ferez que ce qui pourra s'accorder avec ma gloire. Il faut , avant que de nous marier , rompre l'affaire du Duc de . . . & tâcher d'établir mon fils. Je vous demande donc que personne ne sache le dessein que je vous découvre ; & même que vous me voyiez rarement , jusqu'à ce que j'aye préparé toutes choses pour notre mariage. J'espère qu'il se fera bien tôt , & que vous continuerez à avoir une conduite , qui me fera de plus en plus approuver la promesse que je vous fais de n'être jamais qu'à vous. Ah ! Madame , c'en est trop , reprit Saint-Albe , vous verrez que je suis incapable de changer ; le temps ne sauroit diminuer la vivacité de mes sentimens. Dieu m'est témoin que si vous eussiez épousé le Duc de . . . je n'aurois pas cessé de vous aimer. Mon parti

Étoit pris , je devois passer en Hollande , non pour m'épargner le chagrin de vous voir à un autre , mais pour vous cacher une mauvaise fortune , qui auroit sollicité votre générosité.

Après cette conversation qui dura encore long-temps , nous prîmes des mesures pour rompre avec le Duc de . . . Nous convînmes que Saint-Albe retourneroit en Province , jusqu'à ce que nous fussions en état de nous marier. Il obéit , & partit dès le même jour. Madame de Chatillon m'avoua qu'elle estimoit Saint-Albe , & qu'il étoit digne du bonheur que je lui faisois espérer ; elle me conseilla même d'achever la chose au plûtôt. Je priai Madame de Chatillon de dire au Duc de . . . que je ne le voulois point amuser , & que quelque honneur que me fist sa recherche , je n'étois pas dans le dessein de l'épouser. Il ne fut pas fort affligé de ma résolution , parce qu'il avoit de son côté des raisons pour rompre avec moi.

Ma mere qui étoit toujours mon ennemie , quoiqu'elle fût dans un âge qui auroit dû ralentir sa haine , fut au désespoir d'apprendre que j'allois épouser le Duc de . . . Elle fit tous ses efforts pour m'empêcher de parvenir à un rang qui étoit au-

dessus du sien ; elle fit donner au Duc de . . . des soupçons contre ma conduite. Je ne sai d'où elle avoit été informée que j'avois vû depuis peu Saint-Albe , mais elle fit dire au Duc que j'avois depuis douze ans une intrigue avec Saint-Albe , & que je le voyois encore très-souvent en particulier. Le respect que je dois à la mémoire de ma mere , m'empêche de l'accuser d'avoir imaginé les horribles circonstances avec lesquelles on avoit conté cette galanterie au Duc de . . . mais enfin la malignité alla jusqu'à lui dire que Saint-Albe avoit empoisonné sa femme , pour être en état de m'épouser.

Le Duc de . . . sachant que je voulois rompre avec lui , ne cacha aucunes de ces circonstances à Madame de Chatillon , qui me les apprit. Je ne me mis pas beaucoup en peine de la calomnie qu'on imaginoit sur la mort de Madame de Saint-Albe , parce que tout le monde savoit qu'elle étoit morte de la petite Vérole. Je ne laissai pourtant pas d'être dans une véritable colère, en apprenant le soin que prenoit ma mere de me décrier.

Je n'eus pas plutôt rompu avec le Duc de . . . que le bruit courut que j'avois épousé Saint-Albe ; ce fut un déchaîne-

ment universel contre moi , mais ce ne fut pas ce qui me fit le plus de peine.

Mon fils qui avoit à peine seize ans , aimoit la fille du Duc de . . . & s'en étoit fait aimer. Elle étoit à peu près de son âge ; ils avoient l'un & l'autre tellement compté qu'on les marieroit ensemble , qu'ils furent au désespoir quand on leur défendit de se voir : Je ne sai qui prit la peine d'insinuer à mon fils , que bien loin de chercher à l'établir aussi avantageusement qu'il l'auroit été avec la fille du Duc d . . . , je ne pensois qu'à le ruiner , en épousant un homme qui n'avoit pas de bien , & qui étoit au dessous de ma naissance. Quelque amitié que mon fils eût pour moi , la passion qu'il avoit pour la fille du Duc de . . . ou plutôt sa jeunesse , lui fit écouter tout ce qu'on lui dit , & ma mere travailloit à me faire ôter sa Tutelle.

Ce coup me fut sensible , car j'aimois mon fils , & je puis dire qu'il étoit digne de mon amitié , par mille belles qualités. Je crus qu'il n'y avoit point de temps à perdre , & que pour me justifier & empêcher qu'on ne me l'ôtât , je devois faire proposer au Duc d . . . le mariage de mon fils avec sa fille ; je lui fis

offrit encore de plus grands avantages qu'il n'en avoit esperé , & j'avoüe que quoique je fusse toujours dans le dessein d'épouser Saint-Albe , & que je pusse en avoir des enfans , je le croyois si désintéressé , & j'avois si bonne opinion de lui , que je ne doutois pas qu'il ne trouvât bon tout ce que je ferois pour mon fils ; mais le Duc d... rejeta mes propositions , & mon fils voyant qu'il n'avoit pas tenu à moi qu'il n'eût épousé la fille du Duc d... reprit ses premiers sentimens , & se consola insensiblement.

Saint-Albe qui étoit informé de ce qu'on disoit dans le monde de son mariage avec moi , m'écrivoit tous les jours , & me conjuroit d'oublier ses intérêts , & de l'oublier lui-même s'il faisoit le moindre tort à ma gloire , & à la fortune de mon fils : Ces sentimens ne servoient qu'à me le rendre plus cher , & qu'à me donner plus d'impatience d'achever notre mariage ; d'ailleurs , j'étois ennuyée de ne le voir point , & quoiqu'il dissimulât la violence qu'il se faisoit pour se priver de ma vûe , j'étois touchée de sa contrainte ; c'est pourquoi je le fis revenir à Paris résolue de l'épouser.

Je ne prévoyois pas qu'on pût dire

autre chose quand nous serions mariés, que ce qu'on avoit déjà dit ; je me voyois dans la nécessité de me résoudre à l'épouser, ou de passer pour avoir une galanterie avec lui ; ainsi j'aimai mieux qu'on m'accusât d'être mariée, que d'avoir une intrigue ; mais comme je craignois de nouveaux obstacles du côté de ma famille, j'épousai secrètement Saint-Albe, mais je n'oubliai rien de ce qui étoit nécessaire, pour empêcher qu'on ne trouvât des nullités dans notre mariage ; Je fus fort mortifiée de n'oser faire les choses avec éclat ; je goûtai peu le plaisir du secret en cette occasion ; j'aurois voulu en épousant Saint-Albe publiquement, marquer à tout le monde, l'estime que j'avois pour lui.

Cela ne demeura pas long-tems secret ; & sans examiner combien j'avois de sujets d'épouser Saint Albe, on dit que c'étoit un mariage d'inclination ; comme si l'inclination des femmes ne pouvoit jamais s'accorder avec la raison.

Il est vrai que c'étoit la passion qui me détermina à épouser Saint Albe, mais je ne voyois rien en me mariant avec lui qui ne dût me faire honneur. Il étoit Gentilhomme, & il avoit un mérite sin-

232 MEMOIRES DE MADAME
gulier; je suis persuadée que s'il eût été
aussi riche que moi, ceux qui blâmerent
le plus ce mariage, auroient été les pre-
miers à me le conseiller. Pour moi je
n'étois pas de l'opinion de ceux qui croyent
que le bien doit être la règle des ma-
riages; au contraire, moins Saint Albe
en étoit, plus je croyois faire les cho-
ses généreusement; mais la générosité n'est
point une vertu dont les hommes s'ima-
ginent qu'on doit se piquer en se ma-
riant; on regarde cet engagement com-
me un commerce, où l'on ne doit se pro-
poser que le profit & l'intérêt: mais je
m'arrête trop à justifier ma conduite, ne
me doit-il pas suffire pour me consoler
de l'injustice qu'on m'a faite, de savoir
que ce mariage a été approuvé de tous
ceux qui ont les sentimens nobles & ver-
tueux?

Saint Albe ne changea point de ma-
nière en m'épousant, il sembla, au con-
traire, avoir augmenté ses égards & son
respect pour moi. Je crus alors que ma vie
alloit être heureuse & tranquille; mais
je n'étois pas au bout de mes chagrins:
mon mariage étant devenu public, toutes
les femmes, excepté Madame de Cha-
rillon, m'abandonnerent, en gémissant de
ma

ma mauvaise conduite ; & à les entendre , on auroit jugé qu'elles auroient plus aisément excusé en moi une galanterie , que ce mariage , tant le monde est injuste , & ne juge des choses que par bizarrerie & par caprice ; on ne me pardonnoit pas plus de m'être mariée à un homme que j'aimois , que d'avoir autrefois cherché à me faire séparer d'un mari que je n'aimois pas.

Le vieux Comte d . . . qui m'avoit servie dans mes premiers malheurs , prit mon parti à la Cour , & me vint voir pour m'apprendre les bons offices qu'il me rendoit , en répondant à ceux qui faisoient chez la Reine , des contes de mon mariage. Il ne trouva chez moi que Mademoiselle Laval , avec qui il eut une assez longue conversation. Elle avoit de l'esprit & de la beauté : elle lui plut ; il jugea par la fidélité & l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour moi , qu'un homme seroit heureux d'avoir dans sa vieillesse , une femme de son caractère ; je ne fai pas toutes les réflexions qu'il fit là-dessus , mais il revint le lendemain , il revit Mademoiselle Laval , & huit jours après , il lui fit proposer de l'épouser ; quoiqu'il eût des enfans mariés , il ne

laissoit pas d'être encore un fort bon parti. J'avois tant d'envie de voir Mademoiselle Laval dans un rang digne de son mérite & de sa vertu, que je n'épargnai rien pour faire réussir cette affaire : le vieux Comte enfin l'épousa, ce mariage se fit aussi secrètement ; & comme le Comte venoit tous les jours chez moi voir sa nouvelle épouse qui y demeurait encore, on parla d'eux comme on avoit fait de Saint Albe & de moi, dans le temps qu'on ne nous croyoit pas mariés.

Le Comte pour faire taire la médifance, déclara son mariage, emmena chez lui Mademoiselle Laval, que j'appellerai désormais la Comtesse d... & lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs à la femme d'un homme de sa qualité.

Cependant on avoit trouvé cette aventure fort plaisante, & les médifans ne cessèrent point de parler ; ils renouvelèrent mes galanteries passées, & ne manquèrent pas d'y mêler la Comtesse d... de qui ils firent cent mauvais contes.

Je me vis pour la troisième fois en proie à la calomnie. Dès qu'elle s'attache à quelqu'un, il a beau vouloir tenir une conduite irréprochable, il ne sauroit éviter sa malignité.

Les enfans du Comte d... ne virent pas le mariage de leur pere fans chagrin ; & ne pouvant le faire casser, ils tâchèrent au moins d'en empoisonner la douleur ; ils firent malicieusement rendre au Comte des Lettres par lesquelles on l'avertissoit que je ne vivois pas regulierement , & que la Comtesse sa femme étoit de tous mes plaisirs.

Le Comte dont l'esprit étoit un peu foible , ajoûta fois à ces Lettres ; il devint jaloux , & pria sa femme de ne me plus voir : elle refusa de lui donner cette satisfaction , étant persuadée qu'il avoit tort de la lui demander ; elle le conjura de lui dire d'où lui venoient les fouçons qu'il avoit de ma conduite. Il lui montra les lettres qu'il avoit reçues , elle crut en connoître l'écriture , elle me les fit voir , je reconnus qu'elles avoient été écrites par Blossac : Il étoit ami , & même parent des enfans du Comte d... & comme il sçavoit mes premieres aventures , il lui étoit aisé de les tourner comme il vouloit , c'est ce qu'il avoit fait dans ces lettres , & jamais rien n'avoit été plus méchant , ni plus indigne d'un honnête homme , que tout ce qu'il mandoit au Comte d...

Quoique j'eusse assez mauvaise opinion de Blossac , je ne le croyois pas capable de cette lâcheté , & je ne pouvois en deviner d'autre raison , que le dépit qu'il avoit de la manière dont je l'avois traité. Mon second mariage avoit augmenté son dépit ; soit qu'il se fît naturellement un chagrin de tout ce qui me faisoit plaisir , ou qu'il eût , malgré toutes ses manières indignes , conservé pour moi un reste de passion , car il y a des gens qui ne sont déchaînés contre une femme , que parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de l'aimer : ils se vengent sur elle du peu de mérite qui les rend méprisables à ses yeux : je ne crois pas qu'il y ait d'ennemis plus dangereux pour la réputation des femmes , que les amans qui ne peuvent se faire aimer.

La Comtesse ne pouvant douter que ces lettres ne fussent de Blossac , en fit le portrait à son mari , & lui demanda justice de ces calomnies : le vieux Comte étoit homme droit , mais un peu brutal ; il jura que si c'étoit Blossac qui eût écrit ces lettres , il l'obligerait à lui donner des preuves des sottises qu'il lui avoit mandées , ou à s'en dédire. Il alla le chercher sur le champ , & l'ayant trouvé , il

lui demanda si c'étoit lui qui avoit écrit les lettres qu'il avoit reçues. Blossac se mit à rire, & puis prenant un air d'homme zélé pour les intérêts du Comte, il lui dit, qu'il n'avoit rien à reprocher à sa femme, mais qu'il avoit été bien aise, comme son ami & son serviteur, de l'avertir que j'étois une très-mauvaise compagnie; que personne ne me connoissoit mieux que lui, puisqu'il avoit autrefois partagé mes bonnes graces; mais qu'ayant reconnu que j'étois une coquette achevée, il avoit cessé de me voir. Monsieur de Blossac, lui dit le Comte, tout ce que vous me dites mérite qu'on y fasse attention; ma femme m'a conté des aventures qui ne s'accordent pas avec ce que vous dites; venez avec moi, s'il vous plaît, & nous verrons si vous soutiendrez en sa présence, ce que vous venez de dire. Blossac lui répondit qu'il n'étoit pas homme de qui on dût exiger cette démarche, qu'il avoit satisfait à son devoir, en faisant donner cet avis au Comte, que c'étoit à lui à en profiter s'il vouloit. En achevant ces paroles, il voulut arracher ses lettres; mais le Comte leva sa canne, & le menaça de le traiter comme un malhonnête homme. Blossac mit l'épée à la

238 MEMOIRES DE MADAME

main, mais on le retint, & on l'obligea de se retirer. Le Comte fit grand bruit de cette affaire, il s'en plaignit à la Reine; & peu de tems après, Blossac fut envoyé à la bastille. Quoiqu'il parût coupable, je ne passai pas pour innocente; on crut que ce n'étoit pas pour avoir menti dans ses lettres qu'il étoit à la bastille, mais pour avoir dit des vérités qu'il n'est jamais permis à un honnête homme de publier: j'eus donc la mortification d'apprendre qu'on renouvelloit encore, à l'occasion de ce differend, toutes les ridicules histoires qu'on m'avoit tant de fois attribuées fort injustement.

Cette affaire ne fut pas plutôt appaisée, que la mort de ma mere qui arriva dans ce temps-là, donna lieu à de nouvelles calomnies contre moi. Quoique le bien dont elle pouvoit disposer fût médiocre, elle ne laissa pas de faire un Testament, par lequel elle me desheritoit moi & mon fils, & donnoit son bien à un de ses arrieres-cousins, homme fort inconnu dans le monde. Ce cousin qui vouloit profiter de ce Testament, voyant qu'il auroit de la peine à le soutenir, tâcha d'insinuer dans le public, que la raison pour laquelle ma mere m'a-

voit privée de la succession, étoit qu'elle avoit sù, de science certaine, que mon fils n'étoit pas de mon mari; & là-dessus il racontoit les raisons qui avoient donné cette certitude à ma mere; c'est-à-dire, qu'il réveilloit tout ce que mon mari avoit autrefois imaginé pour me perdre. Cela avoit été dit & réfuté tant de fois, que j'étois étonnée qu'il se trouvât encore des gens qui voulussent se donner la peine de le répéter; mais il n'en est pas de la médifance comme de toutes les autres choses qui déplaisent & ennuyent à force d'être répétées; les Histoires qui ont été contées mille fois, sont toujours nouvelles quand elles peuvent faire tort au prochain, & il se trouve par tout des gens prêts à les entendre.

Peu de temps après que le Comte d... eut épousé Mademoiselle Laval, je mariaï mon fils; il est inutile de dire à qui je le mariaï, & les avantages que je lui fis, cela ne fait rien au dessein que je me suis proposé dans ces Memoires. J'aurois été inconsolable dans un autre temps, de me voir séparée de deux personnes si cheres, mais j'avois un mari qui me consoloit de tout : nous passions les hivers ensemble à Paris; & dès qu'il parloit pour

l'armée, je me retirois dans une de mes terres, où je n'avois pas de plus grand plaisir que de lui écrire, & de recevoir de ses lettres. Nous passâmes les trois premières années de mon mariage dans une union parfaite; rien n'en troubloit la félicité; à la vérité tout l'honneur d'une si belle union, étoit dû à Saint Albe, & jamais homme n'a accompagné sa tendresse de plus d'égards & d'agrémens; mais enfin les hommes ne sont point faits pour jouir dans le monde d'un bonheur pur, & qui soit de longue durée.

La terre où je faisois mon séjour ordinaire lorsque mon mari étoit à l'armée, étoit dans le voisinage d'un Gentilhomme, que j'appellerai le Comte de Vellely; c'étoit un homme que des raisons particulières avoient obligé de quitter le Service, & qui avoit acheté dans la Province, une Charge considérable. Comme il n'étoit pas content de la Cour, il y alloit rarement, néanmoins ses affaires l'appelloient souvent à Paris. Dès qu'il eut fait connoissance avec Saint Albe & moi, il nous proposa de lui donner un appartement dans la maison que nous avions à Paris. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille âgée de dix-huit ans, qu'il faisoit éle-

ver dans un Convent. Velley étoit encore jeune , il avoit la taille belle & beaucoup d'esprit ; il étoit né avec tant de disposition pour toutes sortes de sciences , & il s'y étoit tellement adonné , qu'il en avoit une connoissance raisonnable ; mais parmi tant de bonnes qualités , il en avoit une fort mauvaise , qui pensa nous perdre Saint Albe & moi , & dont nous n'avions garde de nous défier.

Velley qui ne pouvoit croire, après tout ce qu'on avoit dit de moi dans le monde , que je fusse ennemie de la galanterie , se mit en tête de me plaire. Comme je ne me sentoïis aucun panchant pour lui , je ne m'offensai pas des marques qu'il me donna de son amour , je le traitai même d'une manière qui lui fit croire que je ne ferois pas fâchée de le voir attaché à moi ; je connus qu'il avoit cette pensée , parce qu'il redoubla ses soins , & qu'il me fit assez entendre qu'il m'aimoit passionnément. J'avois jusques-là peu fait d'attention à son amour , mais quand je vis qu'il me parloit fort sérieusement , j'en usai avec circonspection , & je pris une conduite à lui devoir ôter toute espérance ; je ne sai si ce fut l'attachement qu'il me voyoit pour mon mari , qui le fit cesser

242 MEMOIRES DE MADAME

de m'en conter, ou bien si ma sévérité lui parut un artifice dont je me servois pour l'engager davantage; quoiqu'il en soit, il ne m'entretint plus de sa passion, & je recommençai à vivre avec lui comme s'il ne m'en eût jamais témoigné.

Saint Albe revint de l'armée, nous allâmes passer l'hyver à Paris; Velley nous accompagna, il retira sa fille du Couvent, & me la présenta. Elle avoit de l'esprit & de l'enjoûment, & je fus bien aise d'avoir chez moi une compagnie agréable; il est vrai que sa beauté étoit si vive & si touchante qu'elle m'auroit pû faire craindre pour peu que j'eusse eu de penchant à la jalousie, ou plutôt si j'avois pû m'imaginer que Saint Albe qui n'aimoit que moi & la guerre, eût été d'humeur à faire une autre inclination. Je reçûs avec plaisir la proposition que Velley me fit de lui donner chez nous un appartement; mon mari me dit qu'il étoit incommode d'avoir des étrangers chez soi, mais je l'assurai que c'étoit les gens du monde les plus aisés à vivre. Il n'étoit pas accoutumé à me contredire, & il ne voulut point s'opposer à une chose que je lui parus souhaiter; mais ajouta-t-il en riant, ne vous en prenez qu'à vous

de ce qui pourra arriver, car Mademoiselle de Velley est fort aimable. Je lui répondis aussi en riant, qu'au lieu de m'alarmer, je desirois qu'il la trouvât à son gré, parce que je l'aimois assez pour aimer tout ce qui lui feroit plaisir : j'éprouvai bien-tôt après, que je ne pensois pas à ce que je disois.

Il y avoit déjà un mois que Velley & sa fille demeuroient avec nous, quand je m'apperçus que Saint Albe avoit un secret chagrin qui le dévorait, & qu'il s'efforçoit de cacher sous diverses incommodités dont il se plaignoit; il passoit les nuits sans dormir, il soupiroit continuellement, & il me sembla même qu'il évitoit mes regards; & quand je m'approchois de lui pour lui demander ce qu'il avoit, il me fuyoit, & disoit en soupirant, qu'il étoit très-mal; cela commença à m'inquiéter, je lui proposai de se mettre dans les remèdes; il me répondit, qu'il n'y avoit que la mort qui pût le guérir. Je redoublai mes soins & mes caresses, mais je n'en reçus que des froideurs; je les attribuai au mal qu'il souffroit: je jugeai qu'il falloit que sa maladie fût bien accablante, puisqu'au lieu de le soulager, je l'importunois; j'é-

244 MEMOIRES DE MADAME

tois si persuadée que l'indifference qu'il avoit alors pour moi, n'étoit que l'effet de son mal, que je n'osois m'en plaindre à lui, de peur d'ajouter au chagrin de sa maladie, celui que je m'imaginois qu'il auroit si je le faisois appercevoir que j'avois lieu de n'être pas contente de lui. Je ne songeois qu'à le divertir, & comme Velley étoit un homme fort réjouissant, j'avois soin de le retenir; mais sa conversation me paroissoit augmenter au lieu de diminuer les maux de mon mari, & Mademoiselle de Velley, à ce qu'il me sembloit, l'incommodoit moins que les autres.

Cela commença à me donner une inquiétude d'une autre espèce. Je sentis naître des soupçons & de la jalousie; mais disois-je en moi-même, s'il aime Mademoiselle de Velley, pourquoi cet amour le rend-il malade? Il la voit tous les jours, & il me paroît qu'elle le voit aussi avec plaisir: c'est sans doute qu'il ne peut soutenir sans remords la perfidie qu'il me fait, & qu'il cherche à se punir de la lâcheté qu'il a d'en aimer une autre.

J'avois si bonne opinion de lui, que je ne doutois point, supposé qu'il aimât Mademoiselle de Velley, qu'il ne fût ma-

LA COMTESSE DE ***. 245

lade de honte d'avoir des sentimens qui m'offensoient ; mais j'eus bientôt une autre pensée ; je crus ne voir que trop qu'il étoit semblable à ces maris qui trouvent la vûe de leurs femmes insupportables , dès qu'ils deviennent infidèles. Velley entra dans ma chambre , paroissant pénétré de douleur & de chagrin ; j'étois seule , & je lui demandai ce qu'il avoit. Madame , dit-il , passons dans ce cabinet , j'ai une étrange nouvelle à vous annoncer. Vous voyez , reprit-il un homme au désespoir , il faut que je vous quitte , je sai la maladie de Monsieur de Saint Albe ; voilà deux Lettres qu'il a écrites à ma fille , & que j'ai surprises ; lisez - les , & voyez si je ne suis pas l'homme du monde le plus malheureux , d'être venu chez vous troubler votre bonheur & votre repos. Je pris ces Lettres en tremblant , je les ouvris , & je reconnus en effet l'écriture de Saint Albe : Voici ce qui étoit contenu dans la premiere que je lûs.

L E T T R E.

Pourquoi me reprochez-vous l'attachement que j'ai pour ma femme ? est-ce que vous ne devez pas être persuadée après ce que je vous ai dit , que la reconnoissance

seule me donne quelque considération pour elle : je ne l'ai épousée , que parce qu'elle a fait ma fortune ; mais c'est le cœur , c'est l'inclination , c'est le choix qui m'attache à vous ; & si vous continuez vos rigueurs , vous ferez cause de ma mort.

Il n'est pas possible d'exprimer la honte & le dépit qui me saisirent après avoir lû cette Lettre ; je n'avois pas la force de lire l'autre , mais Velley me pressa de la voir ; & voici comme elle étoit conçûe.

L E T T R E.

Avouez que les reproches que vous me faites sur Madame de Saint Albe , ne sont qu'un prétexte dont vous vous servez pour me cacher l'aversion que vous avez pour moi : car enfin que voulez-vous que je fasse pour vous convaincre que je hais ma femme , puisque ce que je fais tous les jours à vos yeux , ne vous le persuade pas ; vous voyez qu'à peine je puis me résoudre à la regarder : Quoi ! faut-il que je la poignarde , pour vous marquer combien elle m'est odieuse.

Ah ! perfide , m'écriai-je en achevant ces

LA COMTESSE DE ***. 247
mors: comment as-tu fait pour me trom-
per si long-temps. Non, je n'y pourrai sur-
vivre; mais il faut que je me venge d'un
traître. Mes soupirs & mes larmes n'em-
pêchèrent de continuer, & je ne sai com-
ment je ne mourus pas de la douleur &
de l'accablement dont je me sentis saisie.

Fin du septième Livre.



MEMOIRES

DE MADAME

LA

COMTESSE DE ***.

AVANT SA RETRAITE.

LIVRE HUITIEME.

VELLEY s'efforça de me consoler, & me demanda quelle justice je voulois qu'il me fist de sa fille. Ce n'est pas d'elle que je me plains, lui répondis - je, c'est d'un homme qui a abusé de l'amour sincère que j'ai toujours eu pour lui. Parlez, Madame, reprit Velley, que voulez-vous que je fasse, je vous adore, & je sacrifierai ma vie, si vous l'ordonnez, pour vous aider à vous venger : car il ne faut pas que je le dissimule, l'outrage qu'on vous a fait, a renouvéllé pour vous dans mon cœur,

tous les sentimens que je vous ai autrefois témoignés. Laissez votre mari suivre sa folle passion , je réponds de ma fille , sa vertu le punira assez de sa lâcheté : mais vous , Madame , oubliez un époux indigne , pour ne vous attacher qu'à un Amant qui vous adore.

J'étois dans ce moment persuadée de l'infidélité de Saint Albe , & si résolue de m'en venger , que j'écoutai tout ce que Velley me dit , & je crus que plus il m'aideroit , plus je le trouverois disposé à m'aider de ses conseils , & de ses services ; & pour découvrir entièrement mon cœur , j'avoue que ma vanité étoit si humiliée du mépris de Saint Albe , qu'elle me fit écouter un homme qui sembloit la consoler ; car les ressources de l'orgueil , sont infinies dans le cœur des femmes.

Je priai Velley de ne me pas abandonner , & d'être de mes amis : il me conseilla de ne rien témoigner à mon mari de ce qu'il venoit de m'apprendre , & en sortant il me dit qu'il alloit prendre un prétexte pour mettre sa fille dans un Couvent , & en effet , dès le jour même il la mena à l'Abbaye Saint Antoine.

Je me mis au lit après cette conversation , & la fièvre me prit. Saint Albe me

150 MÉMOIRES DE MADAME

voulut venir voir , je le fis prier de me laisser en repos , mais il entra malgré ma défense : il me prit le bras , & comme il me tâtoit le poulx , je m'apperçus que les larmes lui tomboient des yeux ; il me demanda si je savois que Velley avoit mené sa fille dans un Couvent ; je ne répondis rien , & je crus que les larmes qu'il répandoit , n'étoient excitées que par la douleur de se voir séparé de sa Maîtresse. Il me conjura d'avoir soin de ma santé ; je m'obstinai à ne lui pas répondre , & il fut obligé de se retirer.

Je passai fort mal la nuit ; on me dit le lendemain matin que mon mari demandoit à me voir ; je lui fis dire que j'avois besoin de repos , n'ayant pas dormi la nuit : il se retira , & sur le midi on m'apporta une Lettre de sa part , & l'on m'apprit qu'il venoit de monter à cheval sans dire où il alloit : voici les termes de sa Lettre.

L E T T R E.

Puisque ma présence , Madame , est contraire à votre santé , & que je suis celui des témoins qui vous embarrasse le plus , je m'éloigne de vous pour jamais ; si on vous apprend la mort de celui qui m'a enlevé votre

cœur , n'en cherchez point d'autre auteur que moi : Je voudrois que le temps me donnât la force de vous oublier , jusqu'à ne vouloir plus me venger. Il n'est pas nécessaire que le Public soit informé de nos différends ; vous pourrez dire à ceux qui vous demanderont ce que je suis devenu , que mes affaires m'ont appelé en Province.

Je relus vingt fois cette Lettre sans y pouvoir rien comprendre. Seroit-il possible que je lui eusse donné sujet de soupçonner ma fidélité ? Non , c'est un prétexte qu'il prend , pour tâcher de me donner le tort : mais à quel dessein s'éloigne-t-il ? c'est qu'il croit que je l'aime assez pour ne pouvoir soutenir son absence , il ne me croit pas instruite de son infidélité , il fait que je suis malade , il me fait une querelle pour achever de m'accabler , il veut ma mort ; car , que peut-il vouloir autre chose en me trahissant ? Hélas ! c'est moi , continuois-je , en répandant des pleurs , qui dois me plaindre qu'on m'ôte son cœur : Est-il possible que Saint Albe , ce Saint Albe si différent des autres hommes , soit capable d'une si lâche trahison. Voilà les réflexions que je faisois ; j'étois si prévenue contre lui , qu'il ne me vint pas dans l'es-

prit , qu'il pouvoit être innocent.

Velley me vint voir l'après-dînée , & me rendit compte de la manière dont il avoit mené sa fille au Couvent ; il me dit qu'elle y étoit allée avec plaisir , parce qu'elle étoit au désespoir , d'avoir inspiré de la passion à mon mari. J'appris à Velley qu'il étoit sorti de Paris ; il en parut étonné , & dit que c'étoit apparamment pour chercher des moyens d'enlever sa fille. Je lui montrai la Lettre de Saint Albe , il fut encore plus surpris ; après avoir rêvé quelque temps , il me dit qu'il croyoit que mon mari ne m'avoit écrit de la sorte , que pour m'embarrasser , & pour m'obliger peut-être de courir après lui ; mais qu'il falloit que je m'en donnasse bien de garde , parce que si je ne tenois bon , il abuseroit de ma foiblesse , & de l'amour que j'avois pour lui. Velley voulut ensuite m'entretenir encore de la passion qu'il m'avoit témoignée ; mais je l'interrompis , pour lui dire qu'outre les raisons que j'avois de ne le pas écouter , la Lettre de mon mari m'en donnoit une nouvelle , & que comme je croyois qu'il avoit quelque part à ses soupçons , je le voulois éviter : je le priai ensuite de déloger de chez moi sous quelque prétexte , parce que pendant l'absence de mon mari , je ne vou-

lois pas qu'il demeurât dans ma maison : il m'assûra qu'il alloit songer à m'obéir.

J'avois montré à la Comtesse d. . . . les Lettres que Saint Albe avoit écrites à Mademoiselle de Velley , je lui montrai encore celle qu'il m'avoit écrite en partant. Elle me dit qu'elle ne comprenoit rien à cette affaire , mais qu'elle craignoit que Saint Albe & moi nous ne fussions trompés : il faut , ajouta-t-elle , que je voye Mademoiselle de Velley , peut-être pourrois-je démêler la vérité dans la conversation que j'aurai avec elle. J'approuvai sa pensée , & elle alla aussi-tôt la chercher à l'Abbaye Saint Antoine , mais l'Abbesse lui dit qu'elle n'y étoit plus , & que son pere l'avoit envoyé reprendre , pour la mettre dans un autre Couvent. La Comtesse me vint apprendre cette nouvelle ; elle trouva Velley avec moi , qui jura qu'il n'en favoit rien , & qu'il falloit que ce fût mon mari , qui se fût servi de son nom pour enlever sa fille. Il courut aussi-tôt pour s'en informer , & revint le soir m'apprendre , que ses conjectures étoient véritables ; que sa fille étoit perdue , & qu'il vouloit faire informer contre mon mari , qui étoit le seul homme qu'il pût soupçonner de cet enlèvement. Il me demanda pour cela les Lettres qu'il

m'avoit données , & qui pouvoient lui servir de preuves. Je refusai de les rendre , & je sentis que Saint Albe m'étoit encore cher , parce que je priai Velley de ne rien entreprendre contre lui : j'avois à la vérité le motif de ma propre gloire ; mais j'en étois moins touchée que de celle de Saint Albe.

Cependant le bruit se répandit dans Paris , que Saint Albe & moi nous nous étions séparés ; on disoit même que c'étoit moi qui m'en étois défait , parce qu'il m'incommodoit dans la galanterie que j'avois avec Velley. J'étois encore au lit, où le chagrin plutôt que la fièvre me retenoit : je pressai Velley de sortir de chez moi, parce que sa présence autorisoit toutes les médifances qu'on publioit. A peine étoit-il dans une autre maison , que j'appris qu'il avoit été arrêté par ordre du Roi , & conduit à la Bastille , pour une raison que je dirai dans la suite.

Je ne doutois pas que Saint Albe n'eût effectivement fait enlever Mademoiselle de Velley ; néanmoins quoique je fusse indignée de la perfidie dont je l'accusois , je ne laissois pas de craindre pour lui , les malheurs qu'il s'attireroit par cet enlèvement , & j'avois une extrême inquiétude de ne sa-

voir pas ce qu'il étoit devenu ; mais je n'osois m'en informer , parce que je ne voulois pas qu'il eût le plaisir d'apprendre que je pensois à lui : j'étois assez fière pour cacher la foiblesse que je me sentoais encore pour un ingrat que je croyois devoir haïr.

Deux ou trois jours après qu'on eut arrêté Velley , je reçus une Lettre de la part de sa fille ; elle me mandoit qu'elle étoit dans l'Abbaye-aux-Bois , où elle me prioit de l'aller voir. Je ne différâi pas cette visite , comme on peut penser ; je montai sur le champ en carosse , après avoir pris les Lettres que mon mari avoit écrites à Mademoiselle de Velley ; & je me rendis en diligence à l'Abbaye-aux-Bois.

Je la trouvai d'autant plus affligée de la prison de son pere , qu'elle en ignoroit le sujet ; j'avois tant d'impaticnce d'apprendre ce que je voulois savoir , qu'au lieu de la consoler , je lui demandai brusquement où étoit mon mari , & si ce n'étoit pas lui qui l'eût fait sortir de l'Abbaye Saint Antoine. Lui , Madame ! répondit Mademoiselle de Velley avec surprise , pourquoi se feroit-il mêlé de cela ? c'est mon pere qui m'en a retirée pour me mettre ici. Quoi ! repris-je avec émotion , il n'est pas vrai que mon mari vous aime ? Non , je vous assure , re-

partit-elle, & je ne comprends pas pourquoi vous me faites ces sortes de questions. Que dites-vous de ces Lettres ? repris-je, en lui montrant les Lettres que Velley m'avoit données. Je ne sai ce que j'en dois dire, répondit Mademoiselle de Velley après les avoir lûes; mais je n'ai jamais reçu de Lettre de Monsieur de Saint Albe, & il ne m'a jamais témoigné de passion. Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je avec une agitation extraordinaire, si ce que vous me dites est véritable, où en suis-je, & qu'ai-je fait ? Si mon mari est innocent, que je suis coupable ! Mademoiselle de Velley fut fort étonnée de m'entendre parler de la sorte; son étonnement me parut sincère, je lui fis de nouvelles questions, & ses réponses me confirmèrent dans la pensée qu'il falloit que Velley m'eût trompée; mais les Lettres pourtant me sembloient de la main de Saint Albe, & je jugeai qu'il pouvoit les avoir écrites à une autre. Je demandai à Mademoiselle de Velley ce que mon mari lui avoit dit de l'attachement que son père avoit pour moi. Elle me dit que Saint Albe ne s'étoit point expliqué là dessus, mais que par ses soupirs & sa profonde tristesse, il lui avoit paru persuadé, que Velley & moi nous nous aimions. Je la blâ-

mai

mai fort de ne m'en avoir pas avertie ; croyant voir dans ce moment toute la tromperie qu'on m'avoit faite , je priai Mademoiselle de Velly de revenir chez moi ; je la demandai à la Supérieure du Couvent qui me la donna , dans la pensée que je ne la reprenois que pour la mettre en état de solliciter la liberté de son pere. Cela fit croire à tout le monde , que je m'intéressois à la prison de Velly , & que nous nous aimions ; mais je ne me mettois guères en peine de ce qu'on en pourroit dire , & je ne songeois qu'à éclaircir la vérité d'une chose où je commençois à m'appercevoir qu'on m'avoit surprise ; je ne me souciai plus alors que Saint Albe s'imaginât que je courois après lui ; je le fis chercher par-tout où je crus qu'il pouvoit être : je n'en appris aucune nouvelle , & je me vis en proie à tout ce que l'inquiétude & la douleur ont de plus affreux ; je fis tout ce que je pus pour découvrir la vérité de cette aventure , & mis tout en usage pour parler à Velly ; parce que j'espérois en tirer quelque éclaircissement ; mais il y avoit de si expresse défenses de lui laisser parler à personne ; que je n'en pus venir à bout : je retombai malade , & je serois morte infailliblement de chagrin , si un homme ne m'eût mis entre

258 MEMOIRES DE MADAME

les mains un paquet de Lettres qui s'adressoit à moi ; je reconnus l'écriture & le caractère de Saint Albe, je l'ouvris avec précipitation, & voici ce qu'il me mandoit.

L E T T R E.

Je vous envoie, Madame, les Lettres qui m'ont convaincu de votre infidélité & de mon malheur; jugez, en les lisant, quel effet elles ont pû produire dans un cœur qui vous adoroit, je ne puis survivre à votre changement. J'ai perdu le desir de me venger, parce que je ne le pouvois faire sans publier votre légèreté. Après une vie languissante, je meurs, & je vous aime encore assez pour n'avoir point honte d'une mort que tout le monde attribuera à ma foiblesse, mais qui ne vous paroîtra peut-être pas honteuse quand il vous plaira de vous souvenir de la manière dont je vous ai toujours aimée.

Après avoir lû cette Lettre, j'ouvris avec impatience celles qu'il m'envoyoit, & qui faisoient la preuve de mon infidélité : Effectivement, l'écriture de ces Lettres étoit si semblable à la mienne, que si je n'eusse pas été persuadée que je ne les avois pas écri-

LA COMTESSE DE***. 259
tes, j'y aurois été trompée. Voici ce qu'elles contenoient.

L E T T R E.

Pourquoi me reprochez-vous ce que j'ai fait pour mon mari, il y a de la cruauté à rappeler un souvenir qui m'accable ; ne vous suffit-il pas d'apprendre que je ne vis plus à présent que pour vous ; & puisque je vous ai rendu maître de ma personne & de mon cœur, pouvez-vous envier ce que je ne fais pour un autre, que par bienfaisance & par nécessité ; trouvez les moyens de me délivrer de sa présence, & d'écarter des témoins importuns qui me gênent.

Je ne me donnai pas la patience de lire les autres Lettres ; elles étoient écrites apparemment du même stile : je ne doutai plus qu'on n'eût contrefait mon écriture, & celle de Saint Albe, & que tout cela ne fût l'ouvrage de Velley. C'étoit lui en effet qui les avoit écrites ; il avoit un talent singulier pour imiter toutes sortes d'écritures ; & il étoit, comme je l'ai su depuis, à la Bastille pour avoir contrefait l'écriture d'un Ministre. Je reconnus alors la cruelle tromperie qu'on m'avoit faite ; & sans per-

dre un moment , je m'informai du porteur du paquet , où étoit mon mari. Il m'apprit qu'il étoit à Saint Florentin. Je lui dis qu'il falloit qu'il m'y menât sur le champ. La crainte de partir trop tard me fit oublier les bienséances de mon sexe ; & sans examiner si j'avois assez de force pour résister à la fatigue de la poste , j'envoyai retenir des chevaux ; & sans avertir personne de mon dessein je pris une chaise de poste , & trente heures après j'arrivai où étoit Saint Albe. Je le trouvai fort mal , & même il avoit perdu la connoissance. Il étoit entre la vie & la mort : Je me jettai à son col , & l'embrassant les larmes aux yeux , je lui criai de toute ma force , mon cher Saint Albe reconnoissez votre femme. Il ouvrit les yeux , je redoublai mes cris , mes embrassemens , & enfin je m'apperçûs qu'il commençoit à me reconnoître. Je ne puis exprimer ce qui se passoit alors dans mon cœur , & je croi que personne ne l'a jamais senti ; car quelle est la femme qui se soit trouvée dans ces circonstances ?

Une demie-heure après Saint Albe revint entièrement , & acheva de me reconnoître ; il n'avoit pas encore la force de parler , mais ses foibles mains serroient les

miennes étroitement , & je voyois couler de ses yeux des larmes qui me donnoient du plaisir & de la douleur : Quelle joye ; quels transports ! quelque amour que j'eusse eu jusques-là pour lui , je n'avois point encore senti des mouvemens si tendres.

Saint Albe reprit peu à peu ses forces ; je lui expliquai la trahison de Velley , & lui fis voir les Lettres qui avoient été supposées. Dès qu'il ne douta plus de mon innocence , il pensa retomber dans l'état d'où je l'avois fait revenir , tant il fut faisi de douleur , de repentir & de joye. Ah ! Madame , me disoit-il , je suis indigne de vos bontés : est-il possible que j'aye eu la lâcheté de vous soupçonner ? Je devois me défier de mes yeux , plutôt que de faire le tort que je faisois à votre vertu : Vengez-vous , ma chere épouse , d'un mari si indigne de vous ; & laissez-moi mourir pour expier de si lâches défiances. Vivez , lui répondis je , mon cher Saint Albe , si vous voulez que je vive ; c'est moi qui suis criminelle , c'est moi qui vous ai mal connu ; je devois mieux vous rendre justice , & il falloit que j'eusse l'esprit troublé , pour croire que vous puissiez m'être infidelle. Nos entretiens servirent plus à achever de guérir Saint Albe , que les remèdes qu'on

262 MEMOIRES DE MADAME

lui donna. Il fut bientôt en état de se mettre en chemin, & nous revînmes à Paris, laissant dans l'admiration tous ceux qui avoient été témoins de cette aventure.

On n'en jugea pas de même à Paris, & plusieurs blâmerent Saint-Albe d'avoir voulu se laisser mourir, pour ne pas survivre à l'infidélité de sa femme; cela leur paroïsoit n'être plus de ce temps-ci: on disoit que les maris qui avoient du cœur n'étoient point sujets à ces foiblesses; pour moi l'on assuroit que je n'étois allé chercher Saint-Albe, que parce qu'on m'avoit ôté Velley, & l'on ne manqua pas d'empoisonner ce que la générosité & la compassion me firent faire pour sa fille.

Velley cependant se tua lui-même en prison, pour prévenir le supplice auquel il prévoyoit bien qu'il seroit condamné. Une si horrible mort nous vengea plus que nous ne souhaitions du tour qu'il nous avoit joué, & nous donna de la pitié pour sa fille: comme elle n'avoit aucune part au crime de son pere, nous sollicitâmes pour elle, & nous empêchâmes la confiscation de ses biens.

L'aventure qui nous avoit brouillés, mon mari & moi, ne servit qu'à nous réunir davantage; je recommençai à goû-

ter les délices de mon mariage , & jamais Saint Albe n'avoit eu pour moi des manières plus engageantes qu'il en eut depuis ce temps-là. Je crus en récompense ne devoir rien épargner pour le rendre heureux. La Charge de ... que je lui achetai dans la maison du Roy , fit bien murmurer du monde , & soulever ma Famille contre moi ; mais le mérite de Saint Albe étoit estimé à la Cour : Il fit bien-tôt une action qui leur ferma la bouche , & qui fera juger de son caractère. Il aimoit tendrement mon fils , parce qu'il étoit mon fils , & que tout ce qui me touchoit , lui étoit précieux. Il n'eut pas plutôt obtenu le Gouvernement de ... que le Roi accorda à ses services , sans qu'il le demandât , qu'il obtint l'agrément de sa Charge pour mon fils , & qu'il lui en fit présent ; nous n'avions point d'enfans , & Saint Albe pouvoit faire ce présent sans faire tort à personne qu'à lui-même. Il faut avouer aussi que mon fils eut depuis ce temps-là pour Saint Albe , le même attachement & le même respect , que s'il eût été son pere ; & Saint Albe de son côté s'appliqua à lui inspirer tout ce qui a contribué à le mettre dans le monde sur le pied où il est aujourd'hui.

264 MEMOIRES DE MADAME

Mon mari conservoit un vif ressentiment des mauvais procédés de Blossac à mon égard , & n'attendoit que l'occasion de s'en venger , le hazard la lui donna.

Ils servoient tous deux en Flandres ; Saint Albe ayant appris que Blossac tenoit encore à l'armée des discours médians contre lui & contre moi , la patience lui échappa. Il oublia , pour me venger ; les raisons qui devoient le détourner d'un duel ; il fit appeller Blossac , Blossac se trouva au rendez-vous ; & s'étant tous deux écartés du Camp , ils alloient mettre l'épée à la main , lorsqu'un parti d'ennemis les enveloppa. Ils changerent le dessein de se battre en celui de se défendre ; Blossac fut d'abord blessé , & contraint de se rendre à trois Cavaliers , qui se disputant à qui l'auroit , alloient peut-être l'assommer , quand Saint Albe qui s'étoit dégagé de ceux qui l'avoient enveloppé , vit le danger où il étoit. Il oublia en le voyant sur le point de périr si misérablement , les raisons qui lui faisoient souhaiter sa mort , & ne pensa qu'à le secourir : Il fondit sur les trois Cavaliers qui l'avoient pris , il en tua un , & les deux autres ayant pris la fuite , il sauva Blossac : il est vrai que Saint Albe fut secouru

condé par quelques Officiers de nos troupes , qui l'ayant vû s'écarter avec Blossac , les avoient suivis , & étoient arrivés assez-tôt pour repousser le parti ennemi. Sans ce secours , peut-être que Saint Albe aussi bien que Blossac eût péri dans cette occasion.

Blossac n'eut pas le cœur assez mauvais pour n'être pas touché de ce que Saint Albe venoit de faire pour lui. Il publia par tout qu'il lui étoit redevable de la vie , & s'offrit à me faire toutes les réparations que je voudrois. Il avoua que tous ses mauvais procédés , n'étoient que l'effet du dépit qu'il avoit de s'être toujours vû maltraité , & que dans le fonds , il n'avoit pû cesser de m'aimer ; il pria Saint Albe de me demander pardon pour lui. Saint Albe content de cette satisfaction , n'en exigea point d'autre ; il m'informa de cette aventure , & nous crûmes que Blossac étoit assez puni de sa lâcheté , par la honte & le chagrin d'être redevable de la vie , à un homme à l'égard duquel il en avoit toujours si mal usé. Depuis ce temps-là il m'a toujours évité , je ne sai s'il a continué de m'aimer , mais je sai bien que la haine des hommes de son caractère , est moins pernicieuse à la

266 MEMOIRES DE MADAME

réputation des femmes, que leur amour, & que le plus grand malheur qui puisse nous arriver, c'est d'être aimées par des hommes, qui ne pouvant se faire aimer, sont assez lâches pour vouloir se venger par la calomnie, du mépris qu'on a pour eux. Il y a encore un caractère d'hommes qui n'est pas moins à craindre pour les femmes : ce sont ceux qui veulent se donner la réputation d'être bien auprès d'elles, & comme si j'eusse été destinée à souffrir tout ce qui peut attaquer la gloire d'une femme, je fus encore exposée à ce malheur.

Quoiqu'on ne pût douter que je n'aimasse beaucoup Saint Albe, il y eut encore des gens qui se persuaderent qu'il étoit impossible qu'une femme à qui la médisance avoit attribué tant d'aventures, fût fort attachée à son mari. Le Chevalier de Clausonne prévenu de cette erreur, entreprit de me plaire. C'étoit un jeune homme, à la vérité, fort bien fait ; & qui n'avoit point d'autre défaut que la vanité de vouloir passer dans le monde pour un homme à bonne fortune. Il lia connoissance avec mon mari, & devint un de ses intimes amis. Saint Albe étoit naturellement reconnoissant des honnêtes

tés qu'on avoit pour lui : d'ailleurs , il aimoit la joye & la bonne compagnie ; & comme l'esprit de Claufonne lui parut amusant , il crut me faire plaisir de me le présenter. Voilà de quelle manière Claufonne se prit pour venir à bout de ce qu'il avoit entrepris. Il étoit tous les jours chez moi , mais il ne laissoit rien échaper dans ses discours , qui pût me donner lieu de m'en défier ; ainsi , le croyant sans conséquence , je le voyois avec plaisir : il se chargeoit volontiers de mes commissions ; ce qui m'obligeoit de lui écrire quelque fois , & d'envoyer souvent chez lui. Il prit grand soin de faire remarquer la confiance que j'avois en lui ; il n'avoit garde de montrer les billets qu'il recevoit de moi ; mais sans les montrer , il n'oublioit rien de ce qui pouvoit faire croire , que je ne lui écrivois souvent , que parce que je l'aimois. Il s'en fit donc honneur ; & par la manière dont il laissoit imaginer que nous étions bien ensemble , il se mit en possession d'être regardé sur le pied où il se vouloit mettre , par tous ceux qui ne savoient pas celui sur lequel je le souffrois : c'est une des plus grandes fautes que puisse faire une femme , que d'avoir ces sortes de familiarités avec des

268 MEMOIRES DE MADAME

jeunes gens, & je ne conseillerois jamais à personne de suivre en cela mon exemple. Il est vrai que j'étois bien éloignée de penser qu'on pût croire qu'une femme comme moi s'amusât à un jeune homme ; néanmoins on se l'imagina, & l'on commença même à dire dans le monde, que mon mari étoit la duppe de l'amitié qu'il avoit pour Clausonne. Clausonne confirmoit ce bruit lui-même par ses assiduités, & par des impostures que sa vanité inventoit. On m'apprit enfin ce qu'on disoit de Clausonne & de moi : J'en parlai à mon mari, qui ne fit qu'en rire ; il me conseilla de mépriser ces bruits, & de voir Clausonne comme à l'ordinaire ; il me représenta que si je l'éloignois, cela feroit croire toutes les sottises qu'on répandoit, au lieu qu'en le voyant toujours, c'étoit le moyen de les faire cesser. Je suivis le conseil de mon mari, d'autant plus facilement, qu'il y étoit intéressé ; & puisqu'il me rendoit toute la justice que je méritois, je crus ne devoir guères me mettre en peine de ce que les autres en pourroient penser ; ainsi, je continuai à souffrir Clausonne, sans lui témoigner de la froideur, mais je cessai de lui donner des commissions, & de lui

écrire : je prenois même soin de l'éviter en particulier, & je ne lui parlois plus sans témoins. Il s'apperçut de ce changement, & se doutant bien de ce qui le causoit, il alla dire à ceux qui étoient les dépositaires de sa fausse vanité, que je l'avois obligé de garder plus de mesures, parce que je m'étois apperçue qu'il commençoit à devenir suspect à mon mari; on ajouta foi aux discours de Claufonne, il n'en falut pas davantage pour faire dire que Saint-Albe étoit jaloux, & l'on dit même qu'il m'avoit maltraité au sujet de cette prétendue galanterie.

Claufonne ne venoit plus chez moi aussi souvent qu'il avoit accoutumé, mais il affectoit de me suivre par tout. Il porta cette affectation si loin, que je m'en apperçus; je lui fis dire que je trouvois son procédé fort mauvais, & que s'il ne le corrigeoit pas, il pourroit s'en repentir: Il craignit mes menaces, & m'évita depuis avec soin; mais il fit entendre que j'étois changée, & que je l'avois enfin sacrifié à la jalousie de mon mari.

Quoique cette affaire ne parût qu'une bagatelle, elle ne laissa pas de faire tort à ma réputation; car ce n'est pas assez pour la gloire d'une femme, que son mari

soit content d'elle : Nous sommes dans un siècle si prévenu contre la vertu & la sagesse des femmes , qu'on se persuade qu'un mari qui vit bien avec sa femme , est aveugle ou dissimulé. Il eût fallu punir Clausonne de sa sottise présomption ; mais le remède eût été pire que le mal , c'est ce qui fait voir encore combien la condition des femmes est malheureuse ; puisqu'il ne leur est guères plus permis , pour leur réputation , de se venger , que de ne se venger pas.

Mon mari me consolait de l'injustice du monde , & l'on voit bien que notre union , après tant d'aventures , ne pouvoit être troublée que par la mort. Celle de Saint Albe arriva lorsqu'il étoit encore dans la fleur de son âge & au milieu de ses plus belles espérances. Je n'ai été occupée depuis ce temps-là , que du regret d'avoir perdu un époux si cher , & si digne de ma douleur : On me doit pardonner le détail que je vais faire de cette triste séparation. Elle est toujours présente à mon esprit , & peut-être que le portrait que j'ai fait de Saint Albe dans ces Mémoires , quoiqu'infiniment au dessous de ce qu'il étoit , donnera la curiosité d'apprendre comment il finit sa vie : Je ne

puis faire ce récit sans verser des larmes.

Saint Albe avoit donné à la bataille d. . . & à la prise de qui suivit cette bataille, toutes les marques de prudence & de valeur qu'on pouvoit attendre d'un Officier de sa réputation; & l'on disoit qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir la plus haute récompense dont on puisse honorer un homme d'épée; mais trois ou quatre jours après la prise de s'étant un peu trop avancé pour reconnoître la marche que faisoient les ennemis, pour se jeter sur une de nos Places, il reçut un coup de mousquet au travers du corps, qui ne parut pas d'abord aussi dangereux qu'il étoit.

Dès qu'il fut blessé il m'écrivit que sa blessure étoit légère, & qu'il me prioit de n'en être point allarmée. Je l'aimois trop pour n'en pas avoir une extrême inquiétude; je partis sur le champ pour me rendre à où on l'avoit transporté. Il fut deux ou trois jours dans un état qui faisoit espérer qu'il n'en mourroit pas, mais tout d'un coup il se fit un si grand changement, qu'on commença à craindre pour sa vie: la fièvre se redoubla, & l'on ne douta point qu'il n'eût un abcès formé dans la poitrine; il connut le premier que

les remédes étoient inutiles, & qu'il alloit mourir. Dès qu'il se sentit dans cet état ; il me fit approcher de son lit, & ayant fait éloigner tout le monde il me parla en ces termes :

Ne vous flattez plus, ma chere femme, de l'espérance de ma guérison ; quelque chose qu'on puisse vous dire je me sens, & je vois qu'il faut nous séparer : Voici même la dernière conversation que nous aurons ensemble, car le temps presse. C'en est fait, continua-t-il, en me prenant la main, il faut que je quitte une vie qui ne m'a été agréable, qu'autant qu'elle m'a donné occasion de vous servir & de vous plaire. Cependant il m'est peut-être échappé bien des choses qui auront pû vous déplaire, attribuez-les, s'il vous plaît, à mes défauts, plutôt qu'à aucune mauvaise intention, car j'ai toujours cherché à me rendre digne de l'honneur que vous m'avez fait ; mais je n'ai jamais eu la consolation de me satisfaire entièrement là-dessus. Je meurs pénétré de reconnoissance de vos bontés, & honteux de n'avoir pû m'acquitter envers vous dans le malheureux temps où j'eus la foiblesse de vous croire changée pour moi. Dieu m'est témoin que je n'ai

LA COMTESSE DE ***. 273

attribué le changement dont je vous accuse, qu'à mon peu de mérite ; j'ai toujours souffert de n'avoir point eu une fortune digne de vous. J'ai vécu heureux, parce que vous m'avez aimé, & c'est même au dessein de me rendre moins indigne de vous, que je dois le peu de réputation que je me suis acquise. J'ai tâché de vivre en honnête homme, & de faire mon devoir, parce que j'avois l'honneur d'être votre époux, & j'aurois moins valu si vous ne m'aviez aimé. Je n'ai point fait de Testament, parce que je n'ai rien qui ne soit à vous, & dont vous ne puissiez disposer. Assurez Monsieur votre fils que je meurs son serviteur. Je vous recommande mes domestiques : Adieu, ma chere femme, ajouta-t-il, en m'embrassant, adieu pour la dernière fois. Resistez à votre douleur, c'est Dieu qui veut que je vous quitte ; promettez-moi que vous ne vous laisserez point accabler, & épargnez moi de l'inquiétude, en m'assurant que vous aurez du courage ; & comme vous êtes la seule personne qui m'attache à la vie, & que je regrette en mourant, vous devez ménager ma foiblesse, car j'avoue qu'en vous voyant, je n'ai pas la tranquillité dont j'ai besoin, pour songer à la grande affaire qui doit

274 MEMOIRES DE MADAME

seule m'occuper. Je vous prie donc d'avoir la force de me tacher votre présence.

Il parla ainsi, & on ne doit pas s'étonner de ce que j'ai si bien retenu ce discours. Hélas ! je me le suis si souvent répété que je n'en ai pas oublié une parole. Aurois-je pû oublier des paroles qui ont été les dernières marques de son amour. Ce n'étoit point la mort qu'il voyoit prochaine, qui lui faisoit parler de lui avec tant d'humilité, & de moi avec tant de respect & de bonté ; jamais il n'avoit parlé autrement. C'étoit un homme ennemi de la fausse gloire, peu persuadé de son mérite, & toujours prêt à honorer celui des autres ; qui n'avoit jamais rougi d'aimer, d'estimer & d'honorer sa femme. Modèle de tous les gens de sa profession, le plus honnête homme qui fût jamais ; d'un mérite à la guerre qui lui avoit gagné la confiance de tous les Officiers, l'amitié des Soldats, & l'admiration de ses ennemis mêmes. Si je n'ai point parlé des grandes actions par lesquelles il s'est distingué dans les emplois qu'il a eus, c'est que je ne pouvois en spécifier aucune sans le faire reconnoître, ni le faire reconnoître sans qu'on me reconnût en même temps. Dans la retraite où je suis, j'ai jugé à propos de

me cacher , & de déguiser le véritable nom de mon mari sous celui de Saint Albe.

Pendant qu'il me tint le discours que je viens de rapporter , j'étois dans un état à faire pitié. Je mouillois ses mains de mes larmes , je pouffois des soupirs & des sanglots , & je ne sai lequel de nous deux étoit le plus à plaindre dans ce moment. Dès qu'il me pria de sortir, la force m'abandonna , & je ne sai ce que je devins. Il s'aperçut que j'étois tombée en défaillance; & se sentant attendrir , il craignit d'employer en des regrets inutiles le peu de temps qui lui restoit à se préparer à la mort ; il appella du monde , & me fit enlever.

On me mit au lit , je ne revins à moi que deux ou trois heures après. Je voulus retourner auprès de lui , mais on m'en empêcha , & je ne fus libre qu'après qu'il eut rendu les derniers soupirs. Chacun étoit occupé de sa douleur ; tous les Domestiques fondoient en larmes , les Soldats entroient en foule pour le voir & lui baiser la main. Les Officiers se retiroient dans un profond silence , & n'avoient pas la force de s'opposer à mon passage. J'entrai dans la chambre où il venoit d'expirer. Je le vis sans vie. O Dieu ! Quel spectacle ! Je ne sai comment je ne mourus point de douleur.

276 MEMOIRES DE MADAME

Je suspendis le cours de mes pleurs, pour lui rendre les derniers devoirs, & je signalai mon amour par la magnificence de ses Obseques. On a attribué à ma vanité le Tombeau que je lui ai fait faire.

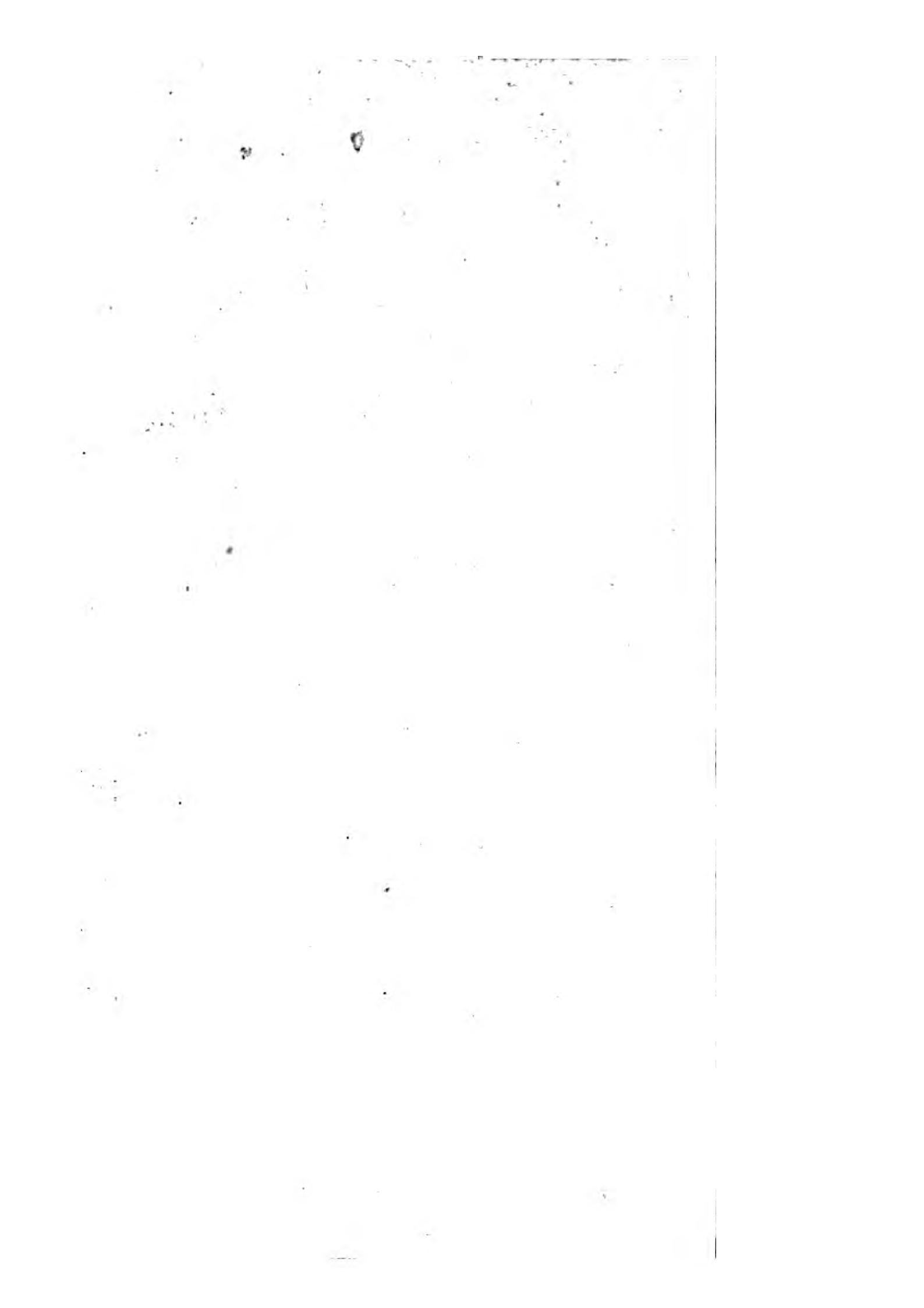
Je finis ici l'histoire de ma vie, quoique dans le dessein que je me suis proposé de montrer combien on fait d'injustice à notre Sexe, je pusse trouver de nouvelles preuves de cette injustice dans ce qui m'est encore arrivé depuis que j'ai entièrement renoncé au monde; car j'ai éprouvé que la retraite la plus exacte & la conduite la plus irréprochable ne sont pas à l'abri de la médisance. Dès qu'une femme a eu la réputation d'aimer la galanterie, on veut qu'elle conserve encore dans la retraite cette inclination, & elle ne peut avoir d'ami ni de Directeur qui ne soit suspect.

J'espère, au reste, continuer le dessein que j'ai de justifier les femmes. J'en ai connu plusieurs qu'on n'a pas plus ménagées que moi, & je ferai voir par le récit de leurs aventures, encore mieux que par les miennes, que souvent les apparences nous trompent, & qu'il y a plus de malheur que de dérèglement dans la conduite des femmes.

F I N.

63645309





achete 27. #, le 24 juin, 1806.

